

Université de Montréal

« Imagine, c'est le socialisme et personne ne s'en va » :
l'intelligentsia littéraire est-allemande et la chute du mur de Berlin

par
Carol-Ann Bellefeuille

Département d'histoire
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Maître ès arts (M.A.) en histoire

Mars 2016

© Carol-Ann Bellefeuille, 2016

Résumé

En 1989, la Pologne, la Hongrie, la Tchécoslovaquie et la République démocratique allemande (RDA) furent secouées par des mouvements de protestations qui précipitèrent la dissolution de leur régime communiste. Il est souvent admis, dans l'historiographie comme dans la mémoire populaire, que les intellectuels, dont plusieurs écrivains, ont joué un rôle déterminant lors de ces bouleversements. Or, l'analyse de la révolution en Allemagne de l'Est et des prises de position de son intelligentsia littéraire démontre qu'une telle conclusion s'applique mal à cet État : les auteurs phares de la RDA, qui se sont pourtant présentés pendant et après la révolution comme des victimes et des opposants au régime, n'ont jamais partagé les revendications anticommunistes de leurs concitoyens et ont conservé un discours socialiste.

Ce mémoire entend expliquer cette réaction particulière des écrivains les mieux établis de l'Allemagne de l'Est – soit Christa Wolf, Heiner Müller, Stefan Heym, Volker Braun et Christoph Hein. En étudiant leurs textes non fictifs et en analysant la relation qu'ils entretenaient avec le régime, la population et l'idéologie promue en RDA, nous démontrerons que ces auteurs avaient développé, avant l'ouverture du mur de Berlin, une stratégie d'action alliant loyauté socialiste et critique de l'autoritarisme, ce qui leur avait permis de cumuler un important capital social et culturel. À l'automne 1989 et lors du processus de réunification allemande, l'intelligentsia littéraire a en fait agi en fonction de cette même stratégie ; celle-ci, toutefois, n'était pas adaptée aux nouvelles conditions sociales.

Mots-clés : République démocratique allemande (RDA), révolution est-allemande, réunification allemande, fin des régimes communistes européens, socialisme, intelligentsia, écrivains, analyse du discours, capital symbolique

Abstract

In 1989, Poland, Hungary, Czechoslovakia and the German Democratic Republic (GDR) were shaken by protest movements that precipitated the dissolution of their communist regimes. It is often accepted in historiography as in the popular memory that intellectuals, amongst whom many writers, played a key role in these revolutionary changes. However, analysis of the revolution in East Germany and of its literary intelligentsia's stance demonstrates that such a conclusion cannot apply to this state: the leading authors of the GDR, who presented themselves during and after the revolution as opponents and victims of the regime, never shared the anti-communist claims of the citizens, and maintained a socialist discourse.

This master's thesis intends to explain this particular reaction of the most influential East German writers – especially Christa Wolf, Heiner Müller, Stefan Heym, Volker Braun and Christoph Hein. By studying their non-fictional texts and analysing the relationship they had with the regime, the people and the ideology promoted in the GDR, we will demonstrate that these authors had developed, before the opening of the Berlin Wall, a strategy that combined a socialist loyalty and a critic of the authoritarianism, which allowed them to accumulate significant social and cultural capital. In the Fall of 1989 and during the process of German reunification, the literary intelligentsia acted accordingly to that same strategy which, however, was not adapted to the new social conditions.

Key-words: German Democratic Republic (GDR), East German revolution, German reunification, end of European communist regimes, socialism, intelligentsia, writers, discourse analysis, symbolic capital

Table des matières

Résumé	i
Abstract	ii
Remerciements	v
Introduction	1
1. Énoncé de la question	3
2. État de la question	5
2.1. Un État oppressif ou normalisé ?	6
2.2. Des écrivains victimes, opposants ou complices ?	13
3. Méthodologie et hypothèses de travail	20
4. Sources	24
5. Plan de l'étude	26
Premier chapitre : Une révolution populaire	27
1.1. L'opposition intellectuelle en Europe centrale avant 1989	28
1.1.1. Le marxisme-léninisme et l'art	29
1.1.2. Socialisme et antifascisme	31
1.1.3. Réformisme et dissidence	34
1.2. 1989 : éléments déclencheurs	40
1.2.1. La déstabilisation du communisme	41
1.2.2. « Wir sind das Volk »	47
1.3. Une avant-garde intellectuelle ?	50
Conclusion	55
Deuxième chapitre : Les écrivains loyaux critiques de la RDA	57
2.1. Le discours de l'intelligentsia littéraire centre-européenne en 1989	57
2.1.1. L'intelligentsia polonaise, hongroise et tchécoslovaque	58
2.1.2. Les écrivains est-allemands en 1989	63
2.2. Les écrivains est-allemands sous le socialisme d'État	68
2.2.1. Des écrivains loyaux	69
2.2.2. Des écrivains critiques	77
2.3. Une littérature en complément à l'État	81
Conclusion	86
Troisième chapitre : Discours et représentations après le 9 novembre	88
3.1. Les écrivains réformistes et la réunification allemande	89
3.1.1. « Wir sind ein Volk »	90

3.1.2. « Restez avec nous »	93
3.1.3. La révolution trahie	96
3.2. Un discours sur soi	99
3.2.1. Un passé vertueux	101
3.2.1.1. Victimes	102
3.2.1.2. Opposants	104
3.2.1.3. Missionnaires	107
3.2.2. Un avenir meilleur	110
3.2.2.1. Critique de l'Ouest	111
3.2.2.2. Promoteurs du bon socialisme	113
3.2.3. Les écrivains et le Parti après le 9 novembre	115
3.3. Valeurs socialistes et hystérésis	121
Conclusion	125
Conclusion	127
Bibliographie	137
Annexe	149

Remerciements

Je tiens d'abord à remercier mes directeurs de recherche, les professeurs Carl Bouchard et Benoît Lemay, pour leur disponibilité et leur aide constante. Leurs commentaires toujours éclairants ont enrichi ce mémoire et m'ont permis d'approfondir mes réflexions. J'aimerais aussi exprimer ma reconnaissance au professeur Paul Létourneau qui a supervisé les débuts de cette recherche et m'a généreusement conseillée lors de mes premiers pas dans le monde académique.

Je remercie également les organismes et donateurs qui ont contribué financièrement à mes études de maîtrise : le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada (CRSH), le Fonds de Recherche du Québec – Société et Culture (FRQSC), la Faculté des Études supérieures, madame Denise Angers et monsieur Joseph-Claude Poulin, monsieur Jean Dimakis, ainsi que le département d'histoire de l'Université de Montréal.

Merci, enfin, à mes ami(e)s qui m'ont permis de sortir de mes livres, de faire des folies sur l'improvisoire et de conserver un équilibre nécessaire. Merci à mes parents, Nathalie Deneault et Ronald Bellefeuille, qui m'encouragent, croient en moi et m'ont appris que tout, dans la vie, mérite une bonne dose d'humour. Et merci à Antoine, avec qui je partage cette passion pour l'histoire : notre bureau commun est bien sûr trop petit et encombré de mille et un livres, je suis néanmoins privilégiée de pouvoir rédiger, et vivre, à tes côtés.

Introduction

Le soir du 9 novembre 1989, Günter Schabowski, membre du *Politbüro* du Parti socialiste unifié d'Allemagne (*Sozialistische Einheitspartei Deutschlands*, SED), se présente devant les journalistes afin d'annoncer une nouvelle réglementation concernant le droit de voyager pour les citoyens de la République démocratique allemande (RDA). Il déclare qu'il sera désormais permis de sortir du pays à des fins personnelles, et ce « sans que les conditions jusqu'ici nécessaires pour voyager ne soient requises¹ ». Alors qu'un journaliste lui demande à quel moment doit entrer en vigueur cette législation, Schabowski, visiblement peu au fait du projet qu'il est chargé d'exposer, interprète rapidement le document posé devant lui : « À ma connaissance, dès maintenant² ». Cette déclaration est accueillie avec enthousiasme par des milliers de Berlinoises de l'Est qui se rendent aux différents points de passage vers la République fédérale d'Allemagne (RFA) afin d'exiger que soient ouvertes les frontières. Avant minuit, les soldats et policiers en poste renoncent à retenir la population : le mur de Berlin est ouvert.

Peu de gens, à l'Est comme à l'Ouest, auraient parié avant novembre 1989 sur la chute de ce monument emblématique de la Guerre froide. Toutefois, le mécontentement et les manifestations qui secouaient la RDA depuis le début de l'été ne pouvaient laisser présager le maintien du statu quo : de plus en plus d'Allemands de l'Est fuyaient le pays ou réclamaient publiquement le droit de le quitter, et des rassemblements populaires toujours plus importants

¹ « Günter Schabowski Speaks to International Press, East-Berlin, 9 November 1989 », *UNESCO Information Services Section*, [En ligne], www.unesco.org/archives/multimedia/?s=films_details&pg=33&id=2818. Les traductions des citations anglaises et allemandes sont de l'auteure de ce mémoire.

² *Ibid.* Selon Mary Elise Sarotte, le projet de loi a été rédigé par quatre fonctionnaires ayant outrepassé leur pouvoir et n'a pas été validé par le Politbüro avant d'être présenté. Voir Mary Elise Sarotte, *The Collapse: the Accidental Opening of the Berlin Wall*, New York, Basic Books, 2014, p. 105-115.

menaçaient la stabilité et la crédibilité de l'État socialiste. Encouragés notamment par la libéralisation qui s'exerçait alors en URSS et dans d'autres pays de l'Est sous l'impulsion de la perestroïka et de la glasnost de Mikhaïl Gorbatchev³, les citoyens de la RDA revendiquaient des réformes et une plus grande liberté tandis que le SED, de son côté, tentait tant bien que mal de calmer les esprits afin de maintenir son pouvoir et d'assurer la survie de l'État. Comme cela a été le cas tout au long de ce qui sera par la suite désigné comme la révolution est-allemande, les dirigeants ont cependant constamment réagi trop tard et trop peu, préférant célébrer le 40^e anniversaire de la fondation de l'État alors que les manifestations s'enchaînaient ou se contentant de réorganiser la structure hiérarchique du *Politbüro*⁴. Le 3 octobre 1990, la RDA disparaissait et l'Allemagne était réunifiée.

Günter Schabowski a reconnu, quelques années plus tard, ses erreurs et celles du Parti : « Je suis d'avis que nous avons tout fait mal, puisque la tentative de créer une société socialiste est dès le départ vouée à l'échec. L'homme ne peut pas faire taire son égo. De ce fait, le socialisme est toujours une mauvaise expérience⁵ ». Il admet néanmoins qu'il voulait toujours en 1989 sauver la RDA communiste et que « l'ouverture du Mur n'était pas une décision humanitaire, mais bien une décision tactique afin de répondre à la pression populaire⁶ ». Ce n'est qu'après les événements de l'automne 1989 que Schabowski s'est éloigné du socialisme. Or, une telle attitude est demeurée peu répandue au sein de l'élite

³ À ce sujet, voir Karl Dieter Opp, Peter Voss et Christiane Gern, *Origins of a Spontaneous Revolution: East Germany, 1989*, Michigan, University of Michigan Press, 1995, p. 43, 176, 190-192.

⁴ Le secrétaire général du SED Erich Honecker est remplacé le 18 octobre par Egon Krenz : cela ne calme toutefois pas les esprits d'une population qui demeure profondément mécontente.

⁵ Matthias Schlegel et Christian Tretbar, « Günter Schabowski: "Wir wollten uns mit dem Westen arrangieren" », *Die Zeit*, [En ligne], <http://www.zeit.de/politik/deutschland/2009-11/interview-schabowski-abrechnung>, 9 novembre 2009. Schabowski a purgé une peine de prison entre 1999 et 2000 après avoir été reconnu coupable, avec d'autres dirigeants du SED, de la mort d'Allemands de l'Est abattus en tentant de fuir l'État.

⁶ AFP, « Meet the man who brought down the Berlin Wall », *The Local*, [En ligne], <http://www.thelocal.de/20090920/22033>, 20 septembre 2009.

politique et intellectuelle est-allemande. Plusieurs de ses représentants ont en effet continué à promouvoir un idéal communiste après la réunification allemande.

Le SED, ainsi, ne s'est pas dissous après avoir perdu le pouvoir, mais est plutôt devenu le Parti du socialisme démocratique (PDS), une formation qui existe toujours aujourd'hui au sein de *Die Linke*⁷. De même, des représentants influents de l'intelligentsia culturelle ont conservé après novembre 1989 un discours résolument socialiste. C'est le cas d'écrivains qui comptaient parmi les mieux établis du champ littéraire est-allemand et qui se targuaient pourtant d'avoir été des critiques et des opposants au régime communiste : nous pensons à Christa Wolf, Stefan Heym, Heiner Müller, Volker Braun et Christoph Hein.

1. Énoncé de la question

L'idéologie marxiste-léniniste réserve un rôle important aux intellectuels et artistes qui, capables d'atteindre les esprits, doivent contribuer à la formation du nouveau peuple socialiste. Après la Seconde Guerre mondiale, les États nouvellement communistes de l'Europe centrale ont de ce fait eu intérêt à surveiller le discours de l'intelligentsia et à stimuler sa loyauté. En RDA, le régime avait d'ailleurs l'intention de transformer le pays en un *Lese-Land*, c'est-à-dire une « nation de lecteurs » éduquée au socialisme par l'entremise de la littérature⁸. Les écrivains profitaient donc d'un statut enviable dans la société est-allemande, mais étaient également censurés par l'appareil étatique. Puisqu'ils étaient essentiels au projet idéologique

⁷ *Die Linke* est né de la fusion entre le PDS et le parti de l'Ouest *Alternative électorale travail et justice sociale* (WASG) en 2007.

⁸ À ce sujet, voir Simone Barck, Martina Langermann et Siegfried Lokatis, « The GDR as a Reading-Nation : Utopia, Planning Reality and Ideology », dans Michael Geyer (dir.), *The Power of Intellectuals in Contemporary Germany*, Chicago, University of Chicago Press, 2001.

communiste, le Parti se montrait à la fois sévère et tolérant à leur égard⁹. Les écrivains qui respectaient les limites imposées par l'État pouvaient de ce fait profiter de privilèges et d'une certaine liberté. Ils ont ainsi pu produire des œuvres qui, tout en demeurant socialistes, adressaient des critiques au régime.

Pendant et après la révolution de 1989, des écrivains phares de la RDA ont par conséquent adopté une attitude qui peut paraître ambiguë. En effet, après les premières manifestations, les influents Stefan Heym, Christa Wolf, Heiner Müller, Volker Braun et Christoph Hein se sont mobilisés, se sont déclarés solidaires des revendications populaires et se sont présentés sur les scènes de l'opposition organisée. Toutefois, l'ouverture du mur de Berlin et le processus d'unification allemande ne suscitèrent pas leur enthousiasme et ils développèrent, après le 9 novembre 1989, un discours amer et rancunier envers les citoyens, leur reprochant d'abandonner l'État est-allemand et son idéologie¹⁰. Se présentant comme les précurseurs de la révolution, ils revendiquaient le droit de guider la population vers un socialisme réformé.

Cette réaction soulève bien des questions : ces membres de l'intelligentsia littéraire ont-ils réellement joué le rôle déterminant dont ils se sont par la suite réclamés ? Comment expliquer qu'après avoir voulu représenter la population, ces écrivains privilégiés aient formulé une critique de celle-ci et aient conservé un discours socialiste ressemblant à celui du régime contesté ? Qu'est-ce que ce discours révèle du statut de ces auteurs au sein de l'État ? Pour quelles raisons ces derniers semblaient-ils vouloir sauver ce qu'il restait du régime est-allemand alors que se profilait à l'horizon l'unification des deux Allemagnes ? Cette réaction

⁹ Voir Wolfgang Emmerich, « Between Hypertrophy and Melancholy », *Universitas*, 35(4), 1993, p. 277.

¹⁰ Christian Joppke, *East German Dissidents and the Revolution of 1989: Social Movement in a Leninist Regime*, New York, New York University Press, 1995, p. 160.

est-elle représentative de celle d'auteurs et intellectuels d'autres pays socialistes entre 1989 et 1991 ? L'objectif de ce mémoire est d'analyser le discours et les intérêts des écrivains les plus influents de l'Allemagne de l'Est afin de comprendre la nature de leur statut en RDA, les motivations de leur implication lors des événements de 1989 et leurs réactions à la chute du mur de Berlin.

2. État de la question

La fin des régimes communistes européens et la réunification des deux Allemagnes apparaissent comme des césures historiques importantes. Il n'est en conséquence pas surprenant que de nombreux chercheurs aient rapidement entrepris d'étudier la révolution est-allemande et que les événements de 1989 aient avivé l'intérêt des historiens pour la RDA. La dissolution de l'État socialiste a par ailleurs permis la consultation d'archives autrefois inaccessibles, ce qui a stimulé la production scientifique. Dès 1990, de nombreux ouvrages ont ainsi enrichi une historiographie qui demeurait jusque-là relativement modeste¹¹.

Si l'intérêt des chercheurs s'est d'abord orienté vers l'histoire politique de la RDA, des questions à caractère social et culturel ont tôt fait de retenir leur attention. L'intelligentsia littéraire, qui avait produit une quantité importante de documents en Allemagne de l'Est et qui s'est retrouvée au centre de controverses sociopolitiques dès 1990, est rapidement devenue un objet de recherche prisé, particulièrement en sociologie et en germanistique¹². Le corpus

¹¹ Catherine Epstein écrit : « Avant 1989, peu de chercheurs se spécialisaient dans l'histoire de la RDA – seulement quelques historiens est-allemands et un petit cercle de chercheurs ouest-allemands et anglo-américains ». Catherine Epstein, « East Germany and Its History since 1989 », *The Journal of Modern History*, 75 (3), 1^{er} septembre 2003, p. 635.

¹² Cet intérêt a notamment été stimulé par les polémiques soulevées par la publication de *Was bleibt* de Christa Wolf en 1989 et par l'ouverture des dossiers de la Stasi dès 1992 qui a dévoilé la collaboration de certains écrivains avec l'État policier. À ce sujet, voir Anne-Marie Corbin-Schuffels, *La force de la parole : les intellectuels*

d'études réalisées au sujet des écrivains, de la dissidence et des politiques sociales et culturelles de la RDA est de ce fait étoffé et propose des thèses originales et distinctes. Il apparaît donc nécessaire, avant d'entamer une nouvelle réflexion à ce sujet, de réaliser un survol de l'historiographie¹³.

2.1. *Un État oppressif ou normalisé ?*

L'intérêt des chercheurs est alimenté depuis 1989 par la volonté d'expliquer comment la RDA a pu se maintenir de façon relativement stable pendant près de quarante ans avant d'être subitement détruite. Dans les premières années suivant l'ouverture du Mur et la réunification allemande, il semble que « l'effondrement soudain du communisme a[it] provoqué un retour au paradigme totalitaire¹⁴ ». Cette approche, largement empruntée par l'historiographie occidentale lors des années 1950 et 1960, au moment où il était utile à l'anticommunisme ambiant de présenter les pays socialistes comme des États totalitaires qui « nient de manière radicale la liberté humaine¹⁵ », avait pourtant été mise de côté au cours des années 1970 sous l'influence de la détente entre l'Est et l'Ouest.

Dans le contexte de l'unification allemande et de l'intégration des nouveaux *Länder* à la société libérale, cependant, la théorie totalitaire remise au goût du jour devait permettre de promouvoir la démocratie occidentale et de délégitimer l'État est-allemand. Entre 1992 et 1995, le Bundestag mit sur pied deux commissions d'enquête concernant l'histoire et les

face à la RDA et à l'unification allemande, Paris, Presses universitaires du Septentrion, 1998, p. 215-226 et Sara Jones, *Complicity, Censorship and Criticism*, Berlin, Éditions de Gruyter, 2011, p. 37-39.

¹³ Nous consulterons principalement la littérature historique francophone et anglophone publiée à ce sujet, ce qui inclut également une quantité importante d'études germanophones dans leur version traduite.

¹⁴ Jarausch et Geyer, p. 79.

¹⁵ Hannah Arendt, *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 1990, p. 77.

crimes commis par le SED¹⁶. Sollicités par les instances publiques afin de s'intéresser principalement à l'oppression qui existait en RDA¹⁷, des historiens, dont les conservateurs Klaus Schroeder et Jochen Staadt, développèrent alors des thèses présentant l'Allemagne de l'Est comme un « *Unrechtsstaat* (État de non-droit), un régime fondamentalement illégitime¹⁸ ». Cette voie est aujourd'hui délaissée, bien que le terme « totalitaire » refasse parfois surface¹⁹. Néanmoins, le rapport de force entre l'État et la société est toujours vivement discuté : aux chercheurs qui affirment que l'État socialiste arrivait à surveiller et à s'immiscer dans tous les aspects de la vie de ses citoyens s'opposent ceux qui reconnaissent l'existence d'une sphère civile et de « niches de liberté » en Allemagne de l'Est.

Cette question de la puissance du régime demeure essentielle, puisqu'elle « touche à la responsabilité, voire à la culpabilité de chacun des anciens citoyens de la RDA²⁰ ». Mettre l'accent sur le caractère répressif de l'État contribue en effet à déresponsabiliser la majorité de la population qui se voit alors attribuer un statut de victime, ce que certains jugent toutefois réducteur. Au contraire, accepter l'existence d'un espace de liberté en Allemagne de l'Est remet à l'avant-scène l'agentivité (*agency*) et la capacité d'action des acteurs sur leur réalité, ce qui entraîne toutefois des questions concernant leur degré d'implication dans l'histoire controversée de la RDA.

¹⁶ Reiner Marcowitz, « L'Allemagne vingt ans après la chute du Mur de Berlin », *Eurostudia – Revue transatlantique de recherche sur l'Europe*, 5 (1), novembre 2009, p. 1.

¹⁷ Notamment, la commission d'enquête sur l'histoire et les conséquences de la dictature du SED finance bon nombre d'études. Jay Rowell, « L'étonnant retour du "totalitarisme". Réflexions sur le tournant de 1989 et l'historiographie de la RDA », *Politix*, 12 (47), 1999, p. 134.

¹⁸ Konrad H. Jarausch, *Dictatorship as Experience*, New York, Berghahn Books, 2004, p. 3.

¹⁹ En 2012, Matt Killingsworth qualifiait la société est-allemande de « totalitarian public sphere ». Matt Killingsworth, *Civil Society in Communist Eastern Europe: Opposition and Dissent in Totalitarian Regimes*, Colchester, ECPR Press, 2012.

²⁰ Reiner Marcowitz, « Vingt ans après : les années 1989-1990 vues par les historiens », dans Chantal Metzger, *La République démocratique allemande*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2010, p. 351.

Les chercheurs qui se concentrent sur l'étude de la politique, de la Stasi et de l'opposition organisée adoptent généralement une approche qui insiste sur la force de l'État. Peter Grieder, par exemple, estime que les conflits et tensions qui existaient au sein du Politburo et de l'appareil étatique expliquent les changements survenus au cours des années en Allemagne de l'Est²¹. Les ouvrages de Grieder s'organisent ainsi autour de tournants politiques, tels que la construction du Mur, la chute d'Ulbricht et la perestroïka de Gorbatchev²², et identifient les citoyens comme des victimes qui se seraient laissé duper, notamment, par la routinisation de la vie quotidienne²³. Selon cette perspective, les intentions et les actions politiques sont donc à prioriser²⁴, ce qui laisse dans l'ombre le rôle que peuvent avoir joué la résistance passive de la population et le mécontentement social²⁵.

La sociologue Sigrid Meuschel, de son côté, s'est intéressée à l'homogénéisation de la société est-allemande rendue possible par la puissance de l'État²⁶. Elle soutient que la « société s'est peu à peu effacée » et que, de ce fait, « la RDA [...] ne possédait aucune structure sociale, culturelle ou politique indépendante qui aurait pu canaliser le mécontentement sociopolitique [...] »²⁷. D'ailleurs, la révolution de 1989 est selon elle l'expression de cette absence de société civile autonome : l'uniformisation sociale a engendré des frustrations individuelles qui explosent à l'automne 1989 sans toutefois donner lieu à un

²¹ Peter Grieder, *The German Democratic Republic*, New York, Palgrave Macmillan, 2012 et Peter Grieder, *The East German Leadership, 1946-1973*, Manchester, Manchester University Press, 1999.

²² Voir les introductions des deux ouvrages cités ci-dessus.

²³ Grieder, *The German Democratic Republic*, p. 125.

²⁴ Ce courant a ainsi produit des biographies ou des ouvrages s'intéressant à des personnalités « exceptionnelles ». Voir entre autres Monika Kaiser, *Machtwechsel von Ulbricht zu Honecker: Funktionsmechanismen der SED-Diktatur in Konfliktsituationen 1962 bis 1972*, Berlin, Akademie, 1997.

²⁵ Epstein, p. 643.

²⁶ Sigrid Meuschel, « Revolution in a Classless Society », dans Gert-Joachim Glaessner et Ian Wallace, *The German Revolution of 1989*, Oxford, BERG, 1992, p. 144.

²⁷ *Ibid.*, p. 147.

projet alternatif, puisqu'aucun contre-pouvoir n'était en mesure de prendre en charge l'État après le déclin du SED²⁸. Cet argument est également soutenu par Christian Joppke qui affirme qu'aucune dissidence ne s'est constituée en Allemagne de l'Est : la critique y a toujours été réformiste et l'État demeurait maître de la société en faisant usage d'un habile mélange de répression et de tolérance arbitraire²⁹. Il reconnaît cependant que le mouvement d'exil qui s'est constitué à la fin de l'été 1989 a fait perdre au SED sa capacité de contrôle absolu³⁰. La fuite restait toutefois une solution individuelle et ne pouvait entraîner la constitution de groupes d'opposition forts.

Plus récemment, Mary Elise Sarotte a repris la thèse de la prédominance du politique en défendant l'idée selon laquelle la chute du mur de Berlin a été un accident, la capacité de contrôle et la force du régime étant demeurées réelles pendant tout l'automne 1989. Sarotte explique l'ouverture du Mur par une série d'erreurs commises dans les hautes sphères du régime et par l'action de quelques activistes, notamment à Leipzig, qui ont su saisir les opportunités. Contrairement à Meuschel et Joppke, elle soutient qu'une contestation civile portée par des dissidents organisés s'est développée après la fermeture complète des frontières au début du mois d'octobre 1989 : après les exils massifs de l'été, il devenait impossible d'émigrer et la seule manière d'exprimer son mécontentement était dès lors de prendre la rue³¹. L'historienne fait peu de place, cependant, aux citoyens « ordinaires » qui ont pourtant participé en grand nombre aux manifestations sans, pour la plupart, adhérer à un groupe

²⁸ *Ibid.*, p. 156.

²⁹ Joppke, p. 85. Soulignons qu'en 1995, Joppke utilise le terme « totalitaire ».

³⁰ *Ibid.*, p. 151.

³¹ Sarotte, p. 29-32.

d'opposition en particulier³². En laissant ainsi dans l'ombre les actions et intérêts de la population, ce courant historiographique apparaît donc insuffisant.

D'autres chercheurs ont plutôt adopté un angle d'analyse mettant l'accent sur le quotidien et sur l'agentivité des acteurs, « faisant ainsi place aux efforts des individus ordinaires qui arrivaient à donner un sens à leur vie³³ ». Cette approche doit beaucoup à la *Alltagsgeschichte* (histoire de la vie quotidienne) et à la théorie du *Eigen-Sinn* (« sens de soi-même » ou « quant-à-soi ») développée par Alf Lüdkte, deux méthodes qui insistent sur la reconnaissance de la subjectivité des agents historiques³⁴. Mary Fulbrook, à ce titre, estime qu'il est erroné de présenter la RDA en termes exclusivement dictatoriaux puisque cela tend à présenter ses citoyens tels des dupes, des victimes ou des dissidents héroïques. Or, elle affirme que la plupart des Allemands de l'Est ne se reconnaissent pas dans ces qualificatifs et qu'il convient de prendre en compte leur expérience et leurs souvenirs du régime socialiste³⁵. Fulbrook considère la RDA comme une dictature participative et un État qui se serait normalisé : une large proportion des citoyens participait en effet à la vie publique, de façon volontaire ou obligée, et la société n'était pas figée sous la répression politique³⁶. Selon cette historienne, l'effondrement de la RDA s'explique par la volonté du régime de subvenir totalement aux besoins de sa population, tel un État-providence radical, ce qui aurait engendré

³² Selon Opp, Voss et Gern, p. 13, moins de 1 % de la population adhère à un groupe d'opposition en 1989.

³³ Jarausch et Geyer, p. 152. Non exempte d'intérêts politiques, cette approche a également été adoptée par des représentants de l'élite est-allemande intéressés à défendre le projet socialiste en décrivant la RDA comme une expérience ratée cependant fondée sur de bonnes intentions et une noble origine. Voir Jarausch, p. 4. L'auteur cite en exemple *Ansichten zur Geschichte der DDR* de Dietmar Keller, Hans Modrow et Herbert Wolf, publié en 11 volumes entre 1993 et 1998. Keller et Modrow ont été des figures importantes du SED. Modrow a d'ailleurs été premier ministre de RDA du 18 novembre 1989 au 12 avril 1990.

³⁴ Epstein, p. 660.

³⁵ Voir Mary Fulbrook, *The People's State*, Londres, Yale University Press, 205, p. 10.

³⁶ *Ibid.*, p. 12-13.

chez les Allemands de l'Est des attentes élevées mais rapidement déçues, puisque l'État était incapable de tenir ses promesses³⁷.

La théorie de la « normalisation » de Fulbrook est cependant critiquée par d'autres historiens du socioculturel. Thomas Lindenberger, par exemple, accuse Fulbrook de généralisation hâtive lorsqu'elle soutient que la majorité des Allemands de l'Est arrivaient à vivre normalement : à son avis, il s'agissait en fait d'une adaptation forcée à un régime au sein duquel chacun cherchait à survivre³⁸. Lindenberger adhère plutôt aux thèses de Jan Palmowski, selon qui les citoyens de la RDA ont développé des moyens de contourner et de s'approprier le discours officiel en l'ajustant à leur réalité quotidienne. Une telle stratégie aurait nui aux tentatives d'homogénéisation culturelle du SED et permis le développement d'identités alternatives³⁹. Palmowski partage d'ailleurs les réserves de Lindenberger au sujet du terme « normalisation » qui, selon lui, reconnaît trop d'efficacité au Parti et à sa volonté d'imposer son autorité. La vie des Allemands de l'Est ne peut être décrite comme normale, car eux-mêmes ne la percevaient pas ainsi : ils considéraient plutôt que leur situation difficile était inévitable et ont tenté de vivre, malgré tout, des vies satisfaisantes⁴⁰.

Jürgen Kocka, historien structuraliste, propose quant à lui de traiter la RDA comme une dictature « moderne » ou « post-totalitaire » afin de souligner son « absence de contrôle total⁴¹ ». Kocka en arrive à la conclusion qu'il existait, au moins à partir des années 1960, des

³⁷ *Ibid.*, p. 48.

³⁸ Thomas Lindenberger, « Normality, Utopia, Memory, and Beyond : Reassembling East German Society », *German Historical Institute London Bulletin*, 33 (1), 2011, p. 71 et 80.

³⁹ Jan Palmowski, *Inventing a Socialist Nation: Heimat and the Politics of Everyday Life in the GDR, 1945-1990*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 2009, p. 13-14.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 312.

⁴¹ Jürgen Kocka, « GDR: a Special Kind of Modern Dictatorship », dans Jarausch, p. 24. La théorie de la modernisation mise sur une comparaison entre la RDA et ses voisins occidentaux afin de montrer que l'État est-allemand a connu un développement industriel et social semblable, jusqu'à un certain point, au pays de l'Ouest.

structures de compromis entre l'État et les citoyens et que si « le politique pénétrait effectivement les niches plus ou moins privées des Allemands de l'Est, leurs préoccupations privées arrivaient [également] à atteindre les rangs les plus bas de la structure politique⁴² ». Les représentants du Parti au sein des communautés étaient en contact direct avec la population et devaient tenir compte de ses revendications afin de maintenir une certaine paix sociale⁴³. Même les hautes sphères du régime, à certains moments, ont dû prendre en considération la société pour stabiliser leur pouvoir⁴⁴. L'État demeurait conscient du danger que pouvait représenter une population mécontente, ce qui permettait aux citoyens « d'agir » auprès du politique.

Konrad Jarausch présente des arguments semblables lorsqu'il affirme qu'un espace de négociation existait entre les gouvernants et les gouvernés. Puisque le régime d'Allemagne de l'Est cherchait à établir une modernité alternative au capitalisme occidental et souhaitait être reconnu comme légitime sur la scène mondiale, l'État devait montrer qu'il pouvait assurer le bien-être de ses citoyens⁴⁵. Après la période de « construction du communisme » des années 1950 jusqu'au milieu des années 1960, le SED a donc adopté, en parallèle de ses actions répressives, des politiques progressives qui répondaient à certaines attentes de la population : pour lier ces deux aspects contradictoires, Jarausch propose le terme *Fürsorgediktatur* (dictature du bien-être)⁴⁶. Cette recherche de légitimité a cependant eu un effet imprévu, puisque « plus le régime cherchait à construire sa relation avec les citoyens, plus il offrait

⁴² Jürgen Kocka, *Civil Society and Dictatorship in Modern German history*, Hanover, University Press of New England, 2010, p. 43.

⁴³ *Ibid.*

⁴⁴ Au début des années 1970, par exemple, le nouveau leader du SED Erich Honecker annonce que l'amélioration du niveau de vie sera sa priorité. Selon Solchany, p. 418, Honecker s'assurait ainsi de stabiliser son pouvoir en comblant les objectifs matériels de la population.

⁴⁵ Konrad Jarausch, « Beyond Uniformity », dans Jarausch, p. 6 et 11.

⁴⁶ Konrad Jarausch, « Care and Coercion: the GDR as a Welfare Dictatorship » *Ibid.*, p. 59.

l'opportunité à ses citoyens d'exprimer leur différenciation face à l'État⁴⁷ » en permettant la formulation d'intérêts personnels. Selon les germanistes Simone Barck, Martina Langermann et Siegfried Lokatis, c'est pour cette raison que le Parti a échoué à stabiliser l'identité nationale socialiste de la RDA, et c'est cela qui a ouvert la porte à la contestation populaire de 1989⁴⁸.

2.2. *Des écrivains victimes, opposants ou complices ?*

Les études qui s'intéressent spécifiquement à l'intelligentsia littéraire est-allemande posent également la question du rapport de force entre l'État et la société, chaque chercheur prenant inévitablement position à ce sujet. L'idée selon laquelle la puissance du régime constitue la caractéristique déterminante de l'histoire de la RDA accompagne généralement la thèse de la victimisation des intellectuels ; la théorie des espaces de libertés est de son côté mobilisée tant par des chercheurs qui affirment la dissidence des écrivains est-allemands que par des historiens, moins nombreux, qui reconnaissent leur complicité avec le régime ou leur intérêt à négocier avec le SED.

Se situant dans le premier courant, Dorothea Dornhof et Wilfried van der Will soutiennent que le régime contrôlait totalement et oppressait sévèrement les intellectuels en conservant une emprise ferme sur la production culturelle. Dornhof, elle-même issue de l'intelligentsia universitaire de l'ex-RDA⁴⁹, affirme que les intellectuels ont été dupés par le régime qui leur a laissé croire qu'ils obtiendraient, en échange de leur loyauté, le pouvoir de

⁴⁷ Jan Palmowski, « Citizenship, Identity and Community in the GDR », dans Geoff Eley et Jan Palmowski, *Citizenship and National Identity in Twentieth-Century Germany*, Stanford, Stanford University Press, 2008, p. 75.

⁴⁸ Barck, Langermann et Lokatis, p. 106.

⁴⁹ Dorothea Dornhof, « The Inconsequence of Doubt », dans Geyer, p. 59.

rééduquer le peuple allemand après le fascisme⁵⁰. Selon elle, l'intelligentsia était donc avant tout emplie de bonne volonté ; censurée et trompée par le Parti, elle a été victime du SED.

De son côté, Van der Will soutient que le Parti bloquait l'accès des intellectuels à l'auditoire populaire en utilisant contre eux l'image de compromission qu'ils avaient développée en travaillant avec l'État⁵¹. Soulignons toutefois que Van der Will écrivait avant 1989, une période où l'accès aux sources est-allemandes s'avérait beaucoup plus difficile⁵². Ce germaniste présente néanmoins une thèse qui est demeurée répandue dans l'historiographie : il atteste que, malgré l'oppression étatique, l'intelligentsia culturelle n'a jamais tu ses critiques envers le régime⁵³. Les intellectuels est-allemands n'auraient ainsi pas seulement été victimes du régime, mais se seraient également montrés dissidents.

Anne-Marie Corbin-Schuffels défend également cet argument avec beaucoup de conviction, affirmant que la répression subie par les écrivains les a menés à développer une opposition profonde au régime et qu'ils auraient donc, « par leurs critiques [et] les alternatives qu'ils proposaient, préparé le terrain [...] » à la révolution de 1989⁵⁴. Le titre de sa monographie parue en 1998 est en ce sens évocateur : dans *La force de la parole : les intellectuels face à la RDA et à l'unification allemande*, l'intelligentsia est munie d'une parole influente et se positionne « face » à l'État dans ce qui est perçu comme une confrontation. Aux commentateurs qui reprochent à certains intellectuels d'être demeurés en RDA et d'y avoir obtenu des privilèges, Corbin répond qu'on « ne peut systématiquement les soupçonner

⁵⁰ *Ibid.*, p. 69.

⁵¹ Wilfried Van der Will, « The Nature of Dissidence in the GDR » dans Ian Wallace (dir.), *The GDR in the 1980s*, Dundee, Loughborough GDR monitor, 1984, p. 39.

⁵² Le régime ne donnait en effet pas accès à ses documents et l'entrée des chercheurs occidentaux en RDA était contrôlée. Epstein, p. 635.

⁵³ Van der Will, p. 41.

⁵⁴ Corbin, p. 243.

d'avoir voulu tirer des bénéfices personnels de la situation⁵⁵ » puisque plusieurs étaient critiques. Le germaniste Ian Wallace soutient d'ailleurs qu'en demeurant au pays, les intellectuels auraient gagné la confiance de la population, jusqu'à ce que cette dernière se détourne des idéaux socialistes⁵⁶. Il estime que la politique culturelle répressive mise en place par Erich Honecker après 1976 a échoué à faire taire les auteurs dissidents qui ont continué à s'exprimer alors que cela leur était interdit⁵⁷. Wallace conclut : « Il demeure évident que les écrivains et les intellectuels ont joué un rôle majeur dans la préparation de la révolution⁵⁸ ». Les critiques formulées par des intellectuels au sujet du stalinisme et leurs revendications pour des réformes auraient en outre « contribué à l'affaiblissement du système et, de ce fait, aux événements de 1989⁵⁹ ».

En affirmant ainsi que l'intelligentsia de la RDA était opposée au régime, ces chercheurs l'inscrivent dans le même groupe que les dissidents anticommunistes tchécoslovaques, polonais et hongrois. Ces intellectuels et écrivains, dont les influents Vaclav Havel, Adam Michnik et Gyorgy Konrad, ont fait l'objet de nombreuses recherches qui ont démontré que leurs critiques ont en effet mené à la chute des régimes communistes centre-européens en 1989⁶⁰. Il est néanmoins significatif que ces études séparent de façon explicite les intellectuels est-allemands de ceux des autres États de l'Europe centrale : Tony Judt et Jacques Rupnik, par exemple, indiquent clairement que la RDA constitue un cas à part

⁵⁵ *Ibid.*, p. 147.

⁵⁶ Ian Wallace, « The Failure of GDR Cultural Policy under Honecker » dans Glaessner et Wallace, p. 113-114.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 111.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 113.

⁵⁹ Stuart Parkes, *Understanding Contemporary Germany*, New York, Routledge, 1997, p. 189.

⁶⁰ Voir Barbara J. Falk, *The Dilemmas of Dissidence in East-Central Europe*, New York, Central European University Press, 2003, Tony Judt, « The Dilemmas of Dissidence: the Politics of Opposition in East-Central Europe », dans Ferenc Fehér et Andrew Arato, *Crisis and Reform in Eastern Europe*, New Brunswick, Transaction Publishers, 1991, p. 253-302, et Jacques Rupnik, *L'autre Europe*, Paris, O. Jacob, 1993.

lorsqu'il est question de la dissidence intellectuelle et Barbara J. Falk ne fait pas mention de l'Allemagne de l'Est dans son ouvrage *The Dilemmas of Dissidence in East-Central Europe*.

Alors que les historiens s'intéressant à l'opposition en Europe centrale analysent l'implication des intellectuels dans les mouvements citoyens et leur contribution à la théorisation de l'anticommunisme, les chercheurs qui reconnaissent comme déterminante la dissidence des écrivains de l'Allemagne de l'Est ont tendance à accorder plus d'importance à la littérature produite par ces individus qu'à leurs prises de position concrètes dans la sphère publique. Ils considèrent que, « contre la pression exercée par le Parti, les écrivains est-allemands offraient à [leur] public des expériences authentiques et un point de vue individuel en opposition aux normes collectives⁶¹ », un discours alternatif, donc, qui aurait contribué à créer un « environnement propice à la discussion critique⁶² » et aurait « ouvert la voie à une implication publique active⁶³ ». En suivant cette idée, on peut affirmer que l'exploration de thématiques littéraires non reconnues par l'esthétisme officiel du socialisme constituait une forme d'opposition :

Pour résister, les fictions ont explor[é] un espace de négociation avec le pouvoir politique, tentant de reprendre la liberté d'une parole trop fortement attendue [...]. La fiction est-allemande, plus qu'aucune autre sans doute, travaillait sur le matériau historique, créait un autre temps : un temps réflexif, en marge de la domination du discours politique⁶⁴.

D'autres estiment toutefois que les écrivains ont été des instruments utiles au SED et que ce dernier tolérait certaines de leurs critiques et déviations dans le but de prouver la « normalité »

⁶¹ T.J. Reed, « Another Piece of the Past: Writing Since the Wende », dans Axel Goodbody et Dennis Tate, *Geist und Macht : Writers and the State in the GDR*, Amsterdam, Rodopi, 1992, p. 216.

⁶² Georgina Paul, « Text and Context : *Was bleibt 1979-1989* », dans *Ibid.*, p. 122.

⁶³ David Bathrick, *The Powers of Speech*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1995, p. 35 et 50.

⁶⁴ Xavier Carpentier-Tanguay, « Les enjeux de la fiction en RDA » dans Marc Angenot et Régine Robin, *La chute du mur de Berlin dans les idéologies : actes du colloque de mai 2001 à Paris*, Montréal, Nouvelle série (discours social), 2002, p. 44 et 47. Voir aussi Marc-Dietrich Ohse, « German Democratic Republic » dans Detlef Pollack et Jan Wielgohs (dir.), *Dissent and Opposition in Communist Eastern Europe*, Wiltshire, Ashgate, 2004, p. 76.

et l'ouverture de la société est-allemande⁶⁵. Cette approche structurelle est défendue notamment par Andrew Evans qui soutient que le régime, à l'époque de la mise en place de la doctrine du « socialisme réellement existant », a mobilisé le domaine culturel pour légitimer le changement de paradigme idéologique auprès de la population⁶⁶. Frank Trommler propose une analyse fondée sur le même postulat : les écrivains occupaient, en RDA, une fonction sociale offerte et garantie par l'État-Parti qui arrivait de ce fait à contrôler et contenir le danger qu'auraient représenté des intellectuels trop indépendants⁶⁷.

Puisqu'ils évoluaient dans une société dictatoriale qui ne leur laissait pas le loisir de choisir leur statut, Trommler ne croit toutefois pas que l'on puisse reprocher aux écrivains d'avoir volontairement entretenu une complicité avec le pouvoir⁶⁸. Ils auraient en fait participé à leur insu à la stabilisation et à la légitimation de l'État, notamment parce que celui-ci promouvait un antifascisme auquel les écrivains tenaient sincèrement. Peter C. Pfeiffer est d'avis que c'est justement parce que l'État était l'incarnation de l'idéal antifasciste que l'intelligentsia littéraire ne pouvait s'y opposer complètement. Or, il ne croit pas que les écrivains étaient pour autant complices⁶⁹.

⁶⁵ Konrad Jarausch, « The Double Disappointment: Revolution, Unification and German Intellectuals », dans Geyer, p. 280. Sigrid Meuschel abonde dans le même sens lorsqu'elle écrit dans Meuschel, p. 152 : « [l'intelligentsia culturelle] peut avoir espéré que le contact avec l'art et la littérature favoriserait la démocratisation des individus et de la société [est-allemande] ».

⁶⁶ Il s'agissait alors de concilier l'idéal socialiste avec l'introduction d'une part de marché économique libre, contraire à l'idéologie marxiste-léniniste, pour éviter la faillite et obtenir la loyauté de la population. À ce sujet, voir Andrew Evans, « The Last Gasp of Socialism: Economics and Culture in 1960s East Germany », *German Life and Letters*, 63 (3), 2010, p. 332.

⁶⁷ Le SED était soucieux d'éviter de laisser le champ libre aux sciences sociales, moins loyales que les cercles littéraires et considérées comme plus susceptibles de déclencher des conflits sociaux. Voir Frank Trommler, « German Intellectuals: Public Roles and the Rise of Therapeutic » dans Geyer, p. 54.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 37.

⁶⁹ Peter C. Pfeiffer, « The National Identity of the GDR » dans Friederike Eigler et Peter C. Pfeiffer, *Cultural Transformations in the new Germany*, Columbia, Camden House, 1993, p. 24-25.

Cette sorte de « naïveté » est toutefois remise en question dans l'article déjà cité de Barck, Langermann et Lokatis. Ces auteurs reconnaissent que l'intelligentsia littéraire est-allemande était victime d'une censure et d'une instrumentalisation, mais ils soulignent qu'elle était tout de même peu enthousiaste à l'idée de partager l'accès à la parole avec les autres citoyens⁷⁰. Jaloux de leurs privilèges, les écrivains acceptaient, vraisemblablement à contrecœur, de s'autocensurer pour accroître leur chance d'être publiés et lus⁷¹. Ils auraient consciemment accepté de travailler dans les limites imposées par le SED pour jouir des avantages qu'impliquait leur statut social au sein de la culture est-allemande.

Bien que le poids de la structure sociale demeure important dans l'analyse de Barck, Langermann et Lokatis, ces chercheurs s'éloignent donc du concept de l'intellectuel « outil » et le conçoivent plutôt comme un être intéressé. Ce dernier courant expose des écrivains bien conscients des avantages qu'ils pouvaient tirer de leur collaboration avec le régime. Puisque « chaque groupe avait besoin de l'autre [...] »⁷² pour combler ses intérêts, on ne peut présenter la relation entre l'élite politique et l'élite culturelle de façon simple et tranchée. Sara Jones affirme en ce sens que l'intelligentsia littéraire souhaitait avant tout créer un espace de négociation dans les coulisses du régime afin de contourner les limites de la censure. L'État, de son côté, était déchiré « entre [son] désir de limiter la disponibilité des ouvrages d'auteurs critiques, et, en même temps, celui de [les] garder intégrés au système de production culturelle⁷³ ». Une telle attitude – dans l'esprit d'une historiographie inspirée par la thèse des sphères de liberté – aurait rendu le système de publication arbitraire et aurait contribué à fragmenter l'espace public. Jones soutient ainsi que les écrivains considéraient la

⁷⁰ Barck, Langermann et Lokatis, p. 93.

⁷¹ *Ibid.*, p. 97.

⁷² Jones, p. 12.

⁷³ *Ibid.*, p. 129.

complicité nécessaire à leur carrière. La dissidence d'un auteur comme Stefan Heym aurait de ce fait été simulée et utilisée en tant que levier pour mettre de la pression sur un régime qui craignait de voir son image internationale écorchée par des critiques⁷⁴.

Christian Joppke ajoute que les écrivains bien établis de la RDA ont toujours reconnu les fondements de l'idéologie socialiste et que leur discours, même en 1989, n'a jamais dépassé le révisionnisme. Selon lui, « les nombreuses plateformes, résolutions et apparitions publiques des intellectuels en octobre et en novembre 1989 avaient un objectif : sortir le Parti de sa torpeur et le faire réagir⁷⁵ ». Les sociologues Karl Opp, Peter Voss et Christiane Gern abondent dans le même sens en affirmant que les véritables dissidents est-allemands ont été les citoyens⁷⁶. Wolfgang Emmerich soutient quant à lui que l'intelligentsia littéraire est demeurée aveugle à la réalité et convaincue de l'utopie, et qu'elle n'a donc pas pu agir contre le régime lors de la révolution de 1989 : pour les écrivains, « la critique [du pouvoir] devait toujours rester solidaire⁷⁷ ». Emmerich en conclut que les écrivains de RDA vivaient avant tout avec le désir d'être utiles et nécessaires à la société en contribuant activement à l'établissement du socialisme⁷⁸. Cela expliquerait, comme l'affirme Peter Schneider, que les écrivains n'aient « jamais remis en question la légitimité de l'État-Parti socialiste... Leurs revendications pour plus de démocratie n'avaient pas pour but d'obtenir des élections libres et un système politique multipartite : ils souhaitaient plutôt éliminer la censure et permettre une pluralité d'opinions qui demeurerait à l'intérieur de la structure socialiste⁷⁹ ».

⁷⁴ *Ibid.*, p. 103.

⁷⁵ Joppke, p. 157.

⁷⁶ Opp, Voss et Gern, p. 103.

⁷⁷ Emmerich, p. 281.

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ Peter Schneider, cité dans Bathrick, p. 3.

3. Méthodologie et hypothèses de travail

Force est donc de constater que, plus de 25 ans après la chute du mur de Berlin, le rôle et le statut des écrivains est-allemands restent objet d'interprétations divergentes. On doit également reconnaître que l'historiographie à ce sujet reste marquée par l'idéal de l'intellectuel indépendant, humaniste et désintéressé⁸⁰. Certains historiens, sociologues et germanistes ont de ce fait accordé beaucoup d'importance à la critique formulée par l'intelligentsia de la RDA et ont mis de côté leur attitude de compromission.

Toutefois, « on ne peut pas, comme cela est trop souvent le cas, tenir pour acquis que les intellectuels sont nécessairement opposés au statu quo⁸¹ ». Des chercheurs tels qu'Emmerich, Jones et Joppke, et des commentateurs tels que Schneider, ont ainsi remis en question une telle image en réfutant la thèse de l'écrivain dissident. Jones, Joppke et Schneider se sont cependant surtout intéressés au rapport politique qu'entretenait l'intelligentsia avec le Parti, laissant dans l'ombre sa relation avec l'idéologie et la population. Emmerich, en tant que spécialiste de la littérature, a quant à lui analysé principalement l'expression du socialisme dans les textes fictifs des auteurs est-allemands. Leurs études, enfin, se concentrent essentiellement sur la période ayant précédé la révolution.

La réaction de l'intelligentsia littéraire après 1989 reste par conséquent peu étudiée. Or, nous sommes d'avis que le discours adopté par les écrivains est-allemands à l'automne 1989 et après l'ouverture du Mur est révélateur des intérêts qu'ils cherchaient à combler, des valeurs

⁸⁰ Voir Julien Benda, *La trahison des clercs*, Paris, Bernard Grasset, 1927, p. 131-132. Alors qu'il constate la montée des mouvements nationalistes de droite en France, Benda reproche aux intellectuels français de son époque de trahir leur fonction : au lieu « de défendre les valeurs éternelles et désintéressées, comme la justice et la raison », ils agissent « au profit d'intérêts pratiques ». Son texte critique ainsi l'implication politique des « clercs », des intellectuels.

⁸¹ John Torpey, *Intellectuals, Socialism and Dissent: the East German Opposition and its Legacy*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1995, p. 4.

qu'ils avaient intégrées et de la relation qu'ils entretenaient avec l'idéologie, le régime et la population sous le socialisme d'État. Nous estimons de ce fait que son analyse et sa comparaison avec la rhétorique passée de ces mêmes écrivains peuvent permettre de nuancer les images d'opposants *et* de complices que l'historiographie leur a accolés au fil des années. Nous croyons par ailleurs qu'une telle étude montrera qu'il existe en fait une continuité entre les actions et prises de position des écrivains avant et après la révolution.

Afin d'identifier les intentions et intérêts camouflés derrière le vocabulaire choisi et les récits construits par les écrivains à l'étude, nous étudierons leurs textes et déclarations politiques à la lumière des méthodes de l'analyse de discours⁸². Nous comparerons également leurs réactions à celles d'intellectuels des autres pays communistes de l'Europe centrale dans le but de comprendre la particularité de la situation est-allemande. Notre objectif, bien entendu, n'est pas de les accuser d'hypocrisie ou de malveillance. Si nous rejetons effectivement la thèse de l'intellectuel dissident et n'acceptons pas l'idée selon laquelle la puissance de l'État aurait forcé les écrivains à se soumettre, nous ne nions pas qu'une réelle censure existait en RDA et que certains ont vraiment pris des risques en produisant une littérature qui ne respectait pas en tout point les canons socialistes. Il n'en demeure pas moins qu'à l'automne 1989, ce sont les citoyens, et non pas les écrivains, qui ont constitué une véritable opposition au régime. Christa Wolf, Stefan Heym, Heiner Müller, Volker Braun et Christoph Hein, malgré l'image d'opposants dont ils ont voulu se parer, n'ont jamais souhaité abandonner l'idéal socialiste et mettre en danger l'existence d'un État au sein duquel ils arrivaient somme toute à bien vivre.

⁸² Concernant l'analyse de discours, voir Diane Macdonell, *Theory of Discourse. An Introduction*, New York, B. Blackwell, 1986.

Ces écrivains est-allemands ont agi en 1989 de façon à la fois intéressée et sincère. Ils ont continué à agir en fonction de leurs intérêts, certes, mais d'intérêts qu'ils jugeaient justifiés, bons et favorables pour toute la société. Par ailleurs, rien ne permet de croire qu'ils avaient nécessairement l'impression ou l'intention d'en tirer profit. Nous fondons cette affirmation sur la sociologie de Pierre Bourdieu, selon laquelle les actions humaines ne sont motivées ni par

des déterminismes mécanistes, ni [par] des fins conscientes renvoyant à une théorie ou une représentation consciente du monde, mais [par] une logique de la pratique, un sens pratique qui s'exerce dans l'instant [...] et qui fait que l'agent adopte un comportement sans y réfléchir, ni automatiquement, ni consciemment, mais qui dans tous les cas, est ajusté aux conditions de l'action [...] ⁸³.

Bourdieu soutient que chaque individu a pour intérêt de s'approprier le capital symbolique légitime qui existe au sein du champ d'action dans lequel il évolue⁸⁴. Les acteurs qui y arrivent sont ceux qui, sans en avoir consciemment la volonté, respectent le mieux les contraintes et les attentes associées au champ donné. Ce faisant, ils développent un habitus, adoptent des stratégies et intègrent des valeurs qui leur permettent de conserver le capital acquis et de maintenir ou de continuer à élever leur position⁸⁵. Tout cela n'est pas figé, cependant, et l'agent peut s'adapter aux conditions changeantes. Or, il arrive qu'un événement transforme drastiquement les normes sociales et les contraintes du champ, mais que des acteurs continuent cependant à appliquer les mêmes stratégies d'action : lorsque le « décalage entre passé et présent devient trop important pour permettre un ajustement de l'habitus » aux nouvelles

⁸³ Pierre Mounier, *Pierre Bourdieu, une introduction*, Paris, La Découverte, 2001, p. 35.

⁸⁴ *Ibid.*, p. 53.

⁸⁵ L'habitus est le résultat de la socialisation de l'individu et de son intégration de certaines valeurs, stratégies et identités. L'habitus oriente ainsi la manière d'agir de l'acteur, sans être cependant un déterminisme : il s'agit plutôt d'un schème d'action, un « sens pratique » structurant qui laisse aussi place au choix. *Ibid.*, p. 44. Voir également Pierre Bourdieu, « Le capital social », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 31 (1), 1980.

conditions du réel, les agents inadaptés se retrouvent dans ce que Bourdieu nomme une « situation d’hystérésis⁸⁶ » et perdent leur capital symbolique.

Nous proposons l’hypothèse suivante : Wolf, Heym, Müller, Braun et Hein faisaient partie des écrivains les mieux établis de la RDA. En prenant la parole en 1989 et en s’opposant par la suite à la réunification allemande, ils cherchaient à conserver le capital légitime dont ils jouissaient dans les champs littéraire et social. Ils avaient acquis ce capital avant la chute du mur de Berlin en formulant simultanément une loyauté envers le socialisme et une critique limitée contre le régime ; une telle stratégie leur avait jusque-là assuré la reconnaissance du Parti et de la population. Lorsqu’ils se sont joints aux contestations populaires de l’automne 1989, ces écrivains ne partageaient donc pas l’ensemble des revendications qui motivaient les citoyens : alors que plusieurs Allemands de l’Est abandonnaient tout simplement le socialisme en fuyant vers la RFA ou réclamaient une libéralisation de l’État, ces membres de l’intelligentsia littéraire souhaitaient promouvoir un dialogue et des réformes communistes qui assureraient la survie de la RDA et de son idéologie. Ils avaient en fait intérêt à sauvegarder le modèle étatique et social auquel ils avaient adapté leur habitus et ont agi lors de la révolution en fonction de la stratégie de loyauté critique qui les avait jusqu’à ce moment bien servis. Celle-ci, toutefois, n’était pas adaptée aux nouvelles conditions nées de l’ouverture du Mur : ces écrivains se sont retrouvés en situation d’hystérésis. Les ambiguïtés et la frustration décelées dans le discours qu’ils ont produit à ce moment témoignent de leur incapacité à s’ajuster aux transformations rapides qui s’enchaînaient alors.

⁸⁶ Mounier, p. 44.

4. Sources

Nous avons choisi de concentrer notre étude sur Christa Wolf, Stefan Heym, Heiner Müller, Volker Braun et Christoph Hein. On considère généralement que ces écrivains faisaient partie des représentants les plus importants de la littérature est-allemande⁸⁷. Ils ont en effet tous reçu le prestigieux prix littéraire Heinrich-Mann remis par le régime et, à l'exception de Hein, le prix national de la RDA récompensant les travaux ayant contribué à la culture socialiste⁸⁸. Ils ont néanmoins produit une certaine critique de l'État, ce qui était apprécié par la population. Leurs livres étaient donc des best-sellers en Allemagne de l'Est, mais aussi à l'Ouest où on s'intéressait particulièrement aux individus qui semblaient s'opposer au communisme⁸⁹. Ils étaient ainsi reconnus comme des auteurs de premier plan tant par le régime est-allemand, par la population de la RDA que par l'Occident⁹⁰.

Puisqu'ils cumulaient cette triple reconnaissance, ces auteurs occupaient les positions les plus élevées dans le champ littéraire de l'Allemagne de l'Est avant 1989. Et puisque la littérature constituait le domaine le plus privilégié de la sphère intellectuelle en RDA, du fait de son importance pour le projet idéologique de l'État, les auteurs les mieux positionnés dans

⁸⁷ Christa Wolf est ainsi appelée « l'auteure la plus populaire de la RDA » dans « Acclaimed Author Christa Wolf Dies at 82 », *Der Spiegel*, 1^{er} déc. 2011 ; Heiner Müller est désigné comme « l'un des plus importants scénaristes allemands du XX^e siècle » dans Jonathan Kalb, *The Theater of Heiner Müller*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, préface ; Christoph Hein apparaît « comme l'une des figures déterminantes de la littérature socialiste » dans Hélène Guibert-Yèche, *Christoph Hein : l'œuvre romanesque des années 80*, Bern, P. Lang, 1998, p. 367 ; Stefan Heym était « l'un des critiques les plus connus de la RDA » dans Jones, p. 94 ; Volker Braun est identifié comme un « grand écrivain critique de l'ancienne RDA — véritable égal de Christa Wolf » dans Jean-Claude Lebrun, « Volker Braun, l'aliénation au XXI^e siècle », *L'Humanité*, [En ligne], <http://www.humanite.fr/volker-braun-lalienation-au-xxieme-siecle-546645>, 3 juillet 2014.

⁸⁸ Voir Dietrich Herfurth, *Der Nationalpreis der DDR*, Berlin, Selbstverlag, 2006, et « Heinrich-Mann Preis », *Akademie der Künste*, [En ligne], http://www.adk.de/de/akademie/preise-stiftungen/H_Mann_Preis.htm.

⁸⁹ Voir Nicole Bary, « Christa Wolf, l'écriture et la vie », *Études*, 2015 (2), février 2015, p. 80, Guibert-Yèche, p. 343, Jones, p. 132-136, Kalb, p.XVI et Jay Rosellini, *Volker Braun*, Munich, CH. Beck, 1983.

⁹⁰ Pour de courtes biographies de ces auteurs, voir la section « Annexe » de ce mémoire.

le champ littéraire obtenaient également un capital social considérable⁹¹. Cela explique que Wolf, Heym, Müller, Braun et Hein aient été les écrivains les plus volubiles lors de la révolution et qu'ils aient accédé facilement aux tribunes publiques. Ils ont ainsi produit une grande quantité de documents : nous analyserons en particulier leurs prises de position lors d'événements publics, tels que la manifestation du 4 novembre 1989, les textes d'opinion qu'ils ont fait paraître dans les journaux dès septembre 1989, les entrevues qu'ils ont offertes à l'Ouest, notamment au journal communiste français *L'Humanité*, et les textes non fictifs qu'ils ont publiés après la réunification allemande; cette dernière catégories de documents est par ailleurs la plus volumineuse de notre corpus. Pour démontrer les liens de continuité, nous utiliserons également quelques sources produites avant la révolution.

Nous comprenons que notre accès limité à la langue allemande et l'étude de documents traduits peuvent avoir influencé notre interprétation des données. Cela explique notamment que nous ayons utilisé les textes de certains auteurs en plus grande quantité : Christa Wolf et Christoph Hein ayant eu un rayonnement international plus important, une plus grande diversité de leurs œuvres et textes non fictifs est disponible en français et en anglais. Néanmoins, le croisement de ces sources avec certains documents allemands et avec les écrits de Heym, Müller et Braun nous ont permis d'éviter une surinterprétation et de montrer ce qui liait ces cinq écrivains.

Il ne s'agit bien sûr pas des seuls auteurs populaires et récompensés de la RDA ou des seuls intellectuels ayant été politiquement actifs à l'automne 1989. Nous citons de ce fait d'autres membres de l'intelligentsia littéraire, dont Herman Kant, Rainer Schedlinski et Helga Königsdorf. Ceux-ci, cependant, ne jouissaient pas du même statut que les écrivains de notre

⁹¹ Frank Trommler, « German Intellectuals: Public Roles and the Rise of Therapeutic » dans Geyer, p. 54.

corpus puisqu'ils ne cumulaient pas la triple reconnaissance que nous avons identifiée : Kant, fonctionnaire du Parti, était étroitement lié au SED et ne remplissait donc pas les attentes de la population ; Schedlinski, issu de la scène culturelle clandestine de Prenzlauer Berg, était bien moins connu ; Königsdorf, avant tout une scientifique, n'a pas obtenu une grande reconnaissance occidentale avant 1990⁹². Moins volubiles ou exposés, ils ont néanmoins adopté, pendant et après la révolution, un discours semblable à celui des écrivains de notre corpus. Cela démontre que la rhétorique de Wolf, Heym, Müller, Braun et Hein n'était pas seulement révélatrice de leur propre statut et stratégies individuelles, mais également de la structure et des normes du champ littéraire vis-à-vis desquels chaque écrivain se positionnait.

5. Plan de l'étude

Nous estimons nécessaire de commencer notre étude du discours et de la réaction de l'intelligentsia littéraire de RDA lors de l'automne 1989 par une brève analyse de la révolution est-allemande et de ses protagonistes. Le premier chapitre de ce mémoire sera ainsi consacré à ce sujet et démontrera que l'élite culturelle et intellectuelle a joué un rôle de second plan lors des événements ayant précédé l'ouverture du mur de Berlin. Le second chapitre traitera de la relation liant les écrivains privilégiés de l'Allemagne de l'Est à leur État et à l'idéologie socialiste, des valeurs qu'ils y ont développées et du capital qu'ils y ont accumulé. Le troisième chapitre, enfin, analysera plus concrètement le discours que ceux-ci ont adopté après le 9 novembre 1989.

⁹² Wolfgang Beutin et al., *A History of German Literature*, Londres, Routledge, 2005, p.561. Deutsche Presse-Agentur, « Schriftstellerin Helga Königsdorf mit 75 gestorben », *Freie Presse*, 5 mai 2014. Dans le même ordre d'idées, l'écrivain Erwin Strittmatter qui était l'un des auteurs critiques les plus populaires en RDA ne profitait pas d'une visibilité internationale. Voir Gregory D. Hanners, « Erwin Strittmatter's "Ole Bienkopp" and the Origins of Political Criticism in GDR Literature », *Monatshefte*, 87 (2), 1995, p. 203-215.

Premier chapitre

Une révolution populaire

En s'adressant à ses concitoyens le 1^{er} janvier 1990, le dramaturge et dissident Vaclav Havel, tout juste nommé à la présidence de la République tchécoslovaque, les assurait que leur « gouvernement [leur] était rendu¹ » après quarante années de dictature socialiste. À l'issue de sa révolution « de velours », la Tchécoslovaquie était en effet devenue le quatrième État centre-européen, après la Pologne, la Hongrie et la RDA, à rejeter le modèle communiste et à entamer une transition démocratique. Figure emblématique du mouvement de protestation tchécoslovaque, Havel était quant à lui devenu le symbole par excellence de la dissidence intellectuelle dans l'Europe socialiste.

S'il est vrai que l'on se souvient généralement de Vaclav Havel comme l'archétype de l'écrivain anticommuniste se portant à la défense de la population, il n'a pas été le seul représentant de l'intelligentsia centre-européenne à participer aux événements transformateurs de 1989 et à la démocratisation qui s'en est suivi. En Pologne et en Hongrie, de nombreux intellectuels ont pris part aux négociations entre l'État et l'opposition ; en Tchécoslovaquie, plusieurs membres de la scène littéraire ont été particulièrement actifs au sein de l'opposition clandestine et lors de la mise en place du système démocratique². Les contextes sociopolitiques et économiques de chacun de ces États étaient évidemment distincts, tout comme les motivations des différents dissidents, mais force est de constater que l'opposition

¹ Vaclav Havel, « New Year's Day Speech », dans Gale Stokes, *From Stalinism to Pluralism: a Documentary History of Eastern Europe since 1945*, New York, Oxford University Press, 1991, p. 253.

² Detlef Pollack et Jan Wielgohs, « Comparative Perspectives on Dissident and Opposition to Communist Rule », dans Detlef Pollack et Jan Wielgohs, *Dissent and Opposition in Communist Eastern Europe: Origins of Civil Society and Democratic Transition*, Burlington, Ashgate, 2004, p. 249-251.

anticommuniste polonaise, hongroise et tchécoslovaque avait en commun de compter parmi ses rangs un nombre non négligeable d'intellectuels et d'artistes influents.

Aucun « Vaclav Havel » n'a cependant émergé de la sphère culturelle est-allemande, dont les représentants n'ont été que très peu écoutés lors du processus de démocratisation, après l'ouverture du mur de Berlin. Cela ne signifie pas pour autant que l'intelligentsia artistique de la RDA n'ait pas été active pendant l'automne 1989 : à maintes reprises, des écrivains, des artistes et des intellectuels ont pris position pour la réforme de l'État et ont prétendu parler au nom de la population³. En étudiant les intérêts et revendications des différents acteurs de la révolution, il apparaît toutefois que l'intelligentsia défendait des valeurs qui ne concordaient pas avec celles adoptées par de nombreux citoyens. Ce premier chapitre entend démontrer que les intellectuels n'ont ainsi pas été un élément déclencheur de la mobilisation citoyenne en RDA et n'en ont pas été les porte-paroles légitimes : la révolution est-allemande a été populaire.

1.1. L'opposition intellectuelle en Europe centrale avant 1989

Tout au long de l'histoire du socialisme en Allemagne de l'Est, les intellectuels de renom qui souhaitaient demeurer au sein de l'État ont évité la dissidence, ce qui constitue une différence importante entre leur attitude et celle de l'intelligentsia culturelle des autres pays d'Europe centrale. Contrairement à de nombreux écrivains et artistes polonais, hongrois et tchécoslovaques, l'élite culturelle est-allemande n'a pas développé un discours d'opposition : elle s'est peu impliquée dans les mouvements de contestation avant l'automne 1989 et sa

³ Voir Neues Forum, « Erklärung: die Mauer ist gefallen (12.11.1989) », *Deutschlandfunk*, 12 novembre 1989.

critique est demeurée essentiellement réformiste. De ce fait, elle n'a jamais été à l'avant-garde de la contestation.

1.1.1. *Le marxisme-léninisme et l'art*

En s'installant en Europe centrale après 1945, le communisme d'inspiration soviétique imposait pourtant la même idéologie à chacune des nouvelles « démocraties populaires », et de nombreux représentants des sphères culturelles centre-européennes ont d'abord été attirés par le rôle déterminant que leur réservait le socialisme. La théorie léniniste stipulait en effet que les artistes et intellectuels ont le devoir d'agir auprès des masses afin d'unir « leurs sentiments, leurs pensées et leurs volontés [dans le but de les] exalter⁴ » et d'ainsi contribuer à accomplir la révolution⁵. Entérinée par le réalisme socialiste, doctrine selon laquelle la littérature et l'art doivent donner « une représentation conforme, historiquement concrète de la réalité dans son évolution révolutionnaire⁶ », cette fonction attribuée à l'intelligentsia limitait bien sûr sa liberté créatrice. Toutefois, les écrivains et artistes se voyaient accorder la noble tâche, en tant « qu'ingénieurs des âmes humaines⁷ », de modeler l'esprit du nouvel homme socialiste et acquéraient de ce fait un pouvoir symbolique indéniable.

Le Parti socialiste unifié de la RDA soutenait d'ailleurs que la culture devait devenir « l'école de l'éducation morale de la nation en ce sens qu'[elle] secoue la conscience de la

⁴ Lénine, cité dans André Reszler, *Le marxisme devant la culture*, Paris, Presses universitaires de France, 1975, p. 83-84.

⁵ V. I. Lenin, *Lenin on Literature and Art*, Wildside, Press LLC, 2008, p. 21-25.

⁶ Manfred Jäger, *Kultur und Politik in der DDR*, cité dans Marie-Élisabeth Räkel, *La politique culturelle de la RDA de 1945 à 1956 : l'échec d'un discours*, Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 1998, p. 120. Ainsi, l'artiste ou l'écrivain doit représenter la réalité *telle qu'elle devrait être* en fonction de l'idéal révolutionnaire communiste.

⁷ Staline, en 1932, a ainsi désigné les écrivains, les invitant à endosser pleinement ce rôle. Cité dans Irina Gutkin, *The Cultural Origins of the Socialist Realist Aesthetic, 1890-1934*, Evanston, Northwestern University Press, 1999, p. 51.

société, réveille les énergies créatrices énormes cachées dans l'âme humaine et les transforme en forces puissantes du changement de la réalité⁸ ». Dans son programme de 1976, le SED assurait que :

L'intelligentsia, c'est-à-dire les représentants des sections professionnelles et intellectuelles de la population, apporte une contribution importante au développement de la société socialiste, et ce en alliance avec la classe ouvrière et les fermiers des coopératives [...]. L'intelligentsia contribuera de façon significative au progrès social [...]. Elle permettra au peuple d'atteindre une unité politique et sociale plus forte et est essentielle au développement de la « socialist way of life »⁹.

Ce genre de discours, commun à tous les États socialistes, motiva dans les années 1950 l'adhésion idéologique de plusieurs représentants de l'intelligentsia culturelle. Heureux d'obtenir une telle influence auprès de la population et désireux de participer à un projet politique d'envergure, nombre d'intellectuels polonais, hongrois, tchécoslovaques et est-allemands acceptèrent dans un premier temps de collaborer avec les nouveaux régimes qui promettaient progrès et bonheur idéal¹⁰. L'écrivain et sympathisant communiste est-allemand Johannes R. Becher exprimait ainsi sa gratitude envers le gouvernement du SED grâce à qui, « pour la première fois dans notre histoire allemande, nous pouvons parler d'une politique culturelle mise sciemment au service de l'éducation de la nation, de l'éducation de l'espèce humaine¹¹ ». Becher était enthousiaste à l'idée que l'intelligentsia ait le devoir de montrer « à une humanité débilitee de quelle façon elle pourra s'élever vers une pensée humaine digne

⁸ Otto Grotewohl, cité dans Räkel, p. 214.

⁹ Sozialistische Einheitspartei Deutschlands, *Programme of the Socialist Unity Party of Germany*, Dresde, Verlag Zeit im Bild, 1976, p. 41-43.

¹⁰ Jacques Rupnik, *L'autre Europe : crise et fin du communisme*, Paris, O. Jacob, 1993, p. 269.

¹¹ Johannes R. Becher, cité dans Räkel, p. 216.

d'intérêt¹² ». Cette fonction d'éducation avait d'autant plus d'importance en Allemagne de l'Est que l'élite politique et intellectuelle entendait rééduquer la population après l'épisode nazi. La culture, et particulièrement la littérature, obtenait de ce fait un rôle politique considérable, ce qui constituait un attrait pour plusieurs intellectuels et artistes¹³.

1.1.2. Socialisme et antifascisme

L'intelligentsia culturelle est-allemande n'apporta donc pas de soutien significatif à la révolte ouvrière qui éclata à Berlin-Est en 1953. Le 16 juin, des ouvriers frustrés par les nouvelles normes de productions imposées par le SED descendirent dans les rues afin de manifester leur colère ; le lendemain, l'insurrection s'étendait à tout le territoire est-allemand et on estime qu'entre 1 et 1,5 million d'individus participèrent à diverses activités de protestations pendant les quelques jours que durèrent les événements. Les revendications économiques s'accompagnaient alors de demandes pour des élections libres, certains allant jusqu'à réclamer la destitution du gouvernement socialiste. Dépassé, le SED fit appel aux Soviétiques, dont les chars d'assaut mirent fin à la révolte¹⁴.

Dans un communiqué paru quelques jours plus tard, le Parti socialiste indiquait de quelle façon les événements de 1953 devaient être officiellement compris :

Le 17 juin a montré qu'il existe en RDA un mouvement fasciste, organisé et soutenu par les Américains. En cette journée, des groupes entiers d'ennemis du peuple masqués sortirent de leur anonymat dans certaines villes et provoquèrent des troubles. Des organisations fascistes illégales avec leurs propres centres, leur

¹² Dorothea Dornhof, « The Inconsequence of Doubt: Intellectuals and the discourse on socialist unity », dans Michael Geyer, *The Power of Intellectuals in Contemporary Germany*, Chicago, University of Chicago Press, 2001, p. 65.

¹³ John Torpey, *Intellectuals, Socialism and Dissent: the East German Opposition and its Legacy*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1995, p. 35.

¹⁴ Au sujet de la révolte de 1953, voir Jean Solchany, *L'Allemagne au XXe siècle : entre singularité et normalité*, Paris, Presses universitaires de France, coll.« Nouvelle Clio », 2003, p. 414.

propre discipline, en liaison constante avec les organisations d'agents de Berlin-Ouest ont été découvertes¹⁵.

Le SED intégrait de cette façon l'insurrection ouvrière au mythe antifasciste est-allemand, récit officiel selon lequel la RDA était la meilleure des deux Allemagnes¹⁶. En effet, puisque la théorie communiste enseigne que le fascisme est une forme avancée du capitalisme¹⁷, les socialistes est-allemands pouvaient affirmer que la République fédérale d'Allemagne (RFA) et l'Occident en entier, n'ayant pas rejeté après la Seconde Guerre mondiale le système politico-économique qui avait permis au nazisme de germer, demeuraient porteurs de ce mal. La jeune RDA, au contraire, s'en était éloignée en adoptant le socialisme et pouvait ainsi s'affirmer moralement supérieure et nécessairement légitime. En s'appropriant l'idée selon laquelle la structure, et non les individus qui la subissent, constitue le facteur fondamentalement mauvais du fascisme, les socialistes est-allemands se déclaraient « libérés du fardeau émanant du passé nazi¹⁸ ».

Plusieurs intellectuels s'identifièrent fortement à ce mythe et certains choisirent pour cette raison spécifique l'État antifasciste : on pense entre autres aux écrivains Berthold Brecht, Anna Seghers, Heinrich Mann et Stefan Heym qui vinrent de plein gré s'installer en RDA après 1945¹⁹. Une loyauté existait donc dès le début entre cette élite culturelle « de première génération » et le modèle sociopolitique proposé par l'Allemagne de l'Est qui devait leur permettre d'expier les crimes nazis dont ils se sentaient parfois coupables, ne serait-ce que par

¹⁵ Cité dans Anne-Marie Corbin, *La force de la parole : les intellectuels face à la RDA et à l'unification allemande*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires Septentrion, 1998, p. 91.

¹⁶ Konrad Hugo Jarausch et Michael Geyer, *Shattered Past : Reconstructing German Histories*, Princeton, Princeton University Press, 2003, p. 236.

¹⁷ Voir Ingo Loose, « The Anti-Fascist Myth of the German Democratic Republic and Its Decline after 1989 », dans Michael Kopecek, *Past in the Making: Historical Revisionism in Central Europe after 1989*, Budapest, Central European University Press, 2013, p. 59-71.

¹⁸ Christian Joppke, *East German Dissidents and the Revolution of 1989 : Social Movement in a Leninist Regime*, New York, New York University Press, 1995, p. 31.

¹⁹ *Ibid.*, p. 33-34.

filiation nationale²⁰. Cette intelligentsia, ainsi, demeura généralement inactive lors de la révolte ouvrière de 1953, à l'exception de quelques-uns de ses représentants parmi les plus connus qui prirent ouvertement position du côté du régime. Berthold Brecht, par exemple, adressa une lettre au SED dans laquelle il assurait que, « dans le combat contre la guerre et le fascisme, je me suis toujours placé de votre côté ». Le critique littéraire Hans Mayer soutenait quant à lui que, sans aucun doute, « le 17 juin 1953, l'Union soviétique a encore une fois permis d'écarter la menace fasciste [en Allemagne] ». Stefan Heym, enfin, « dénonça la révolte de juin comme un complot mené par de petits truands fascistes²¹ ».

L'interprétation antifasciste officielle des événements de 1953 a donc été publiquement adoptée par ces membres de la sphère littéraire. Il serait cependant faux d'affirmer que ces derniers endossaient totalement les décisions prises par le régime : dans la lettre déjà citée, Brecht priait également le Parti de bien vouloir engager avec la société une « importante discussion, tellement nécessaire à présent, à propos des erreurs qui ont été commises des deux côtés²² ». Au même moment, le dramaturge rédigea également, sans le publier, le poème aujourd'hui célèbre *Die Lösung* dans lequel il se demandait avec ironie s'il ne « serait pas plus simple pour le gouvernement de dissoudre le peuple et d'en élire un autre²³ ». Si, sur la scène publique, cet écrivain reconnu, détenteur d'un capital symbolique important, se rangeait dans le camp de l'État et choisissait d'ignorer la société, son discours n'était cependant pas dénué de reproches. L'attitude de Brecht, entre loyauté et critique, est caractéristique de celle d'autres représentants de l'intelligentsia littéraire qui œuvraient à son époque et est annonciatrice des prises de position des écrivains de la génération suivante.

²⁰ Le sentiment de culpabilité des écrivains est-allemands sera étudié dans le deuxième chapitre.

²¹ Brecht, Mayer et Heym sont cités dans Joppke, p. 58-60.

²² Berthold Brecht, cité dans *Ibid.*, p. 61.

²³ Berthold Brecht, « The Solution », dans *Poems, 1913-1956*, New York, Routledge, 1979, p. 440.

1.1.3. Réformisme et dissidence

Ce socialisme à la fois loyal et critique n'était pas propre aux intellectuels de RDA. Un nombre important d'écrivains, d'artistes, de scientifiques et d'universitaires centre-européens ont adopté, entre 1945 et 1968, un discours semblable à celui de Bethold Brecht. Après la rigidité culturelle de l'immédiat après-guerre, la mort de Staline en 1953 et la déstalinisation entamée par Khrouchtchev dès 1956 avaient ouvert la porte à une relative libéralisation et à la tolérance d'une certaine contestation au sein du bloc communiste. La critique que formulaient alors les intellectuels de gauche en Europe centrale demeurait néanmoins marxiste et s'adressait directement à la sphère politique dans le but d'éviter de contribuer à une éventuelle déstabilisation des États²⁴.

On croyait toujours, à ce moment, à la possibilité d'améliorer les régimes communistes. Les dirigeants étaient perçus par les intellectuels réformistes comme les acteurs essentiels du processus au terme duquel on espérait atteindre un socialisme pur et idéal. À titre d'exemple, le réformateur hongrois Imre Nagy exprimait en 1956 une critique marxiste en affirmant que « l'une des plus importantes tâches idéologiques à laquelle font face les communistes hongrois est d'adapter les enseignements léninistes aux conditions spécifiques de la Hongrie²⁵ ». Dans le même ordre d'idées, les Polonais Jacek Kuron et Karol Modzelewski s'adressaient directement, en 1965, à leur gouvernement communiste dans une *Lettre ouverte au Parti* afin de revendiquer des réformes économiques²⁶.

Le Printemps de Prague marque cependant la fin de cette stratégie réformiste en Europe centrale. En janvier 1968, après des mois, voire des années, de revendications

²⁴ Pollack et Wielgohs, p. 236.

²⁵ Imre Nagy, « Reform Communism », dans Stokes, p. 87.

²⁶ Jacek Kuron et Karol Modzelewski, « Open Letter to the Party », dans *Ibid.*, p. 108.

formulées par des intellectuels, des écrivains, des étudiants et des membres du Parti issus de factions libérales, Alexander Dubcek devint le premier secrétaire du Parti communiste tchécoslovaque et son gouvernement entreprit d'établir un « socialisme à visage humain²⁷ ». Ces réformes, qui n'étaient pas perçues en Tchécoslovaquie « comme le résultat d'un heurt entre le régime et l'opposition²⁸ » puisqu'elles émanaient du haut et de l'intérieur du socialisme étatique, furent rapidement dénoncées par l'Union soviétique qui y voyait une dérogation contre-révolutionnaire. En août 1968, les forces militaires de l'URSS et de ses alliés du Pacte de Varsovie, dont faisait partie la RDA, brisèrent par les armes l'initiative tchécoslovaque²⁹.

Dans les cercles de la gauche critique tchécoslovaque, hongroise et polonaise, cette répression violente eut un effet immédiat : les espoirs pour un communisme amélioré, qui serait promu du haut de l'État, disparurent. Selon le poète tchèque Jan Vladislav, les réformistes ont alors compris que « les perspectives de changement de l'intérieur du régime étaient loin d'être favorables et qu'il était par conséquent vital de travailler, sans délai, ou bien à la lisière des structures officielles, ou bien entièrement en dehors de celles-ci³⁰ ». Adam Michnik, un universitaire qui sera l'une des figures de proue du mouvement dissident en Pologne, se souvient dans un essai rédigé en 1976 que, si « pendant un moment, les dirigeants communistes tchèques et slovaques devinrent un symbole d'espoir », 1968 fut « l'année lors

²⁷ Barbara J. Falk, *The Dilemmas of Dissidence in East-Central Europe: Citizen Intellectuals and Philosopher Kings*, New York, Central European University Press, 2003, p. 70-72.

²⁸ Oldrich Tuma, « Czechoslovakia », dans Pollack et Wielgohs, p. 34.

²⁹ Falk, p. 75.

³⁰ Jan Vladislav, cité dans Rupnik, p. 290.

de laquelle le révisionnisme mourra³¹ » alors que « les liens entre l'intelligentsia révisionniste et le Parti furent définitivement coupés³² ».

Dans les années 1970, l'opposition intellectuelle d'Europe centrale s'est ainsi détournée du marxisme et « cessa de vouloir influencer et améliorer l'État-Parti pour, au contraire, concentrer ses efforts sur la société³³ ». Dès lors, certains membres de l'intelligentsia critique adoptèrent des stratégies de dissidence antipolitique³⁴, un phénomène s'accroissant après que les États socialistes ont ratifié les Accords d'Helsinki en 1975 : en garantissant le « respect des droits de la personne et des libertés fondamentales, incluant la liberté de pensée, de conscience, de religion et de croyances³⁵ », ce traité international encouragea l'opposition en Europe centrale à adopter un langage misant sur l'individualité. D'éminents intellectuels, dont plusieurs membres de l'élite culturelle, fondèrent alors en Pologne *Le comité pour la défense des travailleurs* (KOR)³⁶, en Hongrie le *Fonds de support pour les pauvres* (SZETA)³⁷, et en Tchécoslovaquie la *Chartre 77*. À l'instar de ce dernier groupe, qui affirmait dans son texte de fondation sa « volonté de lutter [...] pour le respect des droits civils et humains dans notre pays et à travers le monde³⁸ », ces différentes organisations réclamaient que chacun de leurs États respecte et applique enfin les droits et libertés contenus dans leur

³¹ Adam Michnik, cité dans Falk, p. 24.

³² Adam Michnik, cité dans David Ost, *Solidarity and the Politics of Anti-Politics: Opposition and Reform in Poland since 1968*, Philadelphia, Temple University Press, 1990, p. 52.

³³ Michael H. Bernhard, *The Origins of Democratization in Poland: Workers, Intellectuals, and Oppositional Politics, 1976-1980*, New York, Columbia University Press, 1993, p. 9. Voir également Falk, p. 177, au sujet de la philosophie du « New Evolutionism » d'Adam Michnik : les réformes à l'intérieur du communisme sont vaines, l'opposant doit donc s'adresser à la sphère civile dont le dynamisme forcera l'État à agir.

³⁴ Christian Joppke, « Revisionism, Dissidence, Nationalism: Opposition in Leninist Regimes », *The British Journal of Sociology*, 45 (4), décembre 1994, p. 552.

³⁵ « The Helsinki Accords », dans Stokes, p. 161.

³⁶ Stefani Sonntag, « Poland », dans Pollack et Wielgohs, p. 8.

³⁷ Mate Szabo, « Hungary », dans *Ibid.*, p. 59. Selon Falk, p. 128, les groupes de paix hongrois ont été créés en réaction à la répression qu'a subie *Chartre 77*.

³⁸ « Charter 77 », dans Stokes, p. 165.

constitution et les accords internationaux signés³⁹. En voulant ainsi se porter à la défense de la population, les intellectuels critiques entrèrent de plus en plus en contact avec les citoyens et démontrèrent qu'ils étaient intéressés à collaborer avec eux : à titre d'exemple, soulignons que KOR sera un acteur important lors de la fondation du mouvement syndical de masse *Solidarnosc* qui regroupera en 1980-1981 dix millions de Polonais⁴⁰.

Ces artistes et écrivains dissidents furent marginalisés par les dirigeants communistes et exclus des cercles officiels. Vaclav Havel, par exemple, s'est vu interdire toute publication dès 1969 et a été emprisonné à plusieurs reprises⁴¹ ; le Hongrois Gyorgy Konrad, quant à lui, n'a pas pu travailler légalement dans son pays pendant 16 ans et est devenu un acteur important de l'opposition libérale clandestine⁴². Bien sûr, il serait faux d'affirmer que l'ensemble du champ culturel de ces États agissait en opposition au socialisme : des intellectuels obtenaient des privilèges et collaboraient avec les régimes communistes⁴³. Cependant, les scènes de l'opposition et des cercles artistiques indépendants étaient animés par un nombre non négligeable d'artistes et d'écrivains anticomunistes influents. Le fait qu'ils aient coupé leurs liens avec les régimes socialistes sera par ailleurs perçu de façon positive à la fin des années 1980 et légitimera le leadership de certains d'entre eux lors des transitions démocratiques polonaise, hongroise et tchécoslovaque⁴⁴.

³⁹ Les mots « démocratie », « liberté » et « justice » étaient déjà inscrits dans les constitutions socialistes d'Europe centrale.

⁴⁰ Sonntag, p. 17.

⁴¹ Tuma, p. 40 et Falk, p. 209. Havel s'est ainsi replié sur la sphère privée et a développé des liens avec d'autres écrivains indépendants en Tchécoslovaquie ; en mai 1989, il était encore emprisonné.

⁴² György Konrad, *The Melancholy of Rebirth*, San Diego, Harcourt Brace, 1995, p. IX.

⁴³ Par exemple, Falk, p. 120, affirme que des intellectuels hongrois, surtout issus des cercles nationalistes, ont collaboré avec le pouvoir, une « entente » qui aurait cependant eu moins de partisans dès le début des années 1980. De plus, dans chacun de ces États, les auteurs et poètes devaient faire partie de l'Union des écrivains officielle pour être reconnus comme tels, ce qui modérait la critique de plusieurs écrivains.

⁴⁴ Rudolf L. Tökés, *Hungary's Negotiated Revolution: Economic Reform, Social Change, and Political Succession, 1957-1990*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 156.

Au contraire, « il n'a existé en RDA rien qui puisse être décrit comme une sphère politique alternative, et encore moins comme une société indépendante ou parallèle⁴⁵ ». L'intelligentsia critique y est demeurée réformiste et n'a pas adopté, après 1968, une stratégie dissidente. Le type de répression adopté par le régime est-allemand contre les intellectuels perturbateurs et la situation géographique de la RDA constituent des facteurs distinctifs importants.

Le politologue Albert Hirschman a démontré qu'en raison de la proximité entre l'Allemagne de l'Est et l'Occident, l'exil était plus facile et plus attrayant pour les citoyens de RDA que pour ceux des autres pays d'Europe centrale, et ce malgré l'érection du mur de Berlin en 1961⁴⁶. Le simple espoir d'une sortie possible, entretenu par les rumeurs concernant la fuite de quelques Allemands de l'Est, était suffisant, selon Hirschman, pour limiter l'expression de la dissidence à l'intérieur de l'État⁴⁷. En effet, si les citoyens insatisfaits pouvaient raisonnablement envisager d'exprimer leur frustration en abandonnant le pays, ils étaient moins incités à utiliser leur énergie pour contester le régime. L'État se servait d'ailleurs de la RFA pour évacuer les opposants les plus volubiles⁴⁸, ce qui a contribué à affaiblir les motivations menant à l'opposition publique. De ce fait, les citoyens mécontents et les intellectuels critiques qui demeuraient en RDA et qui souhaitaient y rester, pour des raisons personnelles, idéologiques ou pratiques, comprenaient qu'ils devaient éviter de dépasser les limites tolérées. La stratégie du régime est-allemand différait ainsi de celle des autres États

⁴⁵ Gordon H. Skilling, *Samizdat and an Independent Society in Central and Eastern Europe*, Columbus, Ohio State University Press, 1989, p. 187.

⁴⁶ La RFA reconnaissait en outre la pleine citoyenneté à tout Allemand de l'Est qui atteignait son territoire puisqu'elle se déclarait la seule représentante légitime de la nation allemande. À ce sujet, voir Albert O. Hirschman, *Un certain penchant à l'autosubversion*, Paris, Fayard, 1995, p. 37 et David Gress, *Peace and Survival: West Germany, The Peace Movement & European Security*, Stanford, Hoover Press, 1985, p. 16.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 27.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 38.

d'Europe centrale qui marginalisaient, plutôt qu'ils expulsaient ou menaçaient d'expulsion, les opposants.

L'épisode de l'exclusion de Wolf Biermann, en 1976, est en ce sens révélateur : alors qu'il se trouvait à Cologne pour donner un concert, le chansonnier, socialiste convaincu mais critique, se vit retirer sa citoyenneté est-allemande et interdire de rentrer au pays. D'influents écrivains prirent alors sa défense dans une pétition adressée au SED, publiée à l'Ouest et endossée par une centaine d'autres membres de l'intelligentsia est-allemande. Dans la foulée de ces événements, le régime imposa de sévères sanctions à plusieurs intellectuels dont on jugeait le comportement trop déviant : on interdit la publication des œuvres de certains d'entre eux, alors que d'autres furent expulsés définitivement du pays ou se résignèrent à le faire. Entre 1976 et 1981, une trentaine d'auteurs quittèrent la RDA de gré ou de force pour s'installer à l'Ouest⁴⁹. En identifiant ainsi de façon périodique des individus à chasser de l'État, « les autorités de RDA décapitèrent continûment les groupes d'opposition à peine avaient-ils fait leurs premiers pas [...] sans être obligées d'amplifier la répression intérieure au vu et au su de tous⁵⁰ », ce qui contribua à la stabilisation du régime et à l'émergence tardive, en comparaison des autres sociétés centre-européennes, de mouvements d'opposition organisés : les intellectuels et artistes influents qui restèrent au pays évitèrent généralement de s'opposer publiquement au régime et se limitèrent à réclamer des réformes au nom du marxisme⁵¹.

⁴⁹ Ce chiffre provient de Wolfgang Emmerich, « Kleine Typologie der Weggegangenen », dans Ulrich von Bülow, Sabine Wolf et Helga Neumann (éd.), *DDR-Literatur: eine Archivexpedition*, Berlin, Ch. Links Verlag, 2014, p. 51-52. Emmerich estime que si l'on étend la période jusqu'en 1989, 57 auteurs ont quitté, de gré ou de force, la RDA : on pense notamment à Rudolf Bahro, Jureck Becker, Jürgen Fuchs, Günter Kunert, Rolf Schneider et Monika Maron.

⁵⁰ Hirschman, p. 39.

⁵¹ Joppke, p. 68.

Les premiers groupes pour la paix et les droits de la personne en RDA ne se créèrent de ce fait qu'au milieu des années 1980 et demeurèrent éloignés des citoyens⁵². Sous la constante surveillance de la puissante Stasi⁵³, aucun réseau national ne put se former et la dissidence resta très éclatée. Cela explique que jusqu'à l'été 1989, les actions de contestations organisées ne rassemblèrent en général que 200 à 300 personnes⁵⁴. Cette opposition marginale ne pouvait par ailleurs profiter d'une nécessaire visibilité puisque peu de figures socialement importantes en faisaient partie : alors qu'ailleurs en Europe centrale, des Vaclav Havel, Adam Michnik et Gyorgi Konrad participaient à la fondation de différents groupes et à la théorisation de l'opposition anticommuniste, les organisations dissidentes de la RDA étaient menées par de jeunes représentants de la contre-culture, inconnus du grand public⁵⁵.

1.2. 1989 : éléments déclencheurs

À la fin des années 1980, l'opposition est-allemande est ainsi récente, peu organisée et n'arrive pas à mobiliser la population, malgré l'insatisfaction grandissante que celle-ci exprime. Lors des événements de l'automne 1989, les mouvements formés dans la deuxième moitié de la décennie 1980 demeurent d'ailleurs marginaux, et ce sont de nouveaux groupes dissidents qui se placent à l'avant-scène du bref « front commun » entre l'élite critique et la population, sans pour autant arriver à représenter les multiples intérêts des citoyens. Les intellectuels qui forment ces groupes refusent en effet d'envisager une transformation radicale

⁵² Skilling, p. 191.

⁵³ Bernhard, p. 17.

⁵⁴ Detlef Pollack, « Wir sind das Volk », dans Klaus-Dietmar Henke, *Revolution und Vereinigung 1989/90: als in Deutschland die Realität die Phantasie überholte*, München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 2009, p. 184-185.

⁵⁵ Joppke, p. 101. Par exemple, les premiers leaders du groupe *Initiative Frieden und Menschenrechte* (IFM), fondé en 1986, étaient de jeunes dissidents de la scène alternative : Ralph Hirsch, Peter Grimm et Wolfgang Templin.

de la société, limitant leurs revendications à des projets réformistes. Demeurés socialistes, ils ne pouvaient symboliser, aux yeux de la population, le pluralisme politique réclamé⁵⁶. Les éléments déclencheurs de la révolution de 1989 en RDA doivent ainsi être identifiés à l'extérieur des actions et des messages de l'élite intellectuelle critique.

1.2.1. *La déstabilisation du communisme*

Le contexte international constitue un premier facteur déterminant. En 1985, Mikhaïl Gorbatchev, nouveau leader de l'URSS, entreprend des réformes, connues sous les noms de glasnost et perestroïka, dans le but de libéraliser l'État soviétique⁵⁷. Pendant un moment, les espoirs des Allemands de l'Est pour une transformation de leur propre pays se ravivèrent ; la réaction du SED, cependant, met brusquement fin à toute perspective de changement.

Le gouvernement de la RDA, contrairement à ceux de Pologne et de Hongrie, choisit en effet d'afficher une attitude rigide vis-à-vis de la nouvelle voie adoptée par le régime soviétique. En 1987, Kurt Hager, membre du Politburo est-allemand, demande ainsi ironiquement au sujet de la perestroïka de Gorbatchev : « Si votre voisin retapissait son appartement, vous sentiriez-vous également obligé de poser de la nouvelle tapisserie chez vous⁵⁸ ? » L'année suivante, la publication du journal soviétique *Sputnik* est interdite en RDA. Peu à peu, le SED procède à une *Abgrenzung von der UdSSR*, c'est-à-dire qu'il tente de fermer ses frontières à toute information provenant de l'URSS afin de camoufler à sa population

⁵⁶ Hirschman, p. 40.

⁵⁷ Robert Service, *A History of Modern Russia: from Tsarism to the Twenty-First Century*, Cambridge, Harvard University Press, 2009, p. 441.

⁵⁸ Kurt Hager, dans « Kurt Hager beantwortete Fragen der Illustrierten « Stern » », *Neues Deutschland*, 10 avril 1987, p. 3.

l'existence des réformes soviétiques⁵⁹. Cela n'a cependant pas l'effet souhaité, et l'attitude du Parti, loin de détourner l'attention des citoyens, met en évidence l'incohérence de son discours : alors qu'on avait inscrit dans la constitution est-allemande que « la République démocratique allemande est éternellement et irrévocablement liée à l'URSS [et que] ces liens fraternels garantissent au peuple de la RDA l'accès au progrès et à la voie menant au socialisme et à la paix⁶⁰ », le SED semble souhaiter que les citoyens oublient désormais le rôle directeur joué par l'URSS au sein de la rhétorique communiste. Or, Gorbatchev et sa perestroïka, en opposition au dogmatisme qui perdurait en RDA, deviennent des symboles pour les manifestants de 1989⁶¹.

La légitimité du SED, fragile depuis la fondation de l'État en 1949, s'en trouve grandement affectée⁶². À cela s'ajoutent des difficultés économiques grandissantes, qui ont un impact négatif sur l'opinion publique. Depuis la fin des années 1960, le régime est-allemand s'était assuré une certaine stabilité en couplant la doctrine communiste d'une culture consumériste limitée. Les dirigeants socialistes souhaitaient de cette façon redresser les performances économiques du pays et solidifier les assises de leur pouvoir⁶³. C'est dans cet esprit qu'Erich Honecker, arrivé au pouvoir en 1971, avait adopté une politique d'apaisement

⁵⁹ Ehrhart Neubert, *Geschichte der Opposition in der DDR 1949-1989*, Bonn, Bundeszentrale für politische Bildung, 2000, p. 770-771.

⁶⁰ Sozialistische Einheitspartei Deutschlands, *The Constitution of the German Democratic Republic*, Berlin, Staatsverlag der Deutschen Demokratischen Republik, 1974, article 6.

⁶¹ Mary Elise Sarotte, *The Collapse*, New York, Basic Books, 2014, p. XXI.

⁶² Fruit d'une défaite, imposé par une puissance extérieure hostile, le communisme en Allemagne de l'Est était depuis ses débuts très peu populaire. Andrew Evans, « The Last Gasp of Socialism: Economics and Culture in 1960s East Germany », *German Life and Letters*, 63 (3), juillet 2010, p. 333. Voir également Jan Palmowski, *Inventing a Socialist Nation: Heimat and the Politics of Everyday Life in the GDR, 1945-1990*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 20. Au sujet du rejet, dans la sphère privée, des valeurs et de l'identité socialiste par la population, malgré l'adoption – et l'adaptation – par celle-ci du discours et des attentes du régime dans la sphère publique.

⁶³ Le « Nouveau système économique » (NÖS) adopté par le SED entre 1963 et 1970 confirmait ainsi qu'il était possible de transformer et d'adapter la doctrine communiste, ce qui constitue un « précédent risqué » et ouvre la voie à la contestation. Evans, p. 338 et 343.

social qui devait « améliorer les conditions matérielles et culturelles de la population en plus de favoriser le développement rapide de la production socialiste⁶⁴ » : le socialisme réellement existant avait pour but de « stimuler la loyauté de la population envers le régime⁶⁵ » en assurant aux Allemands de l'Est un accès plus facile aux biens de consommation et de meilleurs services. Si le respect de ce contrat social explique en partie la normalisation qu'a connue, selon Mary Fulbrook, la société est-allemande dans les décennies 1960 et 1970, cette « centralisation de tous les instruments du pouvoir entre ses propres mains a rendu le Parti unique particulièrement vulnérable à la critique⁶⁶ ». En aspirant au contrôle total, le SED se déclarait en effet non seulement responsable du bien-être de sa population, mais aussi de ses éventuels malheurs. Il apparaît que le socialisme réellement existant « a engendré chez la population de grandes attentes concernant le développement économique et l'accès aux biens matériels⁶⁷ », des attentes que le régime n'est plus arrivé à combler dès la fin des années 1970⁶⁸. En 1989, dans une RDA dont les performances économiques sont de plus en plus inquiétantes, les citoyens sont donc particulièrement insatisfaits de leur situation économique.

Cette conclusion semble d'ailleurs confirmée par les témoignages recueillis par Stefan et Inge Heym en septembre 1989 à Giessen, en RFA, auprès d'Allemands de l'Est récemment exilés. Les quelques individus rencontrés ne peuvent certes être considérés comme un échantillon représentatif, mais ce qu'ils expriment au sujet de leurs motivations et de leurs

⁶⁴ Erich Honecker, *Protokoll der Verhandlungen des VIII. Parteitag der SED, 15 bis 19 Juni 1971*, cité dans André Steiner, *The Plans that Failed: an Economic History of the GDR*, New York, Berghahn Books, 2010, p.143.

⁶⁵ Steiner, p. 144.

⁶⁶ Pollack, dans Henke, p. 181.

⁶⁷ Henry Krisch, « Changes in Political Culture and the Transformation of the GDR », dans Gert-Joachim Glaessner et Ian Wallace, *The German Revolution of 1989: Causes and Consequences*, Oxford, BERG, 1992, p. 88.

⁶⁸ Jürgen Kocka, « The GDR, a Special Kind of Modern Dictatorship », dans Konrad Hugo Jarausch, *Dictatorship as Experience: Towards a Socio-Cultural History of the GDR*, New York, Berghahn Books, 1999, p. 23.

insatisfactions concorde avec la recherche historiographique qui a été produite par la suite⁶⁹. Le mécontentement économique est une raison invoquée à plusieurs reprises par ces Allemands de l'Est pour justifier leur fuite. L'un d'entre eux dénonce par exemple que, « lorsque l'on avait besoin de quelque chose [en RDA], on devait absolument connaître des personnes bien placées ou avoir beaucoup d'argent⁷⁰ », et que, de ce fait, « personne n'avait plus envie de travailler, parce qu'on n'obtenait rien de bon pour notre argent, et qu'on n'en gagnait pas beaucoup non plus ». Un autre se plaint du peu de diversité dans les magasins : « Si, par exemple, je voulais fêter mon vingtième anniversaire avec mes amis, auxquels je voulais offrir quelque chose, je devais [...] me rendre au *Delikatladen* afin de ne pas acheter les mêmes saucisses que l'on avait toujours dans les magasins ordinaires ». Ce même homme affirme vouloir vivre dans un monde « où je devrais certes travailler, mais où je travaillerais volontiers, car je saurai pour quoi et pour qui je le ferais », un idéal que partage un couple de restaurateurs : « Je travaille, je gagne de l'argent et je veux que mon argent vaille quelque chose ».

Les réponses amassées par les Heym témoignent également de la frustration ressentie par plusieurs citoyens est-allemands au sujet de la situation sociopolitique dans laquelle ils étaient contraints d'évoluer. Dans les années 1980, une portion non négligeable de la population, dont une majorité de jeunes éduqués, perçoit son avenir bloqué par le poids des structures, des hiérarchies et du contrôle politique⁷¹. Incapables d'envisager une vie significative en RDA, plusieurs perdent toute motivation à travailler et à s'impliquer pour cet

⁶⁹ Voir notamment Karl-Dieter Opp, Peter Voss et Christiane Gern, *Origins of a Spontaneous Revolution: East Germany, 1989*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995.

⁷⁰ Les citations qui suivent proviennent de Stefan Heym et Inge Heym, « Flüchtlingsgespräche », dans Stefan Heym et Werner Heiduczek, *Die sanfte Revolution: Prosa, Lyrik, Potokolle, Erlebnisberichte Reden*, Leipzig, Gustav Kiepenheuer Verlag, 1990, p. 52-78.

⁷¹ Ralph Jessen, « Mobility and Blockage during the 1970s » dans Jarausch, p. 356.

État. Les exilés interrogés par Stefan et Inge Heym, tous âgés de 19 à 36 ans, expriment clairement ce phénomène. Trois frères affirment ainsi qu'au moment de quitter, leur mère les a assurés que « si elle n'avait pas su que rien ne pouvait être pire pour eux que leur situation en RDA, jamais elle ne les aurait laissés partir⁷² ». Un jeune ouvrier affirme quant à lui qu'il jugeait frustrant que,

lorsque l'on voulait, à 18 ou 19 ans, commencer à vivre de façon indépendante, par exemple obtenir un appartement, c'était sans espoir à moins d'avoir de bonnes relations. Un jour, alors que j'avais rempli une candidature pour un appartement depuis deux ans, on m'a dit que je ferai mieux d'arrêter d'espérer, que je n'aurais pas d'appartement avant d'avoir 25 ans.

Certains insistent en outre sur le fait qu'ils ne voyaient plus de raisons de demeurer en RDA puisqu'il est impossible de l'améliorer. Les restaurateurs déjà cités soutiennent qu'ils « avaient l'impression de voir leur vie leur échapper, qu'où [ils] étaient aucune vie digne de ce nom ne pouvait jamais réellement commencer ». Un autre couple a choisi de quitter le pays « parce qu'[ils] étaient convaincus que rien ne changerait jamais [en RDA] ». Une jeune femme, de son côté, affirme avoir d'abord voulu influencer les choses en joignant le Parti, mais puisque « chaque fois que l'on formulait une critique on était désigné comme un individu perturbateur, un opposant », elle s'est résignée à l'abandon. Plusieurs semblent croire qu'il ne servait plus à rien d'agir pour réformer le pays : « Bien sûr, nous pourrions nous battre pour améliorer les choses, mais on ne ferait que s'enliser. Peut-être cela aurait-il un résultat dans vingt ans ; alors nous aurions 50 ou 60 ans, et tout serait déjà fini pour nous ». Et, comme l'indique l'un d'eux, même si « l'État à présent dit : "D'accord, nous avons fait des erreurs et nous allons tenter de les réparer", cela ne fonctionne plus, nous n'y croyons plus ». Pour ces individus qui choisissent d'abandonner la RDA et son projet idéologique, il semble que « la recherche

⁷² Les citations qui suivent proviennent de Heym et Heym, p. 52-78.

individuelle du confort matériel et de la liberté personnelle l'a emporté sur les rêves utopistes nés après les violences de la Seconde Guerre mondiale⁷³ ».

Dans la deuxième partie des années 1980, la frustration des Allemands de l'Est et leurs attentes matérielles augmentent d'autant plus qu'il leur est devenu plus facile d'entrer en contact avec la société occidentale. Les citoyens des régions les plus à l'Ouest ont en effet accès à la télévision de la RFA, ce qui leur permet de comparer leurs propres conditions de vie à celles de leurs voisins occidentaux⁷⁴. Ensuite, un nombre grandissant d'Allemands de l'Est obtiennent des permissions de visites à l'Ouest : alors que 46 000 citoyens de la RDA avaient voyagé en RFA en 1982, ils sont 1,3 million à le faire en 1987⁷⁵. En entamant ainsi, dans le sillage de l'Ostpolitik, une relative libéralisation du droit de voyager, le SED souhaitait améliorer son image sur la scène internationale et satisfaire certaines demandes de sa population. Or, ce deuxième objectif n'est pas atteint et la société de consommation occidentale devient plutôt une source de mécontentement supplémentaire pour des Allemands de l'Est qui, en mettant le pied à Berlin Ouest, réalisent « soudainement que les choses peuvent être faites ou organisées autrement⁷⁶ » et reviennent en portant sur la RFA un regard idéalisé⁷⁷. Bien que le produit national brut (PNB) de la RDA soit à cette époque le plus élevé au sein du bloc socialiste, ses citoyens comparent leur niveau de vie à celui, visiblement

⁷³ Mary Fulbrook, *The People's State: East German Society from Hitler to Honecker*, New Haven, Yale University Press, 2005, p. 48.

⁷⁴ Ernest D. Plock, *East German-West German Relations and the Fall of the GDR*, Boulder, Westview Press, 1993, p. 92. Soulignons néanmoins que ce facteur ne peut expliquer à lui seul l'exode et la révolution de 1989 : la ville de Dresde, où l'on ne recevait pas le signal télévisé ouest-allemand, a pourtant connu une vague d'exil importante.

⁷⁵ Pollack, dans Henke, p. 183. Il s'agissait surtout de citoyens retraités.

⁷⁶ Rudi E., ouvrier de Berlin-Est, cité dans Dirk Philipsen, *We were the People: Voices from East Germany's Revolutionary Autumn of 1989*, Durham, Duke University Press, 1993, p. 124.

⁷⁷ Pollack, dans Henke, p. 183.

supérieur, de leurs voisins ouest-allemands⁷⁸. Les conditions en RDA apparaissent dès lors de plus en plus insupportables et le modèle social proposé par le SED perd considérablement de sa légitimité⁷⁹.

1.2.2. « *Wir sind das Volk* »

L'insatisfaction est donc élevée en RDA au début de l'année 1989. Or, la répression étatique paraît à ce moment encore particulièrement menaçante et la probabilité de subir d'éventuelles sanctions en représailles d'actions dissidentes semble encore très importante. Cela explique notamment que les rassemblements organisés par les groupes d'opposition après les élections communales truquées de 1989 n'attirent pas un nombre important de citoyens malgré la frustration qu'une telle démonstration de corruption a pu provoquer⁸⁰. Dans une étude publiée en 1995 au sujet des motivations populaires ayant soutenu la révolution est-allemande, les sociologues Karl-Dieter Opp, Peter Voss et Christiane Gern ont démontré que les individus qui ont participé aux manifestations est-allemandes ne se sont publiquement mobilisés

⁷⁸ Au sujet de la comparaison subjective des Allemands de l'Est avec la RFA, voir Steven Saxonberg, *The Fall*, Amsterdam, Harwood Academic, 2001, p. 74. Pour les statistiques concernant les PNB de 1989, voir Fonds monétaire international, *World Economic Outlook*, Washington, International Monetary Fund, 1990 et Central Intelligence Agency, *The World Factbook*, Washington, 1990. En 1990, la CIA estimait le PNB par habitant en RDA à 9670 dollars américains, en Tchécoslovaquie à 7878 \$, en Hongrie à 6108 \$ et en Pologne à 4565 \$. À titre de comparatif, le produit intérieur brut (PIB) par habitant de la RFA était alors estimé par la CIA à 15 300 \$, et celui de la France à 14 600 \$. Notons que ces statistiques peuvent être inexactes, puisque les régimes socialistes camouflaient généralement les informations concernant leur économie. Selon Peter W. Sperlich, *Oppression and Scarcity*, Westport, Greenwood Publishing Group, 2006, p. 108, la CIA a d'ailleurs cru que le PNB de la RDA était supérieur à celui de la RFA jusqu'en 1987 alors que le pays était en réalité aux bords de la faillite.

⁷⁹ Burghard Ciesla et Patrice G. Poutrus, « Food Supply in a Planned Economy », dans Jaraus, p. 158.

⁸⁰ La compilation des votes de l'élection communale du 7 mai 1989 a été surveillée par des groupes d'opposition, qui ont démontré les fraudes derrière le processus. Le SED se déclare tout de même grand vainqueur, s'attribuant plus de 95 % des voix. La frustration des citoyens s'exprime plutôt par une diminution de l'espoir de voir survenir des changements que par une prise de position publique. Voir Neubert, p. 812 et Solchany, p. 456.

qu'après avoir perçu qu'une telle action était devenue efficace et moins susceptible de leur attirer des ennuis⁸¹.

Auparavant, plusieurs optaient plutôt pour l'expression individuelle et privée de leur insatisfaction en tentant de quitter définitivement la RDA. Pour ce faire, il était possible d'entreprendre une démarche légale – et sécuritaire – en demandant au régime le droit d'émigrer. Or, ce processus est lent et dépend de la volonté du SED. Ainsi, bien que 27 939 permissions aient été délivrées par les autorités en 1988 – ce qui constituait une augmentation après que 12 706 personnes aient obtenu le droit de quitter le pays en 1987⁸² – le nombre de *Ausreisewillige*, des demandeurs d'exil en attente d'autorisation, s'accroît considérablement dans la première moitié de l'année 1989⁸³. À Leipzig, ces derniers ont commencé à se joindre dès 1988 aux prières pour la paix de l'Église St-Nicolas, faisant de leur contestation individuelle une entreprise de plus en plus collective⁸⁴. Ce sont ces individus qui les premiers sortent dans la rue lors de manifestations les lundis soirs, scandant « *wir wollen raus!*⁸⁵ », « nous voulons quitter! ».

Les témoignages recueillis par les Heym à Giessen et cités plus haut le montrent bien : les *Ausreisewillige* « ne donnaient plus aucune chance à la RDA et cherchaient plutôt, pour eux-mêmes, une sortie de crise individuelle⁸⁶ ». Un grand nombre d'entre eux, las d'attendre

⁸¹ Opp, Voss et Gern, p. 35. Leurs données ont été recueillies à l'aide de sondages qualitatifs et quantitatifs après les événements de 1989, ce qui peut avoir orienté la perception des acteurs interrogés : à ce moment, le régime tombé ne représentait évidemment plus une menace et il était socialement de bon ton d'affirmer y avoir résisté avant 1989.

⁸² Hirschman, p. 31.

⁸³ Solchany, p. 457.

⁸⁴ Des prières collectives avaient lieu à l'Église St-Nicolas depuis le début quelques années à l'initiative de groupes militants pour la paix. À partir de 1988, des demandeurs d'exil se joignent à ces événements, sans cependant s'intégrer totalement à la rhétorique des groupes d'opposition. Leur objectif, soit sortir du pays, diffère de celui des réformistes, qui est d'améliorer l'État. Voir Hirschman, p. 45.

⁸⁵ Pollack, dans Henke, p. 191.

⁸⁶ *Ibid.*, p. 189.

l'autorisation de sortir du pays, saisit l'opportunité de quitter le bloc socialiste offerte par la Hongrie qui ouvre sa frontière vers l'Autriche le 2 mai 1989⁸⁷. Entre le 1^{er} janvier et le 9 novembre 1989, plus de 225 000 Allemands de l'Est quittent le pays, en grande majorité de façon illégale⁸⁸. En raison de leur mobilisation publique à l'été et au début de l'automne 1989 et de leur nombre de plus en plus important, les exilés et demandeurs d'exil ont été les réels déclencheurs de la révolution. Peter Schneider, qui, de la RFA, observait les événements, affirme : « C'est indéniable : sans les colonnes de Trabants, sans les trains bondés, sans tous ceux qui ont ridiculisé les cérémonies du jubilé [40^e anniversaire de la fondation de la RDA en octobre 1989] par leur exode massif, l'opposition en RDA ne serait probablement pas devenue un mouvement de masse⁸⁹ ». Bärbel Bohley, membre fondatrice du groupe d'opposition *Neues Forum*, reconnaît également, de façon moins explicite, le rôle des *Ausreisewillige* en soulignant, quelques mois après la chute du mur de Berlin, qu'à « l'intérieur de la RDA il n'existait pas de pression pour agir, et quand une telle pression s'est fait sentir chez certains individus, la plupart ont seulement tenté de quitter le pays [...] »⁹⁰.

Au contraire des rassemblements précédents qui rassemblaient seulement quelques dizaines de militants informés, cette « éclosion de manifestations publiques⁹¹ » n'a donc pas été le résultat d'actions réformistes. Ce sont plutôt des citoyens ayant abandonné tout espoir de voir leur pays changer qui ont déclenché un tel mouvement. La mobilisation des demandeurs

⁸⁷ Hirschman, p. 44.

⁸⁸ Philipsen, p. 202. Alors que certains choisissent de passer par la Hongrie pour atteindre illégalement l'Autriche, d'autres occupent les ambassades ouest-allemandes des États d'Europe centrale dans l'espoir d'être transportés vers la RFA.

⁸⁹ Peter Schneider, cité dans Rupnik, p. 368.

⁹⁰ Bärbel Bohley, dans Philipsen, p. 138. Fondé le 10 septembre 1989 par des intellectuels issus des sphères culturelle et universitaire, *Neues Forum* promouvait des réformes pour l'État socialiste et revendiquait une plus grande liberté (de parole et de circulation) en plus d'un certain pluralisme politique.

⁹¹ Neubert, p. 829. Neubert était membre de *Demokratischer Aufbruch*, un groupe d'opposition chrétien formé en octobre 1989 avant sa fondation officielle en décembre. En août 1990, ce groupe fusionnait avec la CDU est-allemande.

d'exil et la réaction, ou l'absence de réaction, du régime ont en effet contribué à la diminution de la peur et à la consolidation des incitatifs favorisant l'action publique puisque « l'intensification de la contestation peut avoir eu un impact sur plusieurs citoyens qui ont dès lors cru aux chances de succès des actions publiques, individuelles ou collectives⁹² ». Dès septembre, on crie « *Wir sind das Volk* », « nous sommes le peuple⁹³ », lors de manifestations.

Opp, Voss et Gern concluent leur étude en affirmant que la révolution en RDA a été spontanée et qu'elle s'est autorenforcée alors que se propageait parmi la population une perception d'efficacité et que diminuait la capacité de répression de l'État, qui ne pouvait d'ailleurs plus compter sur la force soviétique⁹⁴. De ce fait, « la révolution est-allemande a été une révolution sans révolutionnaires⁹⁵ ». C'est aussi l'avis du sociologue est-allemand Detlef Pollack, qui ajoute qu'il s'agissait d'un mouvement sans direction : plusieurs acteurs aux motivations distinctes se sont joints aux manifestations à partir de septembre 1989 et, puisque « personne n'a pris la tête du mouvement qui grandissait de semaines en semaines⁹⁶ », chacun était libre d'y participer ou d'y adhérer en fonction de ses propres intérêts.

1.3. Une avant-garde intellectuelle ?

Quel a été, dans ce cas, le rôle des intellectuels, nombreux à apparaître sur les scènes de la révolution dès septembre 1989 et à se déclarer porte-paroles des revendications populaires ?

On ne saurait nier l'effet de cristallisation, ou l'influence symbolique, qu'a pu avoir l'élite

⁹² Opp, Voss et Gern, p. 195.

⁹³ Voir à ce sujet Hirschman, p. 46.

⁹⁴ Le 9 octobre 1989, à Leipzig, la répression étatique cesse de fonctionner : alors que 70 000 personnes prennent la rue et que d'importants effectifs militaires et policiers sont en place, l'ordre de réprimer la manifestation n'est pas donné. Les manifestants peuvent avancer librement, ce qui augmente la perception de l'efficacité de tels moyens de contestation. Voir Opp, Voss et Gern, p. 139.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 155.

⁹⁶ Pollack, dans Henke, p. 181 et 192.

culturelle. Que des figures connues prennent la parole pour exprimer ce qui était normalement camouflé par les médias contrôlés par le Parti a certainement contribué à mobiliser des citoyens qui demeuraient auparavant apathiques – nous reviendrons sur ce sujet. Néanmoins, « cela est clair : ni les groupes d’opposition alternatifs, ni les mouvements citoyens tels que *Neues Forum* [...] n’ont organisé la contestation dans les rues⁹⁷ ». Il semble plutôt que ce soit l’action des demandeurs d’exil et de citoyens ordinaires qui a mené des artistes et des intellectuels à se prononcer sur les enjeux ainsi dévoilés.

C’est effectivement parce qu’un nombre important de citoyens quittait le pays que l’élite non politique de RDA a senti le besoin de réclamer publiquement des réformes. Les groupes d’opposition qui obtiennent le plus de visibilité en octobre et novembre 1989, soit *Neues Forum* et *Demokratie Jetzt*, sont créés *après* les premières manifestations de Leipzig et dans la foulée des vagues d’exils⁹⁸. Ces opposants s’organisent donc en réaction à la contestation qui déjà s’exprimait en Allemagne de l’Est, comme en témoigne le premier texte de *Neues Forum* : « Les canaux de communication entre l’État et la société dans notre pays ont été détruits. La défection généralisée de la population, qui se retire dans ses niches privées, et l’émigration de masse en sont la preuve⁹⁹ ». Jens Reich, l’un des fondateurs du groupe, reconnaît par ailleurs que « la frénésie émotive qui s’est emparée du pays à l’été 1989, résultat de l’exode massif de réfugiés vers l’Ouest, était à l’origine de notre initiative [...]»¹⁰⁰. Erhart Neubert écrit pour sa part que les exodes de 1989 « ont imposé un rythme accéléré à

⁹⁷ *Ibid.*, p. 187.

⁹⁸ Neues Forum est fondé le 10 septembre, et Demokratie Jetzt le 12 septembre. Ohse, « German Democratic Republic », dans Pollack et Wielgohs, p. 80.

⁹⁹ Neues Forum, « Aufbruch 1989 », dans, *Das Neue Forum: Selbstportrait einer Bürgerbewegung*, Deutscher Gewerkschaftsbund Abteilung Gewerkschaftliche Bildung, 1990.

¹⁰⁰ Jens Reich, « Reflections on Becoming an East German Dissident, on Loosing the Wall and a Country », dans Gwyn Prins, *Spring in Winter: the 1989 Revolutions*, Manchester, Manchester University Press, 1990, p. 71. Jens Reich admet également, p. 66, que *Neues Forum* a été créé « *accidentellement* au moment crucial en septembre 1989 ».

l'opposition, qui a dû s'organiser et développer rapidement des programmes politiques¹⁰¹ ». Il semble que les intellectuels critiques ont été surpris par l'ampleur et la rapidité de la mobilisation citoyenne. À ce sujet, Bärbel Bohley affirme que *Neues Forum* n'a pas pu penser à son programme de revendications avant le 9 novembre, car « nous étions occupés à réagir aux événements qui se produisaient constamment autour de nous¹⁰² ». Lors de leur première rencontre, le 9 septembre, Bohley et ses collègues avaient d'ailleurs convenu de se rassembler une seconde fois en décembre 1989¹⁰³, ce qui s'avérera être trop tard.

Il en va de même pour d'influents écrivains qui, s'ils ne s'impliquent pas nécessairement dans les mouvements d'opposition, sont en contact avec ces derniers et se présentent sur les mêmes tribunes. Eux aussi sont étonnés par la soudaineté des bouleversements : dans un texte publié en 1990, Volker Braun qualifie ainsi le mouvement qui saisit l'Allemagne de l'Est d'événement « inattendu mais inéluctable¹⁰⁴ ». Christa Wolf exprime un sentiment semblable lorsque, dans une entrevue radiophonique le 8 octobre 1989, elle déclare au sujet des exils de masse :

Ma première réaction – et celle de plusieurs autres personnes, je crois – a été la consternation. La tristesse. Et, aussi, une sorte de stupeur, de perplexité. Plus je voyais à la télévision ces jeunes personnes qui quittaient leur pays si facilement, en souriant, plus je me suis posé des questions [...]. J'espère que ce genre de questions nous poussera à entamer les changements qui sont si nécessaires chez nous, qui sont devenus si nécessaires¹⁰⁵.

L'écrivaine adopte donc, elle aussi, un discours en *réaction* aux exodes et manifestations et commence dès lors à revendiquer des réformes intérieures, faisant preuve d'une stratégie

¹⁰¹ Neubert, p. 825.

¹⁰² Bärbel Bohley, dans Philipsen, p. 301.

¹⁰³ Pollack, dans Henke, p. 188.

¹⁰⁴ Volker Braun, « Am 9. November 1989 », dans Renatus Deckert, *Die Nacht, in der die Mauer fiel: Schriftsteller erzählen vom 9. November 1989*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2009, p. 193.

¹⁰⁵ Christa Wolf, « Aufforderung zum Dialog, 8. Oktober 1989 », dans Christa Wolf, *Christa Wolf im Dialog: Aktuelle Texte*, Frankfurt am Main, Luchterhand Literaturverlag, 1990, p. 77.

qu'Albert Hirschman nomme « voice » – en opposition à l'« exit » des *Ausreisewillige*. Selon Hirschman « un membre qui ressent un attachement profond à un produit ou à une organisation recherchera généralement un moyen de se rendre influent, particulièrement lorsque l'organisation adopte un comportement qu'il juge erroné¹⁰⁶ ». En réclamant des changements, l'élite culturelle se montre toujours loyale envers la RDA et le socialisme puisqu'il s'agit pour elle de sauver ces entités de la déstabilisation et des erreurs de l'État. Wolf, par exemple, est outrée qu'Erich Honecker ait déclaré qu'il ne « verserait aucune larme au sujet de ceux qui ont quitté la RDA », car elle croit que ce genre de réaction de la part du régime a un impact négatif sur les citoyens. Elle conseille plutôt qu'on applique des réformes afin de prouver à la population « qu'elle [est] prise au sérieux¹⁰⁷ » et la convaincre qu'on peut bien vivre en Allemagne de l'Est.

Alors que les demandeurs d'exil sont prêts à fuir clandestinement par la Hongrie et à occuper les ambassades ouest-allemandes, alors que de nombreux citoyens participent à des manifestations illégales, les groupes réformistes et les artistes loyaux n'entreprennent pas d'action pouvant les criminaliser et promeuvent le dialogue entre la société et l'État. Ils entendent agir de façon légale, eux qui ne veulent avoir « rien de commun avec les extrémistes de droite et les anticommunistes¹⁰⁸ ». Ces groupes formés par l'intelligentsia réclament uniquement que soit « mis en place un processus de réforme sur des bases légales¹⁰⁹ ». Ils « souhait[ent] apporter des changements dans les limites de la constitution et, de ce fait, ne

¹⁰⁶ Albert O. Hirschman, *Exit, Voice, and Loyalty: Responses to Decline in Firms, Organizations, and States*, Cambridge, Harvard University Press, 1970, p. 77.

¹⁰⁷ Wolf, p. 84

¹⁰⁸ Neues Forum, cité dans Jean-Philippe Mathieu et Jean Mortier, *RDA, quelle Allemagne ?*, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1990, p. 168.

¹⁰⁹ Neues Forum, « Aufbruch 1989 ».

[sont] pas prêts à faire ce que les masses ont déclenché¹¹⁰ ». Très peu d'Allemands de l'Est s'impliquent ainsi dans l'opposition organisée : alors qu'à peine 0,03 % de la population participait activement à des mouvements critiques avant 1989 – ce qui démontre une fois de plus que la mobilisation initiale des citoyens à l'automne ne s'explique pas par la dissidence organisée – on estime que ce nombre ne s'élève pas au-dessus d'un pourcent lors de la révolution¹¹¹.

Le 4 novembre 1989 sur l'Alexanderplatz de Berlin, lors d'un rassemblement organisé légalement par *Neues Forum* et certains artistes, plus de 500 000 citoyens (certains affirment que le nombre de participants s'élève à un million) sont tout de même présents pour entendre les discours prononcés notamment par Christa Wolf, Heiner Müller, Stefan Heym et Christoph Hein¹¹². À ce moment où la chute du Mur paraît toujours improbable et où les perspectives de changement demeurent limitées, les revendications réformistes formulées par l'intelligentsia culturelle rejoignent l'espoir d'une vie meilleure qu'entretiennent les individus qui ne peuvent – ou ne veulent – quitter le pays. Les citoyens qui applaudissent les écrivains nommés n'adhèrent cependant pas à la totalité du message promu par la manifestation du 4 novembre et font entendre leur désaccord : le gouvernement du SED, dirigé par Egon Krenz depuis la démission d'Honecker le 18 octobre 1989, avait permis la tenue de l'événement et est donc également représenté sur la scène. Or, lorsque Günter Schabowski et l'ancien espion de la Stasi Markus Wolf prennent la parole, ils sont hués par la foule qui n'accepte visiblement pas

¹¹⁰ Detlef Pollack, cité dans Opp, Voss et Gern, p. 104.

¹¹¹ Ohse, p. 84 et Opp, Voss et Gern, p.13. Malgré l'intérêt qu'a pu susciter *Neues Forum* – dont on réclamait notamment la légalisation –, le groupe n'a pas pu organiser une grande masse d'individus : il manquait de temps et de moyens matériels.

¹¹² Solchany, p. 458.

de croire au discours nouvellement réformateur du régime¹¹³. Que les intellectuels aient dû accepter à contrecœur de partager la scène avec des membres du SED – une hypothèse qui semble tout à fait probable puisqu’il était plutôt dans leur intérêt de ne pas s’associer avec le Parti – n’empêche pas de constater qu’une telle attitude conciliante ne correspondait pas aux attentes plus radicales d’une partie importante de la population¹¹⁴. Le 6 novembre à Leipzig, 500 000 personnes scandent plutôt « *zu spät, zu spät!*¹¹⁵ », « trop tard! »

Le mur de Berlin s’ouvre cinq jours après la manifestation de l’Alexanderplatz. Le soir même, des milliers d’Allemands de l’Est marchent dans les rues de Berlin-Ouest où, semble-t-il, règnent la sécurité matérielle et la liberté qu’eux-mêmes réclamaient ouvertement depuis plusieurs semaines. La mobilisation populaire s’effrite dès lors : « une fois cette liberté atteinte, le combat du mouvement dissident pour un socialisme renouvelé n’avait plus de sens¹¹⁶ ». Alors que l’opposition réformiste et le Parti continuent à promouvoir un socialisme rénové, la population se tourne vers l’Occident.

Conclusion

La révolution est-allemande de 1989, populaire et spontanée, a ainsi été amorcée par « des acteurs anonymes, qu’il s’agisse de fugitifs, de manifestants ou encore d’électeurs [...], et ce contre les positions prises par un grand nombre d’intellectuels qui ont réclamé un temps de réflexion¹¹⁷ ». L’intelligentsia non politique de la RDA s’est en effet mobilisée après les exils

¹¹³ Neubert, p. 874.

¹¹⁴ Fulbrook, p. 256.

¹¹⁵ Neubert, p. 874.

¹¹⁶ Joppke, p. 160.

¹¹⁷ Denis Goedel, « La chute du mur comme rupture culturelle : la question de l’identité de la RDA dans le discours des intellectuels sur l’unification allemande », dans Jeanne Benay, *Révolutions culturelles, politiques et sociales dans l’espace germanique*, Nancy, Nouveaux cahiers d’allemand, 1996, p. 173.

massifs de l'été 1989 et les premières manifestations ; son objectif était certes de participer à la réforme de l'État socialiste, mais pas de le révolutionner ou de contribuer à sa disparition. En septembre 1989, elle « s'est placée à l'avant-plan [de la contestation] parce qu'elle avait la capacité, grâce à son important capital culturel, de donner une voix au mécontentement de la population, [mais] cela ne signifie pas que les citoyens endossaient ses objectifs politiques pour une réforme du socialisme¹¹⁸ ». L'élite culturelle est-allemande est demeurée réformiste et loyale à l'État socialiste alors que de nombreux manifestants l'avaient rejeté.

Après le 9 novembre, bien que plusieurs intellectuels de renom s'y soient opposés, le processus de réunification des deux Allemagnes est rapidement enclenché. L'histoire post-communiste de l'Allemagne de l'Est fait ainsi figure de cas unique et particulier : il s'agit du seul État de l'Europe centrale socialiste qui ait été incorporé à un autre. En RDA, un sentiment d'appartenance à la nation allemande avait continué à exister sous le règne du socialisme, il était donc « naturel pour les Allemands de l'Est de demander de l'aide matérielle et logistique aux communautés ouest-allemandes et aux États fédérés de la RFA¹¹⁹ ». Pour plusieurs représentants de l'élite culturelle, cette attitude rappelant le nationalisme de la grande Allemagne ne semblait cependant pas de bon augure. La chute du mur de Berlin et le projet de réunification ravivèrent chez l'intelligentsia littéraire les sentiments de culpabilité hérités de 1945 et la crainte d'être relégué aux marges d'une société ne s'intéressant pas à ses intellectuels.

¹¹⁸ Torpey, p. 151.

¹¹⁹ Palmowski, p. 299.

Deuxième chapitre

Les écrivains loyaux critiques de la RDA

Christa Wolf, Stefan Heym, Heiner Müller, Christoph Hein et Volker Braun ont fait partie de cette intelligentsia qui, à l'automne 1989, promouvait le dialogue social et réclamait que la population et le régime modèrent leurs réactions. Profitant de leur accès à des tribunes privilégiées et de leur influence publique, ces écrivains ont pu se prononcer à maintes reprises sur les événements qui secouaient le pays et ainsi apparaître comme des leaders d'opinion. Leur objectif, cependant, différait de celui des citoyens qui fuyaient la RDA ou y manifestaient bruyamment leur mécontentement : ils souhaitaient sauver l'indépendance de l'État et y conserver une alternative socialiste.

Ces représentants de l'intelligentsia littéraire croyaient toujours en une possible réforme du communisme. Puisqu'ils étaient capables d'agir et de défendre leurs intérêts sous le modèle socialiste, leur insatisfaction n'atteignait en effet pas celle d'une part importante de la population, dont la voix restait ignorée. Ces écrivains dominants de la littérature est-allemande avaient acquis un capital culturel et social considérable ainsi qu'une autonomie enviable, bien que limitée, qui dépendaient de l'existence même de la RDA socialiste. Afin de comprendre leur attitude et leur discours lors de la révolution de 1989, ce deuxième chapitre analysera les caractéristiques du capital qu'ils avaient cumulé et les stratégies qui leur permettaient de défendre leurs intérêts.

2.1. Le discours de l'intelligentsia littéraire centre-européenne en 1989

Wolf, Heym, Müller, Braun et Hein, qui se qualifiaient eux-mêmes d'opposants au régime et étaient perçus comme tel, ont adopté en 1989 un discours pourtant bien différent de celui des

intellectuels dissidents des autres pays d'Europe centrale. Nous avons démontré, au chapitre précédent, que cette distinction est identifiable dès la fin des années 1960, au moment où des membres influents de l'intelligentsia polonaise, hongroise et tchécoslovaque ont abandonné le réformisme et opté pour la dissidence ; cela explique par ailleurs que les citoyens de Pologne, de Hongrie et de Tchécoslovaquie aient en général accepté que leurs intérêts soient représentés par l'intelligentsia culturelle en 1989 et 1990, ce qui n'a pas été le cas en RDA. La mise en parallèle du discours des écrivains est-allemands réformistes et des intellectuels centre-européens dissidents permet de mettre en évidence la singularité de la réaction des premiers.

2.1.1. *L'intelligentsia polonaise, hongroise et tchécoslovaque en 1989*

La comparaison entre les événements survenus en RDA et dans les autres pays centre-européens ne peut être parfaite, chacun de ces États ayant connu un contexte national et sociopolitique différent. La chute du communisme en Pologne et en Hongrie, par exemple, ne peut être qualifiée de « révolution » : c'est plutôt par négociation qu'une élite dissidente a réussi à y obtenir la transformation des systèmes gouvernementaux¹. Il n'en demeure pas moins que dans chacun des pays centre-européens à l'exception de la RDA, l'intelligentsia culturelle a joué un rôle de premier plan lors des événements de 1989.

En Pologne, ainsi, de nombreux intellectuels ont collaboré avec l'organisation syndicale *Solidarnosc*. Dirigée par l'ouvrier Lech Walesa et s'adressant aux citoyens provenant de toutes les sphères de la société, *Solidarnosc* a pu compter dès sa fondation en 1980 sur l'appui et les conseils de plusieurs membres de l'intelligentsia. En 1989, ces derniers sont particulièrement actifs et participent aux discussions qui s'organisent entre le pouvoir et

¹ À ce sujet, voir Steven Saxonberg, « Part III: Differences in the Process of Collapse », dans *The Fall*, Amsterdam, Harwood Academic, 2001, p. 167-381.

les dissidents. Après les élections de juin, lors desquelles l'opposition non communiste obtient la totalité des sièges auxquels lui donnait accès l'accord de la Table ronde, c'est d'ailleurs l'un de ces intellectuels, l'écrivain et journaliste Tadeusz Mazowiecki, qui est choisi pour occuper le poste de premier ministre². Acceptant cette fonction, il rejette le socialisme en déclarant : « la Pologne ne peut plus supporter d'expériences idéologiques³ ».

Du côté hongrois, des écrivains tels que Gyorgy Dalos, Gyorgy Konrad et Miklos Haraszti faisaient partie depuis plusieurs années d'une opposition à caractère libérale, alors qu'une intelligentsia plus nationaliste animait des cercles conservateurs qui, dans les années 1980, formulèrent également un discours dissident⁴. À la fin de la décennie, les intellectuels impliqués dans ces groupes forment des partis politiques qui acquièrent de plus en plus d'importance sur la scène publique : l'élite nationaliste, dont les poètes Sandor Csoori et Istvan Csurka, fonde le *Forum démocratique hongrois* (MDF) et les intellectuels libéraux créent l'*Alliance des démocrates libres* (SzDSz)⁵. En décrivant les objectifs de ce dernier groupe, Gyorgy Konrad évoque le même rejet de l'idéologie et la promotion de l'individualité dont faisait mention Tadeusz Mazowiecki :

Nous réclamons les libertés civiles bourgeoises et un embourgeoisement qui n'est pas limité par des décrets prohibitifs. Nous ne voulons pas que les autorités aient des droits discrétionnaires sur les citoyens. Nous voulons des garanties constitutionnelles [...]. La démocratie peut certes inclure le socialisme, mais un État socialiste ou règne un parti unique ne peut pas inclure la démocratie [...]. Il

² Barbara J. Falk, *The Dilemmas of Dissidence in East-Central Europe: Citizen Intellectuals and Philosopher Kings*, New York, Central European University Press, 2003, p. 58. En février 1989, le régime communiste de Pologne avait accepté d'entamer des négociations avec l'opposition organisée. Ces discussions mènent à l'accord de la Table ronde et au déclenchement des élections de juin 1989 lors desquelles un tiers de la chambre basse, le *Sejm*, est accessible à tous les candidats, communistes et non communistes. Les candidats appuyés par *Solidarnosc* les remportent tous.

³ Tadeusz Mazowiecki, « A Solidarity Government Takes Power », dans Gale Stokes, *From Stalinism to Pluralism: a Documentary History of Eastern Europe since 1945*, New York, Oxford University Press, 1991, p. 230.

⁴ Mate Szabo, « Hungary », dans Detlef Pollack et Jan Wielgohs, *Dissent and Opposition in Communist Eastern Europe: Origins of Civil Society and Democratic Transition*, Burlington, Ashgate, 2004, p. 56.

⁵ Falk, p. 138-139.

s'agit d'un principe fondamental : *les valeurs de la démocratie doivent précéder celles du socialisme*⁶.

Le 15 mars 1989, des manifestations populaires secouent la Hongrie. Le régime accepte alors de discuter avec les groupes d'opposition qui se font les porte-paroles du changement⁷. Lors des élections de 1990, les intellectuels dissidents reçoivent l'appui de la population : le SzDSz obtient 21 % des voix et le MDF est porté au pouvoir avec 24 % des votes. Membre de ce dernier parti, l'historien et écrivain Jozef Antall accède au poste de premier ministre⁸.

L'attitude des régimes communistes de Pologne et de Hongrie en 1989 diffère ainsi considérablement de celle du SED. Dans ces deux États, des réformes à caractère libéral avaient par le passé servi les intérêts des communistes : on y tolérait notamment certains secteurs privés en économie et les universités y demeuraient relativement autonomes⁹. Si, comme ailleurs dans le bloc de l'Est, les dirigeants polonais et hongrois refusaient que l'on remette en question les fondements du socialisme, ils avaient néanmoins adopté un discours conciliant par lequel ils espéraient assurer leur légitimité. Cette « stratégie de réformes¹⁰ » permettait à des organisations civiles indépendantes de profiter d'une visibilité importante : c'est le cas de l'Église et de Solidarnosc en Pologne, et des groupes d'opposition intellectuels en Hongrie¹¹. À la fin de la décennie 1980, les régimes polonais et hongrois acceptent de

⁶ *Ibid.*, p. 300 et 306. Nous soulignons.

⁷ Rudolf L. Tökés, *Hungary's Negotiated Revolution: Economic Reform, Social Change, and Political Succession, 1957-1990*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 306.

⁸ *Ibid.*, p. 178.

⁹ Saxonberg, p. 169 et 218-220.

¹⁰ *Ibid.*, p. 169. Selon Saxonberg, la stratégie de réformes adoptée par les régimes polonais et hongrois trouve son origine dans les années 1950 : à cette époque, des troubles internes entraînent ou firent craindre l'intervention des Soviétiques. Les dirigeants avaient donc intérêt à montrer qu'ils pouvaient gérer la situation tout en demeurant loyaux à l'URSS. En acceptant d'implanter quelques réformes, ils ont pu eux-mêmes calmer les manifestations de mécontentement et assurer l'indépendance de leur État.

¹¹ *Ibid.*, p. 222.

collaborer avec ces organisations, leur objectif étant d'assurer la stabilité de leur État¹². Cela offre beaucoup d'espace aux élites dissidentes qui en profitent pour prendre le devant de la scène.

Les événements de 1989 en Tchécoslovaquie présentent plus de similitudes avec la révolution populaire est-allemande. Comme en RDA, le parti communiste tchécoslovaque refuse la négociation et les réformes¹³. En outre, ce sont les citoyens, et non pas les intellectuels dissidents, qui y déclenchent le mouvement de protestation : le 17 novembre 1989, l'opposition intellectuelle tchécoslovaque, dont faisait notamment partie l'écrivain Vaclav Havel, est prise de vitesse par des étudiants qui descendent illégalement dans les rues de Prague avant d'être violemment refoulés par le régime¹⁴. Cependant, contrairement à la jeune et marginale opposition est-allemande, les dissidents tchécoslovaques avaient développé depuis plusieurs années des réseaux de communication solides qui lui permettent de s'organiser dès le lendemain du soulèvement étudiant. Lors d'une rencontre présidée par Havel, une entité ayant pour but de chapeauter tous les groupes d'opposition est créée afin de centraliser les actions contre le régime communiste¹⁵. Ce *Forum civique* est prêt dès la manifestation de masse du 20 novembre 1989 à se placer à la tête du mouvement citoyen¹⁶.

L'opposition intellectuelle tchécoslovaque s'est donc rapidement adaptée à l'action citoyenne et a obtenu l'autorité morale lui permettant de représenter la population¹⁷ : dans la rue, les manifestants se mettent rapidement à scander « Havel au château! » et *Forum civique*

¹² Stefani Sonntag, « Poland », dans Pollack et Wielgoths, p. 12 et Szabo, p. 65.

¹³ Detlef Pollack et Jan Wielgoths, « Comparative Perspectives on Dissident and Opposition to Communist Rule », dans Pollack et Wielgoths, p. 247.

¹⁴ Oldrich Tuma, « Czechoslovakia », dans *Ibid.*, p. 41. Le déclenchement de la « révolution de velours » tchécoslovaque a certainement été influencé par les événements survenus dans les autres États d'Europe centrale, et particulièrement par l'ouverture du mur de Berlin quelques jours plus tôt.

¹⁵ Falk, p. 104.

¹⁶ Tuma, p. 41.

¹⁷ Pollack et Wielgoths, p. 250-253.

peut entamer des discussions avec le pouvoir communiste en toute légitimité¹⁸. Selon le dissident Jan Rube, les citoyens ont rapidement accepté qu'Havel représente leurs intérêts, car son langage était complètement « différent de celui auquel on avait été habitué chez les anciens dirigeants¹⁹ ». Le 10 décembre, le président socialiste abdique et un gouvernement de transition, formé de plusieurs intellectuels et écrivains, est instauré. Le 29 décembre, Vaclav Havel est nommé président de la République²⁰.

Comme Mazowiecki et Konrad, Havel exprime un rejet du dogme idéologique et indique sa volonté de limiter les pouvoirs de l'État. Déjà en 1979, il écrivait :

[Les gens] ne sont pas intéressés par des projets politiques et économiques idéaux et abstraits, et ce non seulement parce que tout le monde sait que de tels projets ont de minces chances de réussir, mais aussi parce que l'on sent que moins les politiques sont basées sur des considérations concrètes et humaines [...], plus il est probable qu'elles dégénèrent en de nouvelles formes d'esclavagisme. [...] la création d'un meilleur système n'est possible que si l'on crée une meilleure vie²¹.

En 1990, il réitère ces idées :

Le paradis n'a pas triomphé sur Terre et ne triomphera probablement jamais. Une telle image ne pouvait naître que dans les cerveaux prétentieux de ceux qui sont persuadés d'avoir tout compris [...] et qui croient pouvoir donner des ordres à l'histoire [...]. Ce qui a triomphé, c'est l'espoir réel du retour commun de nos États et nations libres, indépendants et démocratiques en Europe²².

À la fin de 1989, trois membres du champ littéraire occupent donc des postes politiques dominants en Pologne, en Hongrie et en Tchécoslovaquie. En promouvant les thèmes de l'anticommunisme et de la liberté individuelle, ces écrivains, ainsi que plusieurs

¹⁸ Falk, p. 106-107.

¹⁹ Jan Rube, « Préface », dans Vaclav Havel, *L'angoisse de la liberté*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1995, p. 5.

²⁰ Tuma, p. 41.

²¹ Vaclav Havel, *The Power of the Powerless*, Armonk, M. E. Sharpe, 1985, p. 52.

²² Vaclav Havel, « Discours devant la diète et le sénat polonais, 25 janvier 1990 », dans Havel, *L'angoisse de la liberté*, p. 71.

autres intellectuels, ont acquis l'autorité morale et le capital légitime leur permettant d'occuper ces fonctions représentatives.

2.1.2. *Les écrivains est-allemands en 1989*

On ne retrouve pas ces thématiques chez les écrivains critiques de l'Allemagne de l'Est. Ceux-ci étaient en effet « peu disposés à abandonner non seulement l'idéologie socialiste, mais aussi leur conviction selon laquelle l'État-Parti est le modèle le plus susceptible de permettre l'atteinte de l'utopie²³ ». Contrairement à l'intelligentsia dissidente des autres pays centre-européens, qui espérait que la pression exercée par le mécontentement populaire force les changements, d'influents intellectuels de la RDA souhaitaient toujours que les réformes viennent du haut de l'État et se positionnaient eux-mêmes comme des modérateurs entre le régime et les citoyens.

Au début de l'automne 1989, l'intelligentsia littéraire est-allemande s'affaire ainsi à lancer des appels au dialogue. Plusieurs estiment que l'élite culturelle a le devoir d'accomplir une telle fonction²⁴ : la romancière Rosemarie Zeplin, par exemple, est d'avis que la population « a besoin de l'empathie de ses intellectuels et de la capacité qu'ils ont à formuler clairement des idées²⁵ ». Le 14 septembre 1989, Christoph Hein implore de son côté ses collègues de l'Union des écrivains de prendre position :

²³ Tony Judt, « The Dilemmas of Dissidence : the Politics of Opposition in East-Central Europe », dans Ferenc Fehér et Andrew Arato, *Crisis and Reform in Eastern Europe*, New Brunswick, Transaction Publishers, 1991, p. 255.

²⁴ Voir Christa Wolf, « Aufforderung zum Dialog », dans Christa Wolf, *Christa Wolf im Dialog : Aktuelle Texte*, Frankfurt am Main, Luchterhand Literaturverlag, 1990, p. 80.

²⁵ Rosemarie Zeplin, « Die Geschichte ist offen », dans Michael Naumann, *Die Geschichte ist offen: DDR 1990, Hoffnung auf eine neue Republik*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1990, p. 182. Zeplin sera cependant plus nuancée que ses collègues au sujet de la dissolution de l'État. Elle ne faisait pas partie du groupe dominant de la littérature est-allemande.

Nous devrions pousser l'État à ce débat public, à ce dialogue. [...] nous qui sommes les intellectuels de ce pays, nous aurons un jour à répondre aux questions suivantes : où étiez-vous à l'époque ? Où avez-vous pris la parole, pour aussi impuissante qu'elle fût ? Aucune réponse ne nous sauvera de la honte si nous continuons aujourd'hui à nous taire [...]. Nous voulons précisément rester pour transformer et améliorer cette société²⁶.

Hein n'exprime pas un rejet du modèle est-allemand ou de son idéologie, mais bien la volonté de contribuer à sa réforme et, par conséquent, à sa sauvegarde. La mobilisation des écrivains phares de la littérature est-allemande en 1989 a pour objectif de modérer le discours et les actions contestataires des citoyens et « d'ouvrir les yeux des dirigeants du Parti²⁷ ». Ils n'espèrent donc pas que l'on rejette le SED, mais bien que ce dernier adopte des réformes dans l'esprit de la *glasnost*. Selon eux, Gorbatchev et ses nouvelles politiques d'ouverture constituent un exemple à suivre pour assurer la pérennité du socialisme. Déjà en 1987, Hein affirmait que le secrétaire général de l'URSS avait ramené l'espoir en Europe de l'Est pour une amélioration du communisme²⁸. Peu après l'ouverture du Mur, Heiner Müller estime quant à lui qu'en s'opposant aux réformes de Gorbatchev, le SED a perdu sa dernière chance d'entamer un dialogue en RDA et d'établir un socialisme digne de ce nom²⁹. Les seuls changements légitimes pour ces écrivains doivent venir du haut de la sphère politique. Cela permet par ailleurs à Stefan Heym de déclarer que ce n'est que dans le SED que l'on pourra trouver un « Gorbatchev est-allemand³⁰ ».

²⁶ Christoph Hein, « La 5^e opération fondamentale », dans Nicole Bary, *Chroniques d'un automne allemand : RDA 1989*, Paris, J.C. Lattès, 1990, p. 36.

²⁷ Christian Joppke, *East German Dissidents and the Revolution of 1989: Social Movement in a Leninist Regime*, New York, New York University Press, 1995, p. 157.

²⁸ Christoph Hein, « Die Welt ist kleiner geworden », dans *Die fünfte Grundrechenart: Aufsätze und Reden, 1987-1990*, Frankfurt am Main, Luchterhand Literaturverlag, 1990, p. 102.

²⁹ Heiner Müller, « Eine Tragödie der Dummheit », dans *Gespräche 2*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1998, p. 771.

³⁰ Stefan Heym, « Un bilan provisoire », dans Bary, p. 73.

Ces écrivains réclament que le Parti agisse, car il est la seule entité capable de sauver l'État et le socialisme. En contrepartie, il est également nécessaire que la population offre son appui au SED. Le 8 octobre, alors qu'elle participe à une entrevue radiophonique, Christa Wolf demande ainsi à tous ceux « qui pensent à aller ou à retourner dans les rues [pour manifester] de réfléchir à cette question : qui servez-vous de cette façon ? Êtes-vous réellement utiles à ceux que vous souhaitez défendre ? Ou êtes-vous plutôt utiles à d'autres qui pourront tirer de vos protestations une justification pour se montrer encore plus intransigeants ?³¹ » Elle craint notamment que la révolte publique et la désertion des citoyens servent la propagande ouest-allemande et nuisent au projet socialiste. Mais Wolf est également déçue de la réaction du régime : elle est outrée qu'Erich Honecker ait affirmé qu'il ne « verserait aucune larme au sujet de ceux qui ont quitté la RDA », une déclaration qui n'aide en rien la sortie de crise. Wolf conseille plutôt qu'on applique des réformes afin de prouver à la population « qu'elle est prise au sérieux³² » et qu'elle peut, de ce fait, rester en Allemagne de l'Est. Dans le même ordre d'idées, l'Union des écrivains de Berlin adopte, le 14 septembre 1989, un texte par lequel elle exprime à la fois son attachement à la RDA et certains reproches au régime :

Face à l'exode de citoyens, nous ne pouvons pas accepter les déclarations officielles selon lesquelles « rien, mais vraiment rien » ne justifie la nécessité d'un changement de cap. [...] Inquiets du tour que pourrait prendre la situation, nous exigeons qu'un dialogue démocratique s'ouvre immédiatement à tous les échelons de la société³³.

Mêlant loyauté et critique constructive, on réclame que les politiques répressives qui empêchent l'expression d'un socialisme pur et idéal soient abandonnées, ce qui devrait rétablir

³¹ Christa Wolf, « Aufforderung zum Dialog », p. 79-80.

³² *Ibid.*, p. 84

³³ Union des écrivains de Berlin, « Il faut que ça change ! », dans Bary, p. 25.

la confiance de la population. Les dérives autoritaires et le stalinisme sont de ce fait pointés du doigt : Wolf espère que « ce qui arrive actuellement représente la défaite du stalinisme, mais que cette défaite n'entraîne pas celle de ce qu'on appelle "l'utopie"³⁴ », et Heiner Müller soutient que le socialisme a encore une chance en RDA si « sa perversion staliniste disparaît³⁵ ». Selon ces auteurs, les problèmes de l'État sont essentiellement dus aux erreurs commises par le régime qui s'est éloigné du socialisme véritable, « pas celui de Staline, celui que nous voulons enfin construire [et qui] n'est pas envisageable sans démocratie³⁶ ». En empêchant que « les gens fassent marcher leur tête, [le Parti] a provoqué la défaite du nouvel ordre social³⁷ » et a nui au projet idéal. Müller, tout comme Stefan Heym et Christoph Hein, prend pour exemple les événements de juin 1953 : les ouvriers révoltés auraient à ce moment revendiqué un socialisme réformé, l'attitude autoritaire du Parti empêchant cependant qu'une telle voie ne soit ouverte³⁸. Cette réinterprétation marxiste de l'insurrection de 1953 correspond bien peu à la réalité³⁹ ; elle permet néanmoins aux écrivains qui l'adoptent en 1989 d'affirmer que la crise se règlera « si seulement [le SED] pouvait ne pas détruire une fois de plus notre espoir du socialisme, d'un socialisme nouveau, meilleur⁴⁰ ».

Malgré ces critiques, Wolf, Heym et Hein demandent à la population, lors du rassemblement sur l'Alexanderplatz le 4 novembre 1989, de se montrer ouverte d'esprit envers

³⁴ Christa Wolf, « Aufforderung zum Dialog », p. 85.

³⁵ Heiner Müller, « Ohne Sozialisten keine Zukunft », dans *Gespräche 2*, p. 487.

³⁶ Stefan Heym. « Amis! Compatriotes! », dans Bary, p. 92.

³⁷ Stefan Heym, cité dans Jean-Paul Pierrot, « Stefan Heym ne renonce pas à son combat », *L'Humanité*, 1^{er} juin 1994.

³⁸ Müller, « Eine Tragödie der Dummheit », p. 771. Voir également Stefan Heym, « Postface à l'édition française, décembre 1989 », dans *Une semaine en juin*, La Nuée Bleue/J.C. Lattès, 1990, p. 333-334 et Christoph Hein, « Ein Berliner Traum im Oktober 1989 [...] », dans *Die fünfte Grundrechenart*, p. 182.

³⁹ Voir le premier chapitre de ce mémoire. Rappelons qu'en juin 1953, certains manifestants revendiquaient que le SED soit destitué. Jean Solchany, *L'Allemagne au XXe siècle : entre singularité et normalité*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 414.

⁴⁰ Stefan Heym, « Un bilan provisoire », p. 70.

les représentants du régime. Dans un premier temps, Wolf tente de calmer et de rassurer les citoyens au sujet des promesses de réformes provenant du Parti, qui a adopté à la fin du mois d'octobre un ton plus conciliant : « nous craignons qu'on nous utilise, qu'on se serve de nous, et nous hésitons à accepter une proposition honnête, [mais] il nous faut pratiquer l'art de ne pas laisser le conflit dégénérer en confrontation [...]»⁴¹ ». Stefan Heym, ensuite, se permet d'atténuer les sentiments des manifestants et leur impose ses propres idéaux réformistes en leur expliquant que « aujourd'hui, c'est vous qui vous êtes rassemblés spontanément [...] pour réclamer un socialisme digne de ce nom⁴² ». Christoph Hein, enfin, prie ses auditeurs de pardonner les erreurs du régime :

Je voudrais que nous ayons une pensée pour un vieil homme, un homme qui est vraisemblablement maintenant très seul. Je pense à Erich Honecker. Cet homme a fait un rêve et il s'est montré prêt à aller en prison pour défendre ce rêve. Puis lui fut donnée la possibilité de le réaliser. Mais il n'a pas su saisir cette chance, car l'enfantement se fit sous les auspices du fascisme vaincu et du stalinisme surpuissant [...]. Le résultat fut une société sans grand rapport avec le socialisme. [...] notre société n'est pas, même pour ce vieil homme, l'accomplissement de son rêve⁴³.

En réclamant que la population modère ses revendications et que l'État s'ouvre au dialogue, Christa Wolf, Stefan Heym, Heiner Müller, Volker Braun et Christoph Hein souhaitent avant tout protéger l'existence de la RDA. Qu'ils le nomment « socialisme à visage humain », « troisième voie », « renouveau révolutionnaire » ou « socialisme démocratique⁴⁴ », ces écrivains demeurent avant tout fidèles à l'idéologie et au modèle social est-allemand. Puisqu'ils arrivaient à profiter de leur position en RDA, il n'aurait pas été dans leur intérêt de s'opposer au régime.

⁴¹ Christa Wolf, « Citoyen, éteins... », p. 108.

⁴² Stefan Heym, « Amis! Compatriotes! », p. 91.

⁴³ Christoph Hein, « Nous sommes enfin devenus adultes », dans Bary, p. 93.

⁴⁴ Karl-Dieter Opp, Peter Voss et Christiane Gern, *Origins of a Spontaneous Revolution: East Germany, 1989*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995, p. 156-157.

2.2. Les écrivains est-allemands sous le socialisme d'État

Le discours adopté par les auteurs dominants de la littérature est-allemande en 1989 s'inscrit en fait en continuité avec les stratégies dont ils avaient jusque-là fait usage. Celles-ci leur avaient permis de combler leurs intérêts et d'occuper un espace privilégié en Allemagne de l'Est, car elles correspondaient aux normes et attentes des champs au sein desquelles ces écrivains évoluaient.

Tous les auteurs est-allemands agissaient évidemment dans le champ littéraire de la RDA. Mais leurs actions n'y étaient pas confinées : puisque la littérature était nécessaire au projet politique du régime et à l'éducation idéologique de la population, les écrivains étaient également actifs dans le champ sociopolitique de la RDA et pouvaient profiter d'une tribune publique importante. Certains, enfin, jouissaient d'une reconnaissance internationale et évoluaient ainsi dans un champ littéraire plus large, incluant l'Occident. Les écrivains qui sont le mieux arrivés à se positionner de façon favorable dans ces champs d'action et qui y ont cumulé le plus de capital légitime sont ceux qui ont le mieux respecté les contraintes associées à chacun d'entre eux.

Or, ces contraintes étaient souvent opposées. La stratégie la plus efficace était ainsi double, voire contradictoire : c'est en se montrant à la fois loyaux et critiques envers l'État et le socialisme que certains écrivains, et en particulier Christa Wolf, Stefan Heym, Heiner Müller, Volker Braun et Christoph Hein, ont acquis une position dominante dans la littérature est-allemande et un important capital socioculturel. Par cette « loyauté critique », ils répondaient aux attentes des différents clients de la sphère littéraire, c'est-à-dire le *régime-censeur* et les *citoyens-lecteurs* de l'Est et de l'Ouest.

Puisque ces clientèles récompensaient différentes valeurs, l'intelligentsia littéraire se trouvait dans une position ambivalente : elle avait intérêt à respecter les contraintes imposées par le Parti puisque celui-ci était détenteur des outils de publication, mais elle devait également adopté un discours relativement éloigné du dogme étatique afin de plaire aux lecteurs. Il est inutile, cependant, de pousser trop loin le cynisme et d'affirmer que l'intelligentsia littéraire agissait de façon volontairement machiavélique pour s'approprier du pouvoir. En suivant la pensée de Pierre Bourdieu, on comprend que les acteurs, tout en cherchant à combler leurs intérêts, peuvent agir de manière sincère⁴⁵ : ils « n'ont pas nécessairement la volonté de maximiser leurs profits – même s'ils peuvent l'avoir – mais adoptent un comportement qui tend à le faire⁴⁶ ». Si, au fil des années, les écrivains les mieux établis de l'Allemagne de l'Est ont appris à tirer avantage de leur situation, se maintenant consciemment en équilibre entre les diverses attentes de l'État et des citoyens⁴⁷, ils ont également agi en fonction de valeurs qu'ils jugeaient bonnes pour tous⁴⁸.

2.2.1. *Des écrivains loyaux*

Bien que la théorie marxiste-léniniste enseigne que l'intellectuel doive servir de façon désintéressée sa communauté et la révolution⁴⁹, les régimes communistes ont voulu s'assurer

⁴⁵ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 88.

⁴⁶ Pierre Mounier, *Pierre Bourdieu, une introduction*, Paris, La Découverte, 2001, p. 40.

⁴⁷ Cette déclaration démontre que les écrivains étaient conscients de la situation complexe dans laquelle ils se trouvaient : « la littérature [était] menacée de deux côtés – par la censure étatique et par les attentes du public ». Christoph Hein, « Die alten Themen habe ich noch, jetzt kommen neue dazu », dans Lothar Baier (éd.), *Christoph Hein: Texte, Daten, Bilder*, Frankfurt am Main, Luchterhand Literaturverlag, 1990, p. 44.

⁴⁸ Ce faisant, ils servaient inconsciemment le régime : en tolérant le discours parfois déviant de ces écrivains socialistes, le SED pouvait montrer qu'il n'était pas indifférent à la critique et que la RDA était un État normal. Voir Konrad Jarausch, « The Double Disappointment », dans Michael Geyer, *The Power of Intellectuals in Contemporary Germany*, Chicago, University of Chicago Press, 2001, p. 280.

⁴⁹ Sara Jones, *Complicity, Censorship and Criticism: Negotiating Space in the GDR Literary Sphere*, New York, De Gruyter, 2011, p. 11.

la fidélité de leur intelligentsia culturelle en leur offrant un statut privilégié. Après la fondation de la RDA en 1949, le Parti publia ainsi un décret qui, « en même temps qu'il [devait] améliorer[r] le sort matériel des intellectuels pour les lier au régime, demand[ait] aux artistes de renouer avec la tradition révolutionnaire⁵⁰ ». Le but du SED étant alors de former une société socialiste homogène, la littérature devait devenir un « agent d'émancipation⁵¹ » qui enseignerait aux Allemands de l'Est les valeurs communistes. Au congrès de la Ligue culturelle de cette même année, Otto Grotewohl, ministre-président de l'État, exposa les mesures fiscales adoptées pour favoriser le travail de l'élite culturelle :

La déduction supplémentaire de 40 % des frais professionnels représente une mesure en faveur des intellectuels [...]. En outre, il est appliqué un taux d'imposition réduit à 15 % pour la moitié des revenus supplémentaires. Cette mesure démontre quelle importance est attachée aux tâches d'écrivains que fournissent nos intellectuels en marge de leurs activités normales [...]⁵².

En janvier 1954, un ministère de la Culture fut par ailleurs créé et sa direction confiée à l'écrivain Johannes R. Becher, ce qui « donna aux artistes l'impression qu'on leur faisait une concession en nommant l'un des leurs en lieu et place d'un fonctionnaire du Parti⁵³ ». En plus de ces privilèges professionnels, l'État assurait également aux intellectuels loyaux un niveau de vie privée supérieur à celui de la majorité des citoyens. Certains chercheurs ont en effet démontré que les membres de l'intelligentsia culturelle avaient accès à de meilleurs logements, à de meilleures opportunités de vacances et à de meilleurs soins de santé⁵⁴.

⁵⁰ Jean-Philippe Mathieu et Jean Mortier, *RDA, quelle Allemagne ?*, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1990, p. 51.

⁵¹ Simone Barck, Martina Langermann et Siegfried Lokatis, « The GDR as a Reading-Nation: Utopia, Planning Reality and Ideology », dans Geyer, p. 94.

⁵² Otto Grotewohl, cité dans Anne-Marie Corbin, *La force de la parole : les intellectuels face à la RDA et à l'unification allemande*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires Septentrion, 1998, p. 56.

⁵³ *Ibid.*, p. 94.

⁵⁴ Hans Koch, *La politique culturelle en République démocratique allemande*, Paris, Presses de l'UNESCO, 1975, p. 37. Voir aussi, au sujet des avantages privés, Corbin, p.59, et Mary Fulbrook, *The People's State: East German Society from Hitler to Honecker*, New Haven, Yale University Press, 2005, p. 95.

Ces avantages matériels ne peuvent néanmoins expliquer à eux seuls la fidélité des écrivains. Selon Bourdieu, « la légitimité relève de l'intériorisation du rapport de force, de la subjectivisation d'un ordre social objectif, [ce qui] permet de comprendre que l'action des agents soit conforme à l'ordre dans lequel elle s'inscrit sans que cette conformité à l'ordre – l'obéissance – soit nécessairement motivée par l'intérêt matériel ou la peur de la sanction⁵⁵ ». Il semble que les écrivains dominants de la littérature est-allemande aient intériorisé le rôle que le marxisme-léninisme attribuait à la littérature et aient accepté le rapport de force qui y était associé. Ceux-ci se sentaient investis d'une responsabilité et rien ne permet de douter de la sincérité avec laquelle ils entrevoyaient leur rôle de « directeurs des âmes humaines ». En 1956, Johannes R. Becher affirmait ainsi être persuadé que la littérature est « l'organe le mieux développé dont peut se servir un peuple pour arriver à se comprendre lui-même et atteindre un plus haut degré de conscience⁵⁶ ». Christa Wolf défendait quant à elle une conception de la littérature tout à fait semblable à l'idéal léniniste en soutenant que sa fonction est « d'articuler une conception du monde et de la vie qui stimulera le développement individuel, la découverte personnelle et les désirs de création du lecteur en plus d'aider au développement de ce qu'y est le mieux décrit par le mot "personnalité"⁵⁷ ». Dans le même ordre d'idée, Volker Braun déclarait devant le Congrès des écrivains en 1973 que les écrivains ont le devoir d'écrire pour le bien collectif et qu'ils ne doivent pas oublier, ce faisant, leur rôle dans « la lutte contre la contre-révolution, sur toutes les frontières [...]»⁵⁸ ». Stefan Heym, enfin, était convaincu jusqu'à l'absurde de l'importance de sa fonction : « l'écrivain a plus de

⁵⁵ Mounier, p. 79.

⁵⁶ Johannes R. Becher, « Macht der Literatur », cité dans Barck, Langermann et Lokatis, p. 90.

⁵⁷ Christa Wolf, citée dans Robert Von Hallberg, *Literary Intellectuals and the Dissolution of the State: Professionalism and Conformity in the GDR*, Chicago, University of Chicago Press, 1996, p. 22.

⁵⁸ Volker Braun, dans *VII. Schriftstellerkongress der Deutschen Demokratischen Republik: 14.-16. Nov. 1973, 2. Protokoll (Arbeitsgruppen)*, Berlin, Aufbau Verlag, 1973, p. 84.

poids [à l'Est qu'à l'Ouest]. C'est pourquoi la censure existe, parce que sa parole compte et parce que les politiciens doivent prendre au sérieux ce qu'il écrit⁵⁹ ».

En se plaçant ainsi du côté du socialisme, ces auteurs espéraient prendre part à un projet positif leur permettant non seulement d'aider et d'éduquer la population, mais également de détenir un pouvoir concret et d'occuper une fonction sociale qu'ils jugeaient cruciale. Dans un texte rédigé en 1974, les Hongrois Gyorgy Konrad et Ivan Szelenyi soutiennent que l'attitude conciliante de certains membres de l'intelligentsia culturelle sous le communisme s'explique par le fait qu'ils

estimaient alors que leur nouvelle situation représentait la réalisation de leur propre transcendance. Enfin, ils pouvaient s'élever au-dessus du rôle qu'on leur attribuait dans les sociétés bourgeoises, c'est-à-dire la réalisation d'intérêts particuliers, pour se mettre au service des projets universels et collectifs des nouveaux dirigeants [...] et même, éventuellement, au service de l'histoire⁶⁰.

De ce fait, « un nombre non négligeable d'écrivains talentueux et d'intellectuels de la RDA ont volontairement fait taire leur scepticisme afin de participer à la vie culturelle est-allemande⁶¹ ». Pour cela, il leur était en outre nécessaire d'être membre de l'Union des écrivains, organe surveillé par le Parti⁶². Bien que certains des écrivains à l'étude aient été à un moment ou à un autre exclus de la littérature officielle – Heiner Müller en 1964, Stefan Heym en 1979 – le capital qu'ils avaient acquis auparavant et leur attitude loyale leur ont permis de réintégrer le système. Müller est ainsi « (re)devenu un privilégié du système d'Erich Honecker

⁵⁹ Jacques Rupnik, *L'autre Europe : crise et fin du communisme*, Paris, O. Jacob, 1993, p. 280.

⁶⁰ Gyorgy Konrad et Ivan Szelenyi, « The Intellectuals on the Road to Class Power », dans Stokes, p. 147.

⁶¹ Von Hallberg, p. 10.

⁶² *Ibid.*, p. 13.

qui l'autorisait à voyager librement⁶³ » dans les années 1970, et Stefan Heym a pu recommencer à publier ses livres avant d'être honoré par le Congrès des écrivains en 1987⁶⁴.

On peut supposer qu'une telle volonté de participer à la réalisation d'un idéal grandiose était partagée par les intellectuels de toute l'Europe centrale. Or, un facteur supplémentaire, propre à l'histoire de la RDA, explique que les écrivains réformistes de l'Allemagne de l'Est soient demeurés loyaux au socialisme alors que l'intelligentsia polonaise, hongroise et tchécoslovaque adoptait un discours dissident : le passé fasciste de l'Allemagne empêchait toute référence positive au nationalisme et à la culture allemande.

Nous avons déjà souligné que certains écrivains, parmi lesquels se trouve Stefan Heym, ont consciemment choisi de s'établir en Allemagne de l'Est en invoquant leur rejet du nazisme⁶⁵. Christa Wolf, Heiner Müller, Christoph Hein et Volker Braun, quant à eux, font partie des auteurs est-allemands « de deuxième génération » qui, nés dans le Troisième Reich entre 1929 et 1945, ont été socialisés en tant qu'enfants ou jeunes adultes sous le communisme⁶⁶. Wolf affirme que, « puisque nous étions si jeunes et que nous avons grandi sous le fascisme, nous souffrions [après 1945] de sentiments de culpabilité. Les communistes nous ont aidés à nous en sortir⁶⁷ ». Pour cette intelligentsia qui se sentait coupable de sa propre implication, ou de celle de ses pères, au sein de l'État nazi, le mythe antifasciste de la RDA constituait une « conjuration collective d'un crime national⁶⁸ » : les habitants de l'Allemagne

⁶³ Brigitte Pätzold, « Heiner Müller : la mort d'un homme de théâtre que l'Allemagne réunifiée n'a plus inspiré », *L'Humanité*, 19 janvier 1996, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/122481>.

⁶⁴ Mathieu et Mortier, p. 144.

⁶⁵ Brigitte Pätzold, « Stefan Heym : une conscience du siècle », *L'Humanité*, 18 décembre 2001, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/257239>.

⁶⁶ David Bathrick, *The Powers of Speech: the Politics of Culture in the GDR*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1995, p. 11.

⁶⁷ Christa Wolf, citée dans Joppke, *East German Dissidents...* p. 194.

⁶⁸ François Furet, *Le passé d'une illusion : essai sur l'idée communiste au XXe siècle*, Paris, Librairie générale française, 2003, p. 649.

de l'Est n'y étaient pas considérés comme des complices du nazisme, mais plutôt comme des victimes délivrées par les Soviétiques et protégés par la fondation d'une Allemagne antifasciste. Si ce récit n'a pas convaincu l'ensemble de la population, au sein de laquelle des sentiments anticomunistes et antisoviétiques ont perduré⁶⁹, plusieurs intellectuels qui jugeaient « important de contribuer à la création d'une alternative dans un autre État allemand⁷⁰ » y ont trouvé un exutoire. En collaborant à l'éducation antifasciste des masses, certains d'entre eux espéraient par ailleurs se « racheter⁷¹ ». Herman Kant, qui avait été soldat dans la Wehrmacht pendant la Seconde Guerre mondiale, soutient par exemple qu'il souhaitait se défaire de son association passée avec le fascisme et « croyait que le socialisme lui offrirait cette chance⁷² ».

Wolfgang Emmerich, spécialiste de la littérature est-allemande, est d'avis qu'en s'identifiant à l'antifascisme promu par l'État, les écrivains se sont toutefois enfoncés dans un « piège de loyauté⁷³ ». Le dogme de la RDA enseignait que ceux qui « ont été du côté de l'antifascisme par le passé le restent pour toujours et ont ainsi toujours raison⁷⁴ ». De ce fait, si les communistes est-allemands étaient de bons antifascistes, puisqu'ils s'étaient opposés au nazisme dès le début, on ne pouvait par la suite mettre en doute leur intégrité et leurs valeurs. Les intellectuels réformistes qui voulaient dénoncer les dérives de l'autoritarisme se retrouvaient face à un dilemme : « pour combattre le stalinisme, il aurait également fallu

⁶⁹ À ce sujet, voir Fulbrook, p. 23 et 28.

⁷⁰ Wolf, « Überlegungen zum 1. September 1939 », dans *Im Dialog*, p. 74.

⁷¹ Bettina Pary, « Christa Wolf : ils ne m'auront pas », *L'Humanité*, 12 janvier 1996.

⁷² Hermann Kant, dans Von Hallberg, p. 153.

⁷³ Wolfgang Emmerich, « Between Hypertrophy and Melancholy », *Universitas*, 35 (4), 1993, p. 278.

⁷⁴ Annette Simon, « Antifaschismus als Loyalitätsfalle », dans Manfred Agethen, Eckhard Jesse et Ehrhart Neubert, *Der missbrauchte Antifaschismus: DDR-Staatsdoktrin und Lebenslüge der deutschen Linken*, Freiburg, Herder, 2002, p. 150. Annette Simon est la fille de Christa Wolf.

combattre les antifascistes⁷⁵ ». Toute critique pouvait être perçue comme de l'antisocialisme et être associée au point de vue fasciste. Cela a limité l'expression de l'opposition chez les intellectuels.

Pour cette même raison, il était impensable de mobiliser le nationalisme de façon positive en RDA, alors que dans les autres États d'Europe centrale les dissidents ont pu se rapprocher de la population en adoptant un tel discours⁷⁶. En Pologne, en Hongrie et en Tchécoslovaquie, les communistes étaient généralement considérés par la population comme étant à la solde d'une force étrangère ; pour les opposants intellectuels, il semblait donc judicieux d'adopter des thèmes liés à l'histoire et au passé glorieux de leur peuple pour rejoindre les sentiments des masses. Des libéraux tels qu'Adam Michnik et Vaclav Havel ont de ce fait intégré à leur discours un vocabulaire misant sur l'histoire et l'identité, le premier déclarant que *Solidarnosc* était un « authentique mouvement de renaissance nationale⁷⁷ », le second glorifiant le souvenir du premier président de la Tchécoslovaquie démocratique de 1918⁷⁸. Il semble qu'en « acceptant de lier leurs idéaux de liberté individuelle et

⁷⁵ Wolfgang Kohlhaase, cité dans Emmerich, p. 280. Par ailleurs, dans l'édition du 17 mai 1957 de *Neues Deutschland*, le journal s'intéresse à la question « pourquoi n'y a-t-il pas d'opposition en RDA » et répond qu'un groupe dissident devrait s'opposer à la politique progressive et pacifiste du SED en plus de se déclarer en faveur « d'interventions militaires et d'actions fascistes ». Voir « Warum gibt es in der DDR keine Opposition ? », *Neues Deutschland*, 17 mai 1957, p. 3.

⁷⁶ À ce sujet, Barbel Böhley soutient que, contrairement aux Tchèques, aux Polonais et aux Hongrois, « nous ne nous sommes jamais considérés comme un pays occupé [...]. Nous nous sommes toujours dit : nous le méritons, nous avons déclenché la Deuxième Guerre mondiale. Nous devons de ce fait accepter la présence des Russes ». Citée dans Dirk Philipsen, *We were the People: Voices from East Germany's Revolutionary Autumn of 1989*, Durham, Duke University Press, 1993, p. 139.

⁷⁷ Christian Joppke, « Revisionism, Dissidence, Nationalism: Opposition in Leninist Regimes », *The British Journal of Sociology*, 45 (4), décembre 1994, p. 554.

⁷⁸ Havel, *The Power of the Powerless*, p. 61.

d'antipolitique au langage populaire du nationalisme, les intellectuels dissidents ont acquis une fonction et un rôle dominant [aux yeux des citoyens]⁷⁹ ».

Selon Christa Wolf, c'est parce qu'ils ne portaient pas le poids du national-socialisme que les écrivains et artistes de son âge dans les autres pays socialistes ont été plus audacieux et moins « apprivoisables »⁸⁰. L'appel à la nation était tabou pour les intellectuels critiques de la RDA post-nazie. De plus, les citoyens n'avaient pas adopté d'identité réellement est-allemande et leurs sentiments d'appartenance concernaient plutôt leur région ou leurs souvenirs de la grande Allemagne unie⁸¹. Un discours nationaliste aurait été contreproductif pour les membres de l'intelligentsia littéraire qui souhaitaient protéger l'existence indépendante et le projet alternatif de la RDA socialiste.

Les privilèges octroyés par le régime, l'obtention d'un pouvoir d'influence et la volonté d'apaiser leurs sentiments de culpabilité peuvent donc expliquer l'attitude loyale des écrivains est-allemands à l'étude. Il leur aurait été dommageable de se mettre à dos le Parti, ainsi leur « attitude dominante était d'accepter que, dans ces circonstances, le mieux était de maximiser l'espace qui leur était accessible⁸² ». On ne peut toutefois affirmer que les auteurs prêts à se compromettre de cette façon étaient en total accord avec le régime, puisqu'il est envisageable que, comme la majorité des citoyens est-allemands, ils aient usé de cette stratégie « en reconnaissant publiquement ce que l'État voulait entendre [afin de] créer des espaces au sein desquels il leur était possible de poursuivre leurs propres objectifs privés⁸³ ». Il faut

⁷⁹ Joppke, « Revisionism, Dissidence, Nationalism... », p. 553-554. Joppke ajoute que cette réorientation de l'élite dissidente en Europe centrale s'est produite après 1968.

⁸⁰ Christa Wolf, « Unerledigte Widersprüche », dans *Im Dialog*, p. 30.

⁸¹ À ce sujet, voir Jan Palmowski, *Inventing a Socialist Nation: Heimat and the Politics of Everyday Life in the GDR, 1945-1990*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 28 et 120.

⁸² Karlheinz Barck, dans Von Hallberg, p. 90.

⁸³ Palmowski, p. 12.

néanmoins reconnaître que l'intelligentsia littéraire a eu accès à une autonomie plus importante que les autres citoyens et des membres d'autres sphères intellectuelles qui semblaient moins fidèles à l'État⁸⁴.

2.2.2. *Des écrivains critiques*

À la fois nécessaires et loyaux au projet communiste, les auteurs socialistes pouvaient négocier leurs publications et dépasser, jusqu'à un certain point, les règles imposées par le régime : en 1971, Erich Honecker leur avait reconnu ce droit en affirmant que « si le socialisme constitue le point de départ, il ne peut, selon moi, y avoir de tabous dans les champs artistiques et littéraires⁸⁵ ». En respectant les limites, les membres de l'intelligentsia littéraire pouvaient obtenir une relative autonomie au sein de la sphère civile, c'est-à-dire dans l'espace (restreint) non contrôlé par le Parti⁸⁶, et traiter de thématiques s'éloignant des dogmes esthétiques du socialisme. C'est dans cet espace de liberté que les écrivains loyaux pouvaient gagner la reconnaissance des citoyens, dont les attentes différaient de celles de l'État. La population, en effet, lisait et accédait en particulier la littérature qui lui permettait d'accéder à un vocabulaire et à de l'information que n'offrait pas le politique : dans cette société où les médias et les sciences sociales étaient contrôlés, l'écriture fictionnelle « représentait une source d'information pour les lecteurs qui souhaitaient en savoir plus au sujet de leur propre

⁸⁴ Bathrick, p. 42. On pense notamment à la sphère des sciences sociales, plus surveillées puisque jugées plus susceptibles de provoquer des désordres en remettant en question les fondements de la société.

⁸⁵ Honecker, cité dans Ian Wallace, « The Failure of GDR Cultural Policy under Honecker », dans Gert-Joachim Glaessner et Ian Wallace, *The German Revolution of 1989: Causes and Consequences*, Oxford, BERG, 1992, p. 103.

⁸⁶ La société civile est « l'ensemble des rapports interindividuels, des structures familiales, sociales, économiques, culturelles, religieuses, qui se déploient dans une société donnée, *en dehors du cadre et de l'intervention de l'État* ». Jean-Louis Quermonne, cité dans Günther Ammon et Michael Hartmeier, *Démocratisation et transformations économiques en Europe centrale et orientale*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 92.

situation sociale. Ils constataient du même coup que leurs préoccupations étaient partagées par d'autres⁸⁷ ». La littérature servait en quelque sorte de relais à l'opinion publique en exprimant ce que les citoyens ne pouvaient eux-mêmes formuler. Les écrivains, néanmoins, n'agissaient pas de façon nécessairement intéressée pour acquérir le capital culturel et social que leur octroyait ainsi la population. Les critiques qu'ils se permettaient d'exprimer relevaient sincèrement de leur volonté d'accroître la liberté d'expression permise en RDA, un objectif qui correspondait à leurs propres intérêts au sein du champ littéraire. À certains moments de l'histoire est-allemande, une tolérance plus grande de l'État envers la sphère artistique a d'ailleurs pu laisser croire à la réussite de ces revendications de l'intelligentsia littéraire : le poids de la censure est certes toujours demeuré important en RDA, mais certaines périodes de libéralisation ont existé dans ce domaine. Ce fut le cas notamment lors de la déstalinisation au milieu des années 1950, puis lors de l'arrivée au pouvoir d'Erich Honecker en 1971. Ces deux phases ont néanmoins été suivies par un resserrement des règles culturelles⁸⁸.

Des figures dominantes de l'intelligentsia littéraire ont néanmoins adopté une stratégie ouvertement protestataire contre l'autoritarisme du Parti afin de défendre leur droit à la parole, et ce à des moments qui ne leur était pas nécessairement favorables. À la 11^e séance plénière du comité central du SED en 1965, période de répression culturelle, Christa Wolf, qui était alors candidate pour un siège sur ce même comité, reprocha ainsi aux représentants de sa section culturelle de museler des individus dont les œuvres avaient été jugées trop déviantes et de généraliser ces condamnations à tous les artistes. Wolf estimait qu'il était « inacceptable de prendre seulement quelques exemples négatifs pour justifier une telle attaque contre les sphères artistiques et d'ainsi forcer les écrivains à adopter une position défensive en plus de

⁸⁷ Sigrid Meuschel, « Revolution in a Classless Society » dans Glaessner et Wallace, p. 151.

⁸⁸ Barck, Langermann et Lokatis p. 97.

les obliger à prouver leur innocence, à prouver qu'ils ne sont pas des ennemis du Parti⁸⁹ ». Elle affirmait que l'art « est dans tous les cas l'expression d'une vision individuelle et ne pourra jamais cesser d'être subjectif, c'est-à-dire de représenter les pensées, la langue et l'écriture propres à chaque artiste⁹⁰ ». Dans le même ordre d'idée, Volker Braun questionna, au septième Congrès des écrivains de 1973, l'hégémonie du réalisme socialiste sur la vie artistique est-allemande et réclama une plus grande liberté dans l'art : Braun souhaitait que les écrivains soient libres d'expérimenter différentes tendances et de débattre à leur sujet⁹¹. En 1987, Christoph Hein prononça quant à lui un discours devant l'Union des écrivains lors duquel il dénonçait la censure et le contrôle de la production littéraire par le régime⁹².

Soulignons cependant que ces positions étaient formulées au sein d'espaces clos auxquels la population avait peu accès. Les citoyens percevaient plutôt la critique limitée et plus subtile qu'exprimaient les écrivains dans la sphère publique. Il était par exemple possible pour les auteurs les mieux positionnés dans le champ littéraire de publier des œuvres à l'Ouest lorsque la censure les empêchait de faire de même en RDA. Par cette visibilité internationale, ces écrivains démontraient qu'ils étaient capables de contourner les règles du Parti, ce qui amplifiait leur image de critiques aux yeux des lecteurs occidentaux et de la population est-allemande. Selon Sara Jones, une telle stratégie améliorait également la protection, les privilèges et les opportunités de publication dont profitaient ces auteurs en RDA : l'État, soucieux de sa réputation sur la scène mondiale, ne pouvait se permettre d'opprimer un

⁸⁹ Christa Wolf, « Diskussionsbeitrag », dans Günter Agde, *Kahlschlag: das 11. Plenum des ZK der SED 1965, Studien und Dokumente*, Berlin, Aufbau Taschenbuch Verlag, 1991, p. 340.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 343.

⁹¹ Volker Braun, dans *VII. Schriftstellerkongress...*, p. 82.

⁹² Christoph Hein, « Die Zensur ist überlebt, nutzlos, paradox, menschenfeindlich, volksfeindlich, ungesetzlich und strafbar », dans Christoph Hein, *Als Kind habe ich Stalin gesehen : Essays und Reden*, Berlin, Aufbau-Verlag, 1992, p. 77-104.

individu profitant d'une tribune occidentale et se montrait de ce fait plus conciliant envers lui, pour autant qu'il continue à respecter les limites idéologiques⁹³.

Cette tolérance du Parti permettait enfin aux auteurs qui demeuraient loyaux de faire paraître des récits qui dérogeaient de l'esthétisme officiel et d'ainsi atteindre un public intéressé à consommer une littérature permettant d'échapper à l'emprise du politique. Contrairement à l'esprit de collectivité promu par le communisme et par le réalisme socialiste, les livres et pièces de Christa Wolf, Stefan Heym, Heiner Müller, Christoph Hein et Volker Braun s'intéressaient surtout à l'individualité, à l'intériorité et à la subjectivité⁹⁴. Pour s'éloigner des règles culturelles du SED sans toutefois subir la répression étatique, ces écrivains évitaient cependant d'attaquer la réalité de front et camouflaient souvent leurs critiques dans des fables et des mythes⁹⁵. C'est ce que fait Christa Wolf dans *Kassandra*, récit par lequel l'auteure semble établir un parallèle entre sa propre situation en RDA et celle de cette héroïne de la mythologie grecque qui, bien qu'elle ait le don de prédire l'avenir, est condamnée à ne jamais être crue⁹⁶. Christoph Hein utilise une stratégie semblable quelques mois avant la chute du mur de Berlin en reprenant la légende des chevaliers de la Table ronde dans une pièce de théâtre où il compare l'utopie socialiste au Graal qui, jamais, n'est trouvé⁹⁷. Heiner Müller, Volker Braun et Stefan Heym ont aussi, au cours de leur carrière, fait appel à

⁹³ Jones, p. 70 et 102-103. Il semble que « la RDA ne pouvait pas vraiment agir contre les auteurs qui avaient un statut international – en fait, elle ne pouvait pas se passer d'eux ». T.J. Reed, « Another Piece of the Past », dans Axel Goodbody et Dennis Tate, *Geist und Macht : Writers and the State in the GDR*, Amsterdam, Rodopi, 1992, p. 223.

⁹⁴ Bathrick, p. 92. À titre d'exemples, citons les romans *Der geteilte Himmel* et *Nachdenken über Christa T.* de Christa Wolf, le recueil de poèmes *Provokation für mich* de Volker Braun et la nouvelle *Der fremde Freund* de Christoph Hein.

⁹⁵ Xavier Carpentier-Tanguay, « Les enjeux de la fiction en RDA », dans Marc Angenot et Régine Robin, *La chute du mur de Berlin dans les idéologies*, Montréal, Chaire James McGill de langue et littérature française de l'Université McGill, 2002, p. 45.

⁹⁶ Christa Wolf, *Kassandra*, Darmstadt, Luchterhand, 1983.

⁹⁷ Christoph Hein, *Die Ritter der Tafelrunde und andere Stücke*, Berlin, Aufbau-Verlag, 1990.

des mythes et à des métaphores historiques : on pense notamment aux pièces *Oedipus Tyrannos* et *Philoktet* de Müller, à la nouvelle *Antikensaal* de Braun et au roman *Der König David Bericht* de Heym, pour ne nommer que quelques exemples⁹⁸. En consommant cette littérature, les Allemands de l'Est étaient témoins de l'autonomie acquise par les écrivains et de la relative tolérance de l'État à leur égard, percevant ainsi qu'il était possible de contourner les préceptes officiels et d'adopter un vocabulaire s'éloignant de celui du Parti⁹⁹. La critique publique, souvent métaphorique, des auteurs réformistes a contribué à montrer qu'une alternative existait au discours du SED.

2.3. Une littérature en complément à l'État

Il serait toutefois faux d'affirmer que les écrivains à l'étude souhaitaient consciemment que leurs œuvres aient un tel effet ou que la relative autonomie qui leur était accordée a favorisé chez eux le développement d'une pensée dissidente. S'ils réclamaient l'accès à une parole plus libre et qu'ils testaient les limites imposées par l'État en abordant des thématiques littéraires non officiellement reconnues, ces auteurs dominants n'ont jamais remis en question le pouvoir du Parti et les bases de l'idéologie.

La réaction des écrivains lors de l'expatriation de Wolf Biermann, en 1976, témoigne bien de ce phénomène. La pétition alors rédigée par douze écrivains, dont Wolf, Heym, Müller et Braun, s'adresse directement au SED et, bien qu'elle critique visiblement la décision du Parti, ne remet pas en doute les fondements de la société socialiste. Les écrivains y protestent effectivement « contre [l]a déchéance [de Biermann] de la citoyenneté est-allemande et

⁹⁸ À ce sujet, voir Bathrick, p. 94. Pour une analyse de la critique de Staline dans l'œuvre de Heym, voir Marcel Reich-Ranicki, « König David alias Stalin », *Die Zeit*, [En ligne], <http://www.zeit.de/1972/33/koenig-david-alias-stalin>, 18 août 1972.

⁹⁹ Jarausch, « The Double Disappointment », p. 280.

[demandent] à ce que les mesures prises à son encontre soient reconsidérées », mais ils se protègent en affirmant ne pas s'identifier « avec chacun des termes utilisés par Biermann, ni avec chacune de ses actions et [vouloir se] distan[cer] des tentations de récupération, à des fins nuisibles à la RDA, de la situation créée autour de [lui]¹⁰⁰ ». Le vocabulaire utilisé demeure par conséquent socialiste et, plutôt que d'excuser Biermann, les signataires font appel aux valeurs communistes des dirigeants du SED : c'est en « se souvenant du mot de Marx dans le *18 Brumaire*, selon lequel la révolution prolétarienne ne cesse de se critiquer elle-même » qu'ils revendiquent que « notre État socialiste [soit] en mesure de supporter une telle critique dans la sérénité ». Rappelons que, bien que la mobilisation de la sphère littéraire ne donna pas lieu au rapatriement de Biermann et que plusieurs écrivains subirent dès lors une répression importante, les auteurs qui demeurèrent en RDA et dont la capacité de publication dépendait de la reconnaissance de l'État évitèrent de poursuivre leur critique au sujet de l'expulsion du chansonnier¹⁰¹.

Les écrivains bien établis en RDA n'ont jamais souhaité ébranler le régime ou le système socialiste. Même lorsqu'ils étaient en conflit avec le SED, souvent à propos de leur propre liberté d'expression, ces auteurs se gardaient bien d'apparaître comme des dissidents. Heiner Müller, par exemple, soutient que « d'aussi loin qu'[il] peut s'en rappeler, [il] a toujours essayé de se montrer fidèle envers la RDA¹⁰² » bien qu'à certaines reprises il ait décidé de publier des textes ou de présenter ses pièces malgré les interdictions de l'État. Il en

¹⁰⁰ La pétition est citée en entier dans Corbin, p. 141.

¹⁰¹ Anne- Marie Corbin, « Rudolf Bahro et Wolf Biermann : deux critiques bien médiatisées du régime de la RDA », dans Chantal Metzger, *La République démocratique allemande : la vitrine du socialisme et l'envers du miroir (1949-1989-2009)*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2010, p. 69.

¹⁰² Heiner Müller, cité dans Arrigo Subiotto, « Power and *konstruktiver Defaitismus* », dans Goodbody et Tate, p. 185. En 1982, Müller s'était vu interdire de monter son *Macbeth* à la Volksbühne, ce qu'il fera tout de même. À ce sujet, voir Bathrick, p. 55.

va de même pour Christa Wolf qui, alors qu'elle était en conflit avec le Parti en 1979, ne se « se considér[ait] [tout de même] pas comme une étrangère ou une adversaire et ne [voulait] pas en devenir une¹⁰³ ». Si Wolf estimait qu'une « littérature sans critique est impensable », il ne pouvait être question pour elle d'exprimer des « critiques au sujet des principes fondamentaux de notre société¹⁰⁴ ». De son côté, Stefan Heym refusait de s'attaquer publiquement à la RDA lorsqu'il se trouvait à l'Ouest, où il était pourtant perçu comme un opposant, car il craignait que cela nuise à l'idéal socialiste¹⁰⁵.

En adoptant une telle stratégie de loyauté critique, ces membres de l'intelligentsia littéraire exprimaient certes des reproches à l'État, mais leur objectif était d'entamer une discussion « dans le but de renouveler le discours au sujet de la RDA et de l'adapter à son environnement social changeant¹⁰⁶ ». Ils n'entendaient en effet pas profiter de leur capital pour s'opposer au régime, mais plutôt s'en servir pour produire une critique constructive et socialiste constituant un *complément* à l'État. Ils jugeaient que,

puisque les aspects authentiques de la vie ne peuvent pas être satisfaits par ce qu'offre chacun des deux États allemands en termes de mesures sociales, il existe un réel besoin de poésie. On a besoin de choses que les statistiques ne peuvent pas mesurer. En ce sens, la littérature est essentielle, elle sert aux lecteurs à s'affirmer en tant qu'individus [...] ¹⁰⁷.

Certains écrivains, en particulier Christa Wolf et Christoph Hein, se sentaient investis d'une mission et considéraient que « chaque travail artistique a aussi un côté pédagogique [...]. Il est du devoir de chaque œuvre de remplir sa fonction morale-pédagogique, pour la société, que

¹⁰³ Christa Wolf, citée dans Von Hallberg, p. 22.

¹⁰⁴ Christa Wolf, dans Agde, p. 338.

¹⁰⁵ Jones, p. 120-121.

¹⁰⁶ Peter C. Pfeiffer, « The National Identity of the GDR », dans Friederike Eigler et Peter C. Pfeiffer, *Cultural Transformations in the New Germany*, Columbia, Camden House, 1993, p. 34.

¹⁰⁷ Christa Wolf, citée dans Bathrick, p. 249.

l'artiste le veuille ou non¹⁰⁸ ». L'action d'écrire, selon Hein, « ne peut pas tout changer dans le monde, mais est le premier pas vers tout changement¹⁰⁹ ». Les mots étaient pour ces intellectuels loyaux critiques les outils privilégiés d'un pouvoir réel qui leur conférait une responsabilité particulière. Leur poésie et leur littérature étaient une « *Gegensprache*¹¹⁰ », un « langage alternatif ».

Interprétant cette attitude comme une « continuelle lâcheté morale », le sociologue allemand Wolf Lepenies condamne les écrivains est-allemands pour « leur refus de la désobéissance civile » et leur « manque d'empathie envers les opprimés [...]»¹¹¹ ». Un tel jugement paraît toutefois trop sévère : s'il est vrai que « l'intelligentsia ne s'est attardée qu'à débattre de détails mineurs au sujet des canons culturels établis¹¹² », son discours a tout de même eu un certain impact auprès des Allemands de l'Est.

Il était ainsi commun que des lecteurs écrivent à des auteurs populaires afin de partager les opinions et sentiments qu'ils ne pouvaient exprimer autrement sur la place publique¹¹³. À ce titre, les nombreuses lettres reçues par Christa Wolf lors de l'automne 1989 démontrent bien que le discours alternatif qu'offraient les écrivains avait une fonction significative pour la population : en octobre et novembre, Wolf fait paraître deux articles dans lesquels elle critique le système d'éducation est-allemand et la relation entretenue par la RDA avec son passé, ce à quoi plusieurs citoyens réagissent¹¹⁴. Une femme écrit ainsi à Wolf que son article a été « une

¹⁰⁸ Christoph Hein, « Ich kann mein Publikum nicht belehren », dans *Texten, Daten, Bilder*, p. 71.

¹⁰⁹ Christoph Hein, cité dans Hannes Kraus, « Schreibend das Sprechen üben », dans Goodbody et Tate, p. 211.

¹¹⁰ Volker Braun, cité dans Gisela Shaw, « Volker Braun und sein Gewährsmänner », dans *Ibid.*, p. 195.

¹¹¹ Wolf Lepenies, *The Seduction of Culture in German History*, Princeton, Princeton University Press, 2006, p. 168.

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ Hélène Guibert-Yèche, *Christoph Hein : l'œuvre romanesque des années 80*, Bern, P. Lang, 1998, p. 76.

¹¹⁴ Christa Wolf, « Das haben wir nicht gelernt », 31 octobre 1989, dans Petra Gruner (éd.), *Angepasst oder mündig ? Briefe an Christa Wolf im Herbst 1989*, Frankfurt am Main, Luchterhand Literaturverlag, 1990, p. 6-7.

véritable confirmation¹¹⁵ » pour elle qui déjà s'inquiétait du « mutisme qui règne dans la population ». Une autre tient à lui offrir ses « remerciements pour le courage que vous et que d'autres écrivains et artistes de notre pays ont fait naître en moi. Tous, vous m'avez aidée malgré vos différentes approches et solutions à propos de nos problèmes communs ». Une troisième « doit [la] remercier, car [ses] mots ont atteint [s]on cœur ». Certaines personnes s'adressent également à l'auteure au sujet d'expériences personnelles qui ont très peu à voir avec son article, Wolf devenant un réceptacle pour des confidences et idéaux qui ne peuvent être exprimés autrement dans la sphère civile. Ces témoignages sont un exemple concret du capital dont jouissaient les écrivains auprès des Allemands de l'Est.

Mais plusieurs de ces lettres montrent également que ces citoyens avaient des opinions critiques avant d'avoir lu l'article de Wolf. Cette dernière sert en fait de transmetteur à des individus qui n'ont pas accès à la tribune publique et qui trouvent dans son article une « confirmation » de leurs propres idées, après avoir « attendu si longtemps pour ce genre de mots » et s'être eux-mêmes « déjà posé ces questions inconfortables ». D'ailleurs, ces citoyens demeurent avant tout des agents autonomes et capables de réflexions personnelles, ainsi plusieurs n'adhèrent pas complètement – ou pas du tout – au discours de l'écrivaine. Un homme, par exemple, souligne que malgré « tout le respect [qu'il a] pour [Wolf] et pour le domaine littéraire, [...] [il] ne peut se taire au sujet de certains passages de son article » avec lesquels il est en profond désaccord. De son côté, un enseignant qui affirme avoir été « auparavant un de ses admirateurs » lui reproche de généraliser la critique qu'elle fait de l'éducation en RDA. Enfin, une lectrice refuse de pardonner le Parti, alors que Wolf, dans son article, demandait aux citoyens de se montrer conciliants envers le SED afin qu'un dialogue

¹¹⁵ Les témoignages de citoyens adressés à Christa Wolf proviennent de *Ibid.*, p. 20-45.

constructif puisse s'entamer¹¹⁶. Cette femme écrit : « pour moi comme pour beaucoup d'autres personnes de ma génération, les explications du Politbüro arrivent beaucoup trop tard [...]. Je ne peux pas pardonner les erreurs qui ont été commises pendant toutes ces années ».

Les écrivains loyaux critiques obtenaient ainsi la reconnaissance de leurs lecteurs parce qu'ils représentaient une source d'information distincte de l'État. Néanmoins, leur discours alternatif a pu encourager des réflexions plus radicales qu'ils ne le souhaitaient chez les citoyens. Les lecteurs, en effet, étaient libres d'interpréter la rhétorique de l'intelligentsia littéraire, d'en conserver les aspects qui correspondaient à leur propre expérience et de rejeter ce qui ne convenait pas à leur opinion.

Conclusion

Les citoyens de l'Allemagne de l'Est ont certes pu voir dans la littérature critique qui leur était présentée un incitatif à l'opposition et utiliser les textes des écrivains comme une source d'informations. Ces derniers, cependant, n'avaient pas l'intention de faire naître un rejet de l'idéologie socialiste chez leurs lecteurs : Christoph Hein soutenait d'ailleurs qu'il écrivait d'abord pour lui-même et que si sa littérature, et celle d'autres auteurs de la RDA, intéressait les lecteurs, c'est parce qu'elle dépeignait les pensées intimes de personnages auxquels ils pouvaient s'identifier¹¹⁷. Sous le socialisme d'État en Allemagne de l'Est, les écrivains qui ont le mieux réussi à combler leurs intérêts, c'est-à-dire être publiés et lus, et à cumuler le plus de capital ont en fait été à la fois loyaux *et* critiques envers le régime. Ce faisant, ils répondaient aux attentes des différents clients du champ littéraire : le régime, détenteur des moyens de censure et des privilèges professionnels, récompensait les auteurs qui respectaient les bases de

¹¹⁶ Christa Wolf, « Es tut weh zu wissen », *Wochenpost*, 24 novembre 1989, p. 3.

¹¹⁷ Christoph Hein, « Schreiben als Aufbegehren gegen die Sterblichkeit », dans *Texten, Daten, Bilder*, p. 84.

l'idéologie communiste et acceptaient d'éduquer la population, tandis que les citoyens reconnaissaient les œuvres littéraires par lesquelles il était possible d'accéder à de l'information alternative. Ces écrivains étaient de ce fait les émetteurs légitimes d'un contre-discours non dissident, une fonction reconnue à la fois par l'État et la population.

La littérature est-allemande a certes permis aux citoyens d'échapper à l'omniprésence du Parti. Cependant, elle « [...] a également contribué à stabiliser l'État est-allemand en maintenant les perspectives de changements à l'intérieur des frontières de la RDA¹¹⁸ ». Cela explique qu'à l'automne 1989, Christa Wolf, Stefan Heym, Heiner Müller, Christoph Hein et Volker Braun ont milité pour des réformes tout en refusant que l'État soit mis en danger, continuant à appliquer les stratégies qui leur avaient jusque-là permis d'acquérir un capital culturel et social considérable. Or, cette façon d'agir ne sera plus adaptée à la réalité sociale après l'ouverture du mur de Berlin, comme nous le verrons au prochain chapitre.

¹¹⁸ Von Hallberg, p. 8.

Troisième chapitre

Discours et représentations après le 9 novembre

Le 9 novembre 1989, peu après 23 heures, les gardes postés au point de passage entre l'Est et l'Ouest sur la Bornholmer Strasse cèdent à la pression de la foule et ouvrent une première brèche dans le mur de Berlin. Des milliers d'Allemands de l'Est traversent alors la frontière séparant la ville pour visiter sa partie occidentale. En RDA, la mobilisation citoyenne commence dès ce moment à s'effriter et les attentes de la population se réorientent : on revendique de plus en plus fortement l'unification des deux Allemagnes.

Dans cet Occident devenu un symbole de liberté idéale, de nombreux citoyens est-allemands espèrent accéder à une vie meilleure où il leur sera possible de s'exprimer publiquement et de jouir d'un confort supérieur. Les acteurs dominants de la littérature est-allemande, qui arrivaient déjà à défendre de façon relativement efficace leurs intérêts sous le régime communiste, ne partagent cependant pas cet enthousiasme¹. Cela explique d'ailleurs qu'ils n'aient pas rejeté les valeurs socialistes et qu'ils continuent à les promouvoir après la chute du mur de Berlin. Ces écrivains demeurent convaincus de la supériorité du modèle est-allemand et restent loyaux à l'État, une position qui contribue grandement à leur marginalisation au sein de la sphère civile : leurs stratégies d'action et leurs valeurs ne correspondent plus aux contraintes de la réalité sociale. Afin de démontrer de quelle façon cette inadéquation a orienté l'attitude des écrivains à l'étude après le 9 novembre 1989, ce troisième chapitre analysera l'évolution de leur discours au sein d'un environnement sociopolitique instable.

¹ Selon plusieurs historiens du socioculturel, les citoyens est-allemands avaient tout de même la capacité d'influencer certaines décisions, particulièrement celles ayant trait à leur vie communautaire. Jürgen Kocka, *Civil Society and Dictatorship in Modern German History*, Hanovre, University Press of New England, 2010, p. 43.

3.1. Les intellectuels réformistes et la réunification allemande

La liberté de circulation réclamée depuis les premières manifestations de Leipzig est obtenue par la chute du mur de Berlin. L'atteinte de cet objectif s'accompagne rapidement de la promesse crédible d'élections libres et démocratiques, prévues pour le printemps 1990². Un nombre important de citoyens jugent ainsi que la révolution a été un succès : la grogne populaire s'estompe peu à peu. Comme le reconnaît un ouvrier berlinois, « l'ouverture du Mur a aussi été l'ouverture d'une valve. Toute la frustration que nous avons accumulée s'est dissipée au moment où nous avons traversé la frontière. Pendant une période décisive, l'intérêt de plusieurs personnes pour des réformes à l'intérieur de la RDA a disparu³ ». Les idées positives associées au communisme que promouvait auparavant le Parti sont alors évacuées de la sphère publique.

Les représentants les plus volubiles de l'intelligentsia littéraire, et en particulier Christa Wolf, Stefan Heym et Volker Braun, continuent néanmoins à réclamer dans l'espace civil un socialisme réformé. Pour ce faire, ils misent sur le capital culturel et social qu'ils avaient acquis en RDA ; cela a cependant peu d'impact auprès des citoyens. Frustrés par l'attitude des Allemands de l'Est qui se tournent vers l'Ouest, ces écrivains développent un discours acerbe au sujet de la population qu'ils prétendaient auparavant vouloir défendre. Alors qu'ils peinent à s'adapter au virage sociopolitique qui s'amorce, il devient évident que leurs propres revendications lors de l'automne 1989 ne concordaient pas avec celles d'une majorité de citoyens.

² Karl-Dieter Opp, Peter Voss et Christiane Gern, *Origins of a Spontaneous Revolution: East Germany, 1989*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995, p. 208.

³ Leonhard B., dans Dirk Philipsen, *We were the People: Voices from East Germany's Revolutionary Autumn of 1989*, Durham, Duke University Press, 1993, p. 285.

3.1.1. « *Wir sind ein Volk!* »

La population qui célèbre l'ouverture du Mur et la possibilité de visiter l'Ouest – ou d'y immigrer plus facilement, puisqu'entre le 9 novembre et la fin de l'année 1989, 120 000 personnes de plus s'installent en RFA⁴ – n'est plus intéressée par le socialisme, qu'il soit renouvelé ou non. Cela est d'autant plus vrai qu'en « réalisant que le socialisme n'avait pas seulement échoué en RDA, [...] la majorité [considère] que la poursuite d'une telle expérience menacerait leurs opportunités personnelles pour une vie meilleure⁵ ». Après plus de 40 ans de communisme et de dictature du Parti, après avoir conçu un idéal de vie souvent fondé sur les images de consommation et d'individualité en provenance de l'Occident⁶ et après avoir abandonné tout espoir de voir le SED entreprendre des réformes, les citoyens souhaitent surtout obtenir la sécurité personnelle et matérielle qu'on leur promettait depuis 1971. L'Allemagne de l'Ouest, dont les performances économiques semblent éclatantes, est à leurs yeux « une société offrant des perspectives positives⁷ » alors que la RDA apparaît de plus en plus affaiblie et corrompue⁸. Rapidement, le slogan « *Wir sind das Volk* » devient « *Wir sind*

⁴ Jean Solchany, *L'Allemagne au XXe siècle : entre singularité et normalité*, Paris, Presses universitaires de France, 2003, p. 460.

⁵ Opp, Voss et Gern, p. 66-67.

⁶ Konrad Hugo Jarausch et Michael Geyer, *Shattered Past: Reconstructing German Histories*, Princeton, Princeton University Press, 2003, p. 270.

⁷ Ernest D. Plock, *East German-West German Relations and the Fall of the GDR*, Boulder, Westview Press, 1993, p. 181.

⁸ Marc-Dietrich Ohse, « *Wir sind ein Volk!* », dans Klaus-Dietmar Henke, *Revolution und Vereinigung 1989/90: als in Deutschland die Realität die Phantasie überholte*, München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 2009, p. 273. Après l'ouverture du Mur, les citoyens allemands apprennent que l'État connaît de graves difficultés économiques que dissimulait auparavant le régime. Des révélations au sujet de la corruption et du train de vie privilégié des dirigeants se propagent également. La RFA, qui paraît stable et performante, est de plus en plus attirante pour les citoyens déçus.

ein Volk », « nous sommes *un* peuple⁹ ». Les rassemblements populaires qui se tiennent jusqu'en décembre 1989 se couvrent de drapeaux allemands¹⁰.

Dans ces circonstances, plusieurs citoyens repoussent les écrivains et intellectuels qui continuent à défendre un idéal socialiste et à réclamer l'indépendance de l'État. Le 27 novembre, un représentant de *Neues Forum* est ainsi hué après avoir affirmé que la réunification allemande ne devrait pas survenir trop rapidement¹¹. Quelques jours plus tôt, les membres d'une assemblée citoyenne de Henningsdorf avaient de leur côté publié une lettre adressée aux « nouveaux partis et mouvements démocratiques » afin de faire part de leurs inquiétudes aux représentants de l'opposition intellectuelle :

[Nous vous demandons] de ne pas vous perdre dans d'interminables débats portant sur des détails intellectuels, de ne pas détruire ou tuer la démocratie en vous attardant à chacun de ses petits aspects. Nous avons cru en l'opposition, mais nos espoirs sont peu à peu ébranlés et notre confiance s'affaiblit : nous voyons que les groupes démocratiques ne sont pas en mesure de s'entendre sur un projet commun. [...] Proposez-nous, à nous les citoyens de ce pays, un programme clair et des perspectives nouvelles. Ne prenez pas le risque de provoquer l'échec de la démocratie¹².

Le fossé qui sépare les citoyens de l'intelligentsia réformiste devient de plus en plus évident. Cette dernière, néanmoins, poursuit son dialogue avec le SED lors de rencontres nommées « Table ronde » où tous, dirigeants communistes et groupes d'opposition, s'entendent pour « favoriser seulement une politique qui assurera l'indépendance de l'État » et

⁹ *Ibid.*, p. 271.

¹⁰ Solchany, p. 460. Déjà le 13 novembre, quatre jours après l'ouverture du Mur, un appel à la réunification est lancé à Leipzig. L'idée fait peu à peu son chemin, et moins d'un mois plus tard 300 000 personnes réunies dans cette même ville crient « *Deutschland! Deutschland!* ».

¹¹ Ohse, p. 274.

¹² Cité dans Ehrhart Neubert, *Geschichte der Opposition in der DDR 1949-1989*, Bonn, Bundeszentrale für politische Bildung, 2000, p. 883.

la sauvegarde du socialisme¹³. Le pluralisme politique reste ainsi toujours absent de la rhétorique réformiste des intellectuels : ce sont plutôt les politiciens ouest-allemands, conscients de l'importance de l'opinion publique, et les organisations non socialistes de la RDA, épaulées par leurs partis-frères de RFA¹⁴, qui deviennent les représentants politiques des revendications populaires. Lors des élections de mars 1990, *l'Alliance pour l'Allemagne*, une coalition conservatrice menée par la CDU est-allemande, remporte une nette victoire en cumulant 48,1 % des votes ; *Bündnis 90*, formée des groupes de l'opposition intellectuelle *Neues Forum*, *Demokratie Jetzt* et *Initiative für Frieden und Menschenrechte*, n'obtient que 2,3 % des voix¹⁵. Si on laisse de côté les questions diplomatiques et les intérêts électoraux du chancelier Helmut Kohl pour se concentrer sur les motivations populaires que révèlent ces résultats, il apparaît que les citoyens d'Allemagne de l'Est ont opté pour « l'utopie réellement existante¹⁶ » : « En votant conservateur, les électeurs de RDA ont affiché leur préférence pour la réalisation immédiate de l'unité, dont beaucoup attendent une amélioration de leur condition matérielle¹⁷ ». Ludwig Mehlhom de *Demokratie Jetzt* reconnaîtra après les élections de 1990 que « la plus grande erreur [de l'opposition] est probablement d'avoir été incapable d'analyser l'humeur et les sentiments de la population. C'est pourquoi [elle] n'est pas du tout devenu la voix de ces sentiments populaires¹⁸ ».

¹³ Dès le 7 décembre, le gouvernement d'Hans Modrow accepte que les groupes d'opposition forment une table ronde qui lui proposera des réformes. Ces groupes discutent essentiellement de la Stasi et d'élections libres. Ohse, p. 275-276.

¹⁴ *Ibid.*, p. 826.

¹⁵ Solchany, p. 461.

¹⁶ Denis Goedel, « La chute du mur comme rupture culturelle : la question de l'identité de la RDA dans le discours des intellectuels sur l'unification allemande », dans Jeanne Benay, *Révolutions culturelles, politiques et sociales dans l'espace germanique*, Nancy, Nouveaux cahiers d'allemand, 1996, p. 180.

¹⁷ Solchany, p. 461.

¹⁸ Ludwig Mehlhom, dans Philipsen, p. 369.

3.1.2. « Restez avec nous! »

Loin de saisir l'ampleur du rejet des valeurs socialistes par la population, plusieurs membres de l'intelligentsia littéraire implorent les Allemands de l'Est de maintenir leur mobilisation pour la réforme du communisme et d'abandonner l'idée de réunification. Dans les semaines qui suivent l'ouverture des frontières, cette élite culturelle fait toujours preuve d'une loyauté critique envers le socialisme et entend orienter la conscience de la population, deux attitudes directement issues des stratégies qu'elle avait intégrées en RDA.

Déjà en octobre 1989, Christa Wolf s'adressait aux citoyens en ce sens, les conjurant de rester au pays afin de « nous aider » à sauver l'État¹⁹. Cet appel est répété à la veille de l'ouverture du mur de Berlin par un groupe d'intellectuels dont font partie Wolf, Volker Braun, Stefan Heym et Christoph Hein : « nous vous en prions, restez dans votre patrie, auprès de nous [...]. Nous nous trouvons maintenant au début d'une transformation fondamentale de notre pays [...]. Aidez-nous à façonner une société [...] qui préserve également la vision d'un socialisme démocratique. [...] Ce sera une vie difficile, certes, mais utile et stimulante²⁰ ».

Le 12 novembre, *Neues Forum* adopte une formulation semblable dans une *Erklärung* où le groupe soutient que le projet socialiste de la RDA a plus à offrir que la société capitaliste :

Bien sûr, nous resterons pauvres pendant un certain temps, mais nous ne voulons pas d'une société où des escrocs et des arrivistes arrogants se réservent le meilleur. Vous êtes les héros d'une révolution politique, ne vous laissez pas bernés par les perspectives attrayantes de voyages et l'accès à une consommation qui n'aura pour résultat que l'augmentation de vos dettes!²¹

¹⁹ Christa Wolf, citée dans Neubert, p. 845.

²⁰ Christa Wolf, « Prenez confiance! », *L'Humanité*, 10 nov. 1989, p. 4.

²¹ Neues Forum, « Erklärung: die Mauer ist gefallen (12.11.1989) », *Deutschlandfunk*, 12 novembre 1989.

Aux citoyens qui réclament le droit au bonheur, un accès plus facile à la consommation, la démocratie et une sécurité économique, des intellectuels privilégiés proposent donc une voie qui sera « difficile et épuisante, [mais qui permettra de] construire une société et une vie alternative²² » au sein d'un État qui a perdu la confiance de sa population.

Alors que les jours passent et qu'elle sent qu'elle perd l'attention des citoyens, l'intelligentsia se fait insistante : le 26 novembre, Heym, Braun, Wolf et plusieurs collègues se rassemblent pour rédiger l'appel *Für unser Land* (Pour notre pays), que Stefan Heym présente ensuite lors d'une conférence publique. L'objectif est encore une fois d'orienter les citoyens tout en promouvant le socialisme :

Il nous reste peu de temps pour examiner et choisir les possibilités qui offrent une issue à la crise. Soit nous tentons de conserver l'autonomie de la RDA [...] ensemble, avec les groupes étatiques et les groupes d'intérêts, pour développer une société solidaire, libre et respectueuse des droits sociaux, soit nous devons nous résoudre à tolérer, soumis à de fortes contraintes économiques, l'influence des riches économistes et des politiciens de la RFA, puis la liquidation de nos valeurs matérielles et morales. Laissez-nous prendre la première voie. Nous avons encore la chance de développer une alternative socialiste à la RFA²³.

L'appel paraît dans *Neues Deutschland*, l'organe de presse officiel du régime et, selon les intellectuels l'ayant rédigé, est ensuite signé par plus d'un million de personnes. Ce nombre peut paraître énorme, mais il importe de le relativiser : non seulement ne représente-t-il que 15 % de la population que comptait la RDA en 1989, mais il n'informe en rien au sujet des motivations des signataires²⁴.

²² Volker Braun, « Kommt Zeit, kommen Räte », dans Michael Naumann, *Die Geschichte ist offen: DDR 1990, Hoffnung auf eine neue Republik*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1990, p. 18.

²³ « Für unser Land », *Neues Deutschland*, 29 novembre 1989, p. 2.

²⁴ « Presseerklärung von Erstunterzeichnern des Aufrufs "Für unser Land" », *Sächsische Zeitung*, 25 janvier 1990. L'appel est d'ailleurs signé par des classes entières d'écoliers, alors que l'éducation est encore sous l'emprise de l'État, et par plusieurs membres actifs des groupes d'opposition organisés.

Il faut également souligner que des représentants du régime socialiste, dont Egon Krenz et Hans Modrow, se sont publiquement déclarés en faveur des idées et valeurs promues dans *Für unser Land*. Les dirigeants du Parti souhaitaient vraisemblablement profiter ainsi du capital et de la légitimité dont ils croyaient les artistes investis. Les instigateurs du manifeste se seraient bien passés d'un tel appui, eux qui constatent « avec colère qu'ils doivent à présent défendre leur manifeste dans les médias contre sa réutilisation partisane et sa récupération politique. [...] Notre objectif est simplement de stimuler et d'influencer la discussion sociale au sujet du destin de notre peuple²⁵ ». Il n'en demeure pas moins que, comme cela avait été le cas après l'apparition de membres du SED sur la scène du 4 novembre 1989, une telle association entre l'intelligentsia culturelle et le Parti nuit au capital des premiers. Il leur aurait été certes avantageux de s'éloigner du SED, mais leurs idéaux et stratégies socialistes les empêchent de s'en distinguer catégoriquement. Comme l'affirme l'écrivain Günter de Bruyn, qui s'est dissocié après le 9 novembre des revendications de l'intelligentsia littéraire, *Für unser Land* « faisait une erreur fondamentale en présentant sous de nouveaux appareils les mêmes vieux slogans et idées de l'ennemi²⁶ ». En maintenant un discours moralisateur et socialiste, qui n'est pas sans rappeler la doctrine marxiste-léniniste selon laquelle les sacrifices, combats et privations du présent feront place à une vie meilleure et égalitaire dans le futur²⁷, les écrivains les plus en vue de la littérature est-allemande perdent l'autorité morale dont ils jouissaient sous le socialisme d'État.

²⁵ *Ibid.*

²⁶ Günter de Bruyn, cité dans Ian Wallace, « The Failure of GDR Cultural Policy under Honecker », dans Gert-Joachim Glaessner et Ian Wallace, *The German Revolution of 1989: Causes and Consequences*, Oxford, BERG, 1992, p. 115.

²⁷ Selon la théorie marxiste-léniniste, une période de transition doit exister entre le capitalisme et le communisme : la dictature révolutionnaire du prolétariat (ou socialisme d'État). Le Parti agit alors en tant qu'avant-garde et au nom des prolétaires ; ces derniers doivent laisser de côté leur liberté et se soumettre aux

3.1.3. *La révolution trahie*

Ainsi mise à l'écart d'une société qu'elle avait espéré orienter, l'intelligentsia culturelle est-allemande adopte un ton de plus en plus amer et construit un récit des événements de l'automne 1989 au sein duquel son propre rôle est magnifié. Comme le remarque le chercheur Dirk Philipsen lors d'une discussion avec Bärbel Bohley en 1990, « il semble que les intellectuels politiquement actifs sont aujourd'hui profondément frustrés, et cela est sûrement compréhensible, puisque tout a évolué d'une façon bien différente de ce que quiconque avait prévu²⁸ ». Les écrivains réformistes réinterprètent le passé en se déclarant précurseurs de la révolution : ce faisant, ils peuvent reprocher à la population qui se tourne vers l'Ouest de trahir l'esprit des manifestations de 1989.

Stefan Heym et Werner Heiduczek écrivent, dans un recueil publié en 1990, que « la révolution a été provoquée par deux groupes : d'un côté, ceux qui espéraient une meilleure RDA, et de l'autre ceux qui ne voulaient plus de RDA du tout²⁹ ». Selon eux, le premier groupe, dont faisaient partie les intellectuels de gauche, a été poussé à la marge par le deuxième après avoir d'abord mené l'opposition. De même, Michael Naumann soutient que « avant cette révolution, jamais des poètes, romanciers et essayistes allemands n'avaient eu un rôle de précurseurs si important et si difficile à jouer pour le renouveau politique [...]. La révolution a été entamée par les poètes³⁰ ». Christa Wolf en ajoute en déclarant que la contestation ayant précédé la chute du mur de Berlin était menée par « des citoyens guidés par

directives du Parti. Le communisme véritable ne s'établit qu'après cette dictature, qui peut s'accompagner de violence si cela est nécessaire pour le bien de tous. Voir Lénine, *L'État et la révolution : la doctrine marxiste de l'État et les tâches du prolétariat dans la révolution*, Paris, Éd. Sociales, 1972.

²⁸ Philipsen, p. 293.

²⁹ Stefan Heym et Werner Heiduczek, *Die sanfte Revolution: Prosa, Lyrik, Potokolle, Erlebnisberichte Reden*, Leipzig, Gustav Kiepenheuer Verlag, 1990, p. 422.

³⁰ Naumann, p. 10 et 13.

la raison³¹ » qui souhaitaient des réformes ; après le 9 novembre, ces premiers manifestants ont été remplacés par des masses impulsives ou, comme les nomme Heym, des « hordes de fous furieux prenant d'assaut les magasins³² ».

Wolf et Heym, en particulier, reprochent aux citoyens d'adopter une attitude consumériste. Ils regrettent que la population, qui « après des décennies de soumissions, de fuite, s'était ressaisie, avait pris en main son destin³³ », abandonne l'idéologie anticapitaliste de la RDA et prouve que « les gens sont avant tout des consommateurs³⁴ ». Certains intellectuels s'affirment d'ailleurs outrés que des Allemands de l'Est se montrent « avides des bananes des supermarchés » de la RFA³⁵. Ils accusent les citoyens de vouloir « simplement vivre mieux³⁶ » en adhérant au modèle occidental et de rejeter de ce fait les bonnes valeurs du socialisme. Les Allemands de l'Est auraient été séduits par les biens de consommation offerts par l'Ouest alors que l'avant-garde intellectuelle leur promettait une vie meilleure et significative sous le socialisme.

Rapidement, cette critique du matérialisme individualiste s'accompagne d'une accusation de trahison plus profonde. On soutient en effet que les citoyens avaient abandonné l'État depuis longtemps et que sa chute est due à la paresse des Allemands de l'Est qui avaient arrêté de travailler pour construire le communisme. Heym soutient à ce sujet que la « crise

³¹ Christa Wolf, citée dans Brigitte Krulic, « L'impact de la réunification sur les problématiques mémorielles », dans Bernd Zielinski et Brigitte Krulic, *Vingt ans d'unification allemande : histoire, mémoire et usages politiques du passé*, Bern, Peter Lang, 2010, p. 165.

³² Stefan Heym, « Mercredi des cendres en RDA », dans Nicole Bary, *Chroniques d'un automne allemand : RDA, 1989*, Paris, J.C. Lattès, 1990, p. 167.

³³ *Ibid.*

³⁴ Christa Wolf, « Mince est la couche de la civilisation », dans *Ici même, autre part : récits et autres textes (1994-1998)*, Paris, Fayard, 2000, p. 184.

³⁵ Voir la critique formulée à l'encontre des intellectuels qui adoptent un tel discours de Wolf Biermann, *Seul celui qui change peut rester fidèle à lui-même*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'aube, 1991, p. 13.

³⁶ Dorothea Dornhof, dans Robert Von Hallberg (éd.), *Literary Intellectuals and the Dissolution of the State: Professionalism and Conformity in the GDR*, Chicago, University of Chicago Press, 1996, p. 106.

ridicule » qui secoue le régime est « née de la désertion de la population » qui a tout simplement baissé les bras au lieu de réclamer des changements³⁷. Heiner Müller offre une interprétation semblable en jugeant que le déclin de l'État socialiste s'explique par la paresse des travailleurs qui, depuis le début, « ont peu travaillé : il régnait en RDA une attitude corrompue de relâchement³⁸ ». Sur un ton moins méprisant, Christoph Hein met également la faute sur le dos d'une population de moins en moins impliquée dans sa réalité : « il n'y avait plus aucun changement. Le moment où une communauté humaine est satisfaite de son état, c'est la fin³⁹ ». Ce discours concorde toutefois peu avec le vocabulaire utilisé précédemment par ces mêmes écrivains qui, le 4 novembre 1989, célébraient l'action publique des citoyens et soulignaient le courage de « la rue [qui] a toujours su rester vigilante [et se] manifestera à nouveau quand il le faudra⁴⁰ ».

Les écrivains à l'étude, enfin, ne peuvent accepter qu'une part importante de la population réclame la réunification des deux Allemagnes. Ils jugent qu'une telle démonstration de nationalisme s'oppose totalement aux idéaux qu'eux-mêmes souhaitaient promouvoir lors de l'automne 1989 et qu'ils croyaient bons pour tous. Christa Wolf, de ce fait, affirme que les citoyens qui revendiquent la réunification « ne font pas partie de [son] peuple⁴¹ », et Volker Braun considère « qu'il s'agit d'une véritable catastrophe, que dans ce pays si vivant le mot unification ait si rapidement remplacé le mot liberté⁴² ». Stefan Heym

³⁷ Stefan Heym, « Peut-on encore sauver la RDA », dans Bary, p. 37. On assiste ici à une relecture peu fidèle du passé : Heym ne semble pas vouloir reconnaître l'impact des manifestations de l'automne et l'expression du mécontentement populaire.

³⁸ Heiner Müller, cité dans Arrigo Subiotto, « Power and konstruktiver Defaitismus », dans Axel Goodbody et Dennis Tate, *Geist und Macht: Writers and the State in the GDR*, Amsterdam, Rodopi, 1992, p. 185.

³⁹ Christoph Hein, dans Von Hallberg, p. 202.

⁴⁰ Christoph Hein, « Nous sommes enfin devenus adultes », dans Bary, p. 95.

⁴¹ Christa Wolf, citée dans Plock, p. 108.

⁴² Volker Braun, cité dans Irmtraud Gutschke, « Nachdenken über Deutschland », *Neues Deutschland*, 6 mars 1990, p. 4.

s'inquiète de son côté du fait que « le comportement de nombreux citoyens après le 11 octobre 1989, en RDA, [fasse] ressurgir le souvenir pénible de la situation de l'Allemagne tout entière en 1945⁴³ ». Il est inconcevable à leurs yeux que « les manifestants de la RDA aient risqué leur liberté personnelle seulement pour fournir aux citoyens de la RFA un nationalisme qui serait à présent moralement acceptable⁴⁴ ». Il est évident que le dénouement de la révolution ne correspond pas aux espoirs réformistes que ces écrivains avaient caressés.

3.2. Un discours sur soi

Or, l'intelligentsia littéraire avait pu croire, avant le 9 novembre, que la population partageait ses motivations et idéaux réformistes. On l'avait en effet applaudi sur l'Alexanderplatz le 4 novembre et elle était avant cette date un relais toujours efficace pour l'opinion des citoyens qui peinaient à accéder aux tribunes publiques. Après l'ouverture du mur de Berlin, cependant, les écrivains ne sont plus nécessaires à l'expression d'une critique sociopolitique puisque les Allemands de l'Est ont accès à de nouvelles et de nombreuses sources d'informations. L'amertume que l'on relève dans le discours des écrivains qui étaient auparavant les plus influents s'explique par la menace qui pèse sur leur capital culturel et social.

En plus de voir leurs subventions et leur lectorat diminuer du fait de la dissolution des institutions socialistes et de la concurrence au sein du marché littéraire occidental⁴⁵, les auteurs loyaux critiques perdent en effet la reconnaissance des *citoyens-lecteurs* qui n'acceptent plus leurs valeurs socialistes. Leur fidélité à l'État communiste n'a plus de sens pour cette société qui se tourne vers l'Ouest. La fonction légitime qui leur était réservée est de ce fait obsolète et

⁴³ Stefan Heym, « Un bilan provisoire », dans Bary, p. 74.

⁴⁴ Naumann, p. 10.

⁴⁵ Anne-Marie Corbin, *La force de la parole : les intellectuels face à la RDA et à l'unification allemande*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires Septentrion, 1998, p. 212 et 226-227.

ils ne peuvent plus jouir de la protection qu'octroyait leur statut en RDA. Les figures dominantes de la littérature sont ainsi rapidement la cible d'attaques alors que des personnages influents de la RFA leur reprochent de ne pas avoir rempli le rôle habituellement réservé aux élites intellectuelles dans les sociétés occidentales libérales⁴⁶ : en 1989, plusieurs observateurs sont en effet d'avis que les écrivains de la RDA ont servi à légitimer le régime autoritaire et qu'ils n'ont pas, de ce fait, conservé la distance critique nécessaire à leur travail culturel.

Entre 1990 et 1993, les écrivains de l'ex-RDA sont au centre de ce que l'on appellera la *deutsch-deutsche Literaturstreit*⁴⁷. À l'origine de ce conflit littéraire opposant des représentants des littératures des deux Allemagnes se trouve la publication du roman semi-autobiographique *Was bleibt* de Christa Wolf, dans lequel l'auteure raconte la peur et le courage d'une écrivaine se sachant surveillée par la Stasi⁴⁸. D'abord rédigé en 1979, le livre ne paraît qu'après la chute du Mur. Certains journalistes y voient la preuve de la malhonnêteté et du manque d'intégrité de Wolf : on affirme que si elle a attendu la chute du communisme pour faire paraître son récit, c'est parce qu'elle craignait de perdre les privilèges que lui assurait le régime⁴⁹. Le critique ouest-allemand Ulrich Greiner qualifie d'ailleurs Wolf de *Staatdichterin*, « poète d'État »⁵⁰.

Mais le conflit n'oppose pas que des Allemands de l'Ouest aux écrivains de la RDA. Des auteurs est-allemands exilés en RFA depuis quelques années s'en prennent aussi à leurs

⁴⁶ À titre d'exemple, le sociologue ouest-allemand Wolf Lepenies reproche aux intellectuels d'Allemagne de l'Est de s'être éloignés des masses, « dont ils n'ont d'ailleurs jamais partagé les privations », et de s'être compromis avec la nomenclature. Cité dans Denis Goedel, « Geist und Macht », dans Claire Demesmay et Hans Stark, *Qui dirige l'Allemagne ?*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2005, p. 83.

⁴⁷ Voir Karl Deiritz et Hannes Krauss, *Der deutsch-deutsche Literaturstreit: Analysen und Materialien*, Hamburg, Luchterhand, 1991.

⁴⁸ Christa Wolf, *Was bleibt*, Berlin, Aufbau-Verlag, 1990.

⁴⁹ Voir les critiques de Frank Schirrmacher et d'Ulrich Greiner dans Deiritz et Krauss, p. 127 et 145.

⁵⁰ Ulrich Greiner, cité dans Stuart Parkes, *Understanding Contemporary Germany*, London, Routledge, 1997, p. 185-186.

anciens collègues et critiquent le peu de compassion dont ils font preuve envers leurs concitoyens. Monika Maron, par exemple, reproche à Stefan Heym de manifester « l'arrogance d'un homme bien nourri qui s'indigne des manières à table de ceux qui sont affamés⁵¹ ». De son côté, Wolf Biermann blâme les « intellectuels poltrons courageux de la RDA [qui] se retrouvent bredouilles. [Ce sont] des profiteurs altruistes du stalinisme, [...] des artistes d'État qui assistent, contraints et forcés, à l'anéantissement de leur État, [...] des apôtres de l'égalité aux privilèges menacés⁵² ». La crédibilité des écrivains est-allemands diminue encore plus lorsque, en 1993, on révèle que Christa Wolf et Heiner Müller ont été *Inoffizieller Mitarbeiter* pour la Stasi, c'est-à-dire informateurs de la police secrète, au début des années 1960⁵³. Ainsi attaqués de toute part, les écrivains réformistes sont « amenés à relire leur vie et leur œuvre à la lumière des accusations lancées contre eux⁵⁴ » et tentent à partir de la fin de l'année 1989 d'adopter un discours qui correspond aux attentes de la société afin de conserver ou récupérer leur capital symbolique. En s'appropriant des valeurs et identités qu'ils jugent appréciées par la population, Christa Wolf, Stefan Heym, Heiner Müller, Christoph Hein et Volker Braun souhaitent peindre une image d'eux-mêmes appropriée aux nouvelles normes sociopolitiques.

3.2.1. *Un passé vertueux*

Les écrivains dominants de la littérature est-allemande tentent d'abord de construire une image positive de leur passé. Wolf Lepenies affirme que ces auteurs, en continuité avec le récit de la

⁵¹ Monika Maron, citée dans John Torpey, *Intellectuals, Socialism and Dissent: the East German Opposition and its Legacy*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1995, p. 164.

⁵² Biermann, p. 10-11.

⁵³ Von Hallberg, p. 33.

⁵⁴ Goedel, « Geist und Macht », p. 84.

« révolution trahie », ont développé un « mythe qui glorifie les cinq jours, entre le 4 [...] et le 9 novembre 1989 », pendant lesquels l'action de l'intelligentsia culturelle aurait été déterminante⁵⁵. Mais il ne s'agit pas du seul passé qu'ils mobilisent à leur avantage : des événements plus lointains sont également récupérés afin d'étoffer leurs identités de victimes du SED, d'opposants et de missionnaires ayant toujours agi en faveur de la population.

3.2.1.1. *Victimes*

Les écrivains revendiquent le statut de victimes du régime est-allemand en rappelant la censure et la surveillance étatique dont ils souffraient. Cette thématique est particulièrement utilisée par Christa Wolf et constitue notamment le thème central de son *Was bleibt*. Après l'ouverture du mur de Berlin, Wolf maintient un discours mettant l'accent sur le sentiment d'impuissance et de culpabilité que ressentaient les auteurs de l'Allemagne de l'Est muselés par le Parti et soutient que les intellectuels en conflit avec le SED vivaient des crises psychosomatiques, qui les atteignaient tant physiquement que psychologiquement⁵⁶. Elle affirme en outre avoir été désemparée en 1979 lorsque plusieurs de ses collègues ont été expulsés de l'Union des écrivains et de l'État : elle a alors compris que « parler [était] impossible » mais assure qu'elle « ne [voulait] pas [s]e taire non plus... Notre vie [était] sans alternative⁵⁷ ».

Heiner Müller met également les souffrances des écrivains sur le dos du Parti qui entretenait un « climat de méfiance [...] contre l'intellectualité, une hostilité envers les

⁵⁵ Wolf Lepenies, *The Seduction of Culture in German History*, Princeton, Princeton University Press, 2006, p. 170.

⁵⁶ Christa Wolf, « Voyage d'hiver », dans *Ici même, autre part*, p. 67.

⁵⁷ Bettina Parry, « Christa Wolf : ils ne m'auront pas », *L'Humanité*, 12 janvier 1996, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/488646>.

intellectuels⁵⁸ ». Il est d'avis que « le manque de qualification des fonctionnaires a causé l'isolement de plusieurs artistes⁵⁹ » et que le SED est le seul responsable de la distance qui existait entre les citoyens et les intellectuels. Selon lui, les écrivains ont été mal compris par la population car le régime les empêchait d'entrer véritablement en contact avec elle. En 1990, le journaliste Michael Naumann, expulsé vers la RFA alors qu'il était enfant, publie d'ailleurs un recueil d'auteurs est-allemands afin de permettre à ces « victimes d'un système répressif bien organisé⁶⁰ » de s'exprimer au sujet de l'avenir de la RDA. De leur côté, Stefan Heym et Christoph Hein insistent particulièrement sur les difficultés professionnelles auxquelles ils devaient faire face lorsque leurs œuvres étaient soumises au strict processus de censure est-allemand⁶¹.

Il est toutefois bien connu, à l'Est comme à l'Ouest, qu'il était généralement possible pour les intellectuels en conflit avec le régime de quitter la RDA. L'identité de victime adoptée par les auteurs privilégiés ne convainc donc pas, et certains observateurs accusent ces écrivains d'avoir choisi de rester en Allemagne de l'Est, car ils profitaient de leur collaboration avec l'État⁶². Pour rehausser son image, l'intelligentsia littéraire ne peut ainsi se contenter de s'afficher en tant que victime du pouvoir et double son discours de victimisation d'une image de dissident.

⁵⁸ Heiner Müller, « Jetzt ist da eine Einheitssosse », dans *Gespräche 2*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1998, p. 728.

⁵⁹ Heiner Müller, cité dans Subiotto, p. 185.

⁶⁰ Michael Naumann, « Vorwort », dans Naumann, p. 11.

⁶¹ Claude Prévost, « Le serpent et le hérisson », *L'Humanité*, 16 mars 1990, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/3684>.

⁶² Voir Frank Schirrmacher, « Dem Druck des härteren, strengeren Lebens standhalten », dans Deiritz et Krauss, p. 129.

3.2.1.2. *Opposants*

En mars 1990, Claude Prévost, du quotidien communiste français *L'Humanité*, écrit : « Stefan Heym est un écrivain marqué par la tragédie allemande [...]. Livres interdits ou publiés avec d'énormes retards, persécutions policières et judiciaires, rien ne lui fut épargné [...]. Sa critique, au nom du socialisme, a contribué à préparer la révolution douce de l'automne dernier⁶³ », ce à quoi son collègue Jean-Paul Piérot ajoute : « Les artistes et les écrivains ont été, dès le début, à la pointe du mouvement révolutionnaire⁶⁴ ». Ces idées sont alimentées par des écrivains est-allemands qui, eux-mêmes, mêlent leurs identités de victime et d'opposants dont ils se réclament. Ils affirment ainsi que s'ils étaient effectivement opprimés et censurés par le régime, ils ont eu assez de courage pour formuler une critique de l'État.

Après l'ouverture du mur de Berlin, Christa Wolf atteste que la littérature envoyait depuis longtemps des signaux et montrait les problèmes qui existaient en RDA⁶⁵. Alliant les identités de victime et d'opposant, elle déclare : « nos initiatives étaient [cependant] toujours bloquées. Les artistes est-allemands ont ainsi vécu plusieurs tragédies, et également ceux qui ont dû partir. Ce n'était pas un destin facile [...]. Nous étions seuls⁶⁶ ». Stefan Heym offre une interprétation semblable, sur un ton singulièrement amer, en déplorant que les citoyens aient oublié qu'il leur a « préparé la voie en étant le seul à exprimer vingt ans plus tôt ce qu'ils ont enfin osé exprimer en 1989⁶⁷ ». L'intelligentsia aurait donc entretenu la flamme de la dissidence pendant des années avant que celle-ci ne soit reprise – et trahie – par la population

⁶³ Prévost, « Le serpent et le hérisson ».

⁶⁴ « Solidarité Paris-Berlin », *L'Humanité*, 16 décembre 1989, p. 14.

⁶⁵ Christa Wolf, « Schreiben im Zeitbezug », *Christa Wolf im Dialog : Aktuelle Texte*, Frankfurt am Main, Luchterhand Literaturverlag, 1990, p. 131.

⁶⁶ Christa Wolf, « Leben oder gelebt werden », dans *Ibid.*, p. 118.

⁶⁷ Stefan Heym, cité dans Brigitte Pätzold, « Stefan Heym : une conscience du siècle », *L'Humanité*, 18 décembre 2001, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/257239>.

en 1989. Il n'aurait pu en être autrement, d'ailleurs, car la dissidence est inscrite dans l'identité même de l'écrivain. Hermann Kant croit ainsi que sa propre attitude critique et celle de ses collègues étaient « directement liées à la profession littéraire. À ce sujet, il faut admettre que les auteurs qui soutiennent totalement et sans nuances leur État sont très rares⁶⁸ ». Christoph Hein est du même avis lorsqu'il reconnaît qu'en « RDA [...] il y avait une posture intellectuelle souhaitée par l'État » mais que celle-ci a « débouch[é] sur des résultats opposés [puisqu'il] était tout à fait normal que des intellectuels aient à cet égard une réaction critique : cela fait partie de leur travail⁶⁹ ». Stefan Heym s'attribue également cette valeur en affirmant avoir toujours été du côté « de ceux qui souhaitent construire du neuf, contre le groupe dirigeant⁷⁰ ».

Parmi les événements invoqués comme preuve de cette opposition passée, l'affaire Biermann est maintes fois citée. Christa Wolf se défend ainsi d'avoir appuyé aveuglément le régime socialiste en rappelant son implication lors de cet épisode :

Je constate que des informations essentielles ont été camouflées : par exemple, qu'il n'a plus été possible pour moi et certains de mes collègues écrivains de publier des articles à caractère politique dans les journaux et les magazines ou d'exprimer de telles opinions à la radio et à la télévision est-allemandes après que nous avons contesté l'expatriation de Wolf Biermann en 1976⁷¹.

Pour Christoph Hein, la dissidence des intellectuels et artistes trouve justement son origine dans les années 1970, alors qu'après avoir été choqués par l'exil forcé de Biermann et d'un nombre important d'écrivains en 1979, « beaucoup, rompant le silence, n'ont plus accepté que

⁶⁸ Hermann Kant, dans Von Hallberg, p. 147-148.

⁶⁹ Christoph Hein, cité dans « Un observateur des modifications », *L'Humanité*, 2 juin 1995.

⁷⁰ Stefan Heym, cité dans Jean-Paul Piérot, « Stefan Heym ne renonce pas à son combat », *L'Humanité*, 1^{er} juin 1994, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/80773>.

⁷¹ Christa Wolf, « Est tut weh zu wissen », dans *Im Dialog*, p. 125.

l'on expulse et expatrie les intellectuels et les artistes qui refusaient la discipline⁷² ». Cela expliquerait que l'intelligentsia littéraire ait cessé de se soumettre aux préceptes de l'État et ait réussi, malgré les interdictions officielles, à faire publier des textes qui ne cadraient pas totalement avec les canons culturels socialistes.

L'image de dissident dont veulent se parer les écrivains est ainsi essentiellement fondée sur leur accès à la parole et leur utilisation subversive des mots : la littérature est-allemande « s'était donnée pour devoir [...] de provoquer et renforcer la conscience critique de ses lecteurs, de les encourager à résister aux mensonges et à l'hypocrisie⁷³ ». Dans une société soumise à un pouvoir autoritaire où le discours public était surveillé et contrôlé, la publication d'œuvres s'éloignant du dogme officiel peut effectivement être considérée comme une critique menaçante, et nous avons démontré au chapitre précédent que la littérature constituait pour la population une source d'information alternative relativement influente. Néanmoins, lorsque, pour proclamer leur dissidence, Volker Braun affirme que « contre l'autoritarisme du pouvoir, seul un combat clandestin était possible : dans le texte⁷⁴ » et que Christa Wolf se défend en déclarant « nous avons résisté intellectuellement⁷⁵ », ils omettent de reconnaître que le régime leur permettait d'exprimer leurs opinions dans l'espace public et qu'ils ont collaboré, jusqu'à un certain point, avec les organes de censure. L'historien Konrad Jarausch est d'ailleurs d'avis que l'État tolérait certaines divergences de la part de ses

⁷² Christoph Hein, « L'exploration du marécage », dans Bary, p. 177.

⁷³ Wolf, « Zwischenrede », dans *Im Dialog*, p. 159.

⁷⁴ Volker Braun, cité dans Wallace, « The Bierman Affair and its Consequences », dans Goodbody et Tate, p. 75.

⁷⁵ Wolf, « Schreiben im Zeitbezug », p. 136.

intellectuels parce que cela permettait de maintenir l'illusion d'une société libre et normale. Selon lui, leur critique limitée aurait été une « valve de sécurité⁷⁶ » pour le régime.

Afin de rendre crédible leur identité d'opposant, les écrivains les mieux positionnés dans le champ littéraire de la RDA ont dû dissimuler la capacité qu'ils avaient à discuter et à négocier avec le régime. Dans une entrevue réalisée en 1990, Christoph Hein déclare ainsi qu'il n'a jamais accepté de se censurer⁷⁷. Or, Hein avait affirmé en 1984 avoir accepté de réviser son *Horns Ende* à la demande de fonctionnaires du Parti qui refusaient de publier le livre dans sa première version⁷⁸. L'auteur soutient également, après la chute du Mur, qu'il a quitté l'organisation théâtrale de la *Volksbühne* en 1979 parce qu'un nouveau metteur en scène « qui pensait que je devais quitter le théâtre » avait alors fait pression sur lui⁷⁹. En 1986, toutefois, Hein avait confirmé être parti de son plein gré après qu'une « nouvelle direction s'y soit installée et que je n'aie plus vu de raisons d'y rester⁸⁰ ». Bien sûr, ces différents récits sont tous plausibles, et la vérité a ici peu d'importance : il est plutôt révélateur de constater que Hein a adapté son discours aux circonstances des deux périodes – avant et après 1989 – et que, dans chacun de ces cas, il a cherché à défendre ses intérêts en fonction des normes sociales.

3.2.1.3. *Missionnaires*

Lors de la *Literaturstreit*, cependant, les compromis acceptés par les écrivains est-allemands sont révélés, ce qui nuit grandement à la crédibilité de leur image d'opposants. Ils tentent alors

⁷⁶ Konrad Jarausch, « The Double Disappointment: Revolution, Unification and German Intellectuals », dans Michael Geyer, *The Power of Intellectuals in Contemporary Germany*, Chicago, University of Chicago Press, 2001, p. 280.

⁷⁷ Christoph Hein, dans Von Hallberg, p. 201.

⁷⁸ Hannes Krauss, « Schreibend das Sprechen üben », dans Goodbody et Tate, p. 204.

⁷⁹ Christoph Hein, « Schreiben als Aufbegehren gegen die Sterblichkeit », dans Lothar Baier (éd.), *Christoph Hein: Texte, Daten, Bilder*, Frankfurt am Main, Luchterhand Literaturverlag, 1990, p. 43.

⁸⁰ Christoph Hein, « Wir werden es lernen müssen, mit unserer Vergangenheit zu leben », dans *Ibid.*, p. 45.

d'expliquer l'attitude conciliatrice dont on les accuse en adoptant une troisième identité : ils affirment avoir agi ainsi pour le bien des citoyens envers lesquels ils avaient une responsabilité.

Si les écrivains ont accepté de se soumettre aux règles imposées par le régime, c'est parce qu'ils entendaient de cette façon agir de l'intérieur et acquérir l'influence leur permettant d'améliorer la réalité sociale. Herman Kant réinterprète son passé de cette façon en affirmant que, bien qu'il ait été fonctionnaire pour le Parti, « être critique était presque un mode de vie pour moi⁸¹ » et que l'État et les écrivains « étaient, dans un certain sens, totalement ennemis⁸² ». En tant que président de l'Union des écrivains, ses actions d'apparences loyales étaient motivées par sa volonté d'obtenir un plus grand espace de liberté pour les acteurs du champ littéraire, espace dont ceux-ci pourraient se servir pour formuler des critiques du régime⁸³. Heiner Müller, après les révélations concernant ces contacts avec la Stasi, se défend de la même façon en déclarant qu'il « voulait changer les choses⁸⁴ ». Christa Wolf, quant à elle, espérait « être de quelque influence pour infléchir la fatale orientation qu'adoptait jour après jour [notre pays]⁸⁵ ». Après tout, les écrivains doivent « prendre la défense de ceux qu'on attaque injustement [...]⁸⁶ ».

Ces écrivains affirment donc être demeurés en RDA car ils souhaitaient, de façon désintéressée, y remplir la mission qui leur était réservée. Christa Wolf explique :

⁸¹ Hermann Kant, dans Von Hallberg, p. 150.

⁸² *Ibid.*, p. 148.

⁸³ Sara Jones, *Complicity, Censorship and Criticism: Negotiating Space in the GDR Literary Sphere*, New York, De Gruyter, 2011, p. 85.

⁸⁴ Heiner Müller, cité dans Von Hallberg, p. 32. D'ailleurs, « lors d'une entrevue avec Spiegel TV, Müller a admis avoir parlé avec la Stasi. Il a expliqué qu'il désirait de cette façon assurer la publication de ses œuvres en RDA et qu'il souhaitait pouvoir influencer la politique intérieure du régime Honecker sous l'ère Gorbatchev, une politique qu'il jugeait désastreuse ». David Bathrick, *The Powers of Speech: the Politics of Culture in the GDR*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1995, p. 223.

⁸⁵ Christa Wolf, « Être nulle part ô nulle part toi mon pays », dans *Ici même, autre part*, p. 56.

⁸⁶ Christa Wolf, « Que fait la plume austère », dans *Ibid.*, p. 49.

On nous reproche à l'Ouest d'être restés en RDA. Nous savions pourtant que le rêve était fini depuis 1968. Mais il y a des liens entre mon pays et moi. Rester ? Partir ? Avec Volker Braun et d'autres, nous nous étions promis de rester tant qu'il resterait un prêtre, un médecin et un écrivain⁸⁷.

Une telle affirmation relève d'une relecture évidente du passé. Wolf n'avait visiblement pas abandonné le rêve socialiste depuis 1968 puisqu'en novembre 1989, elle demandait toujours aux citoyens de « rêver l'esprit bien éveillé : imagine, c'est le socialisme et personne ne s'en va⁸⁸ ». Elle peut toutefois s'attribuer de cette façon une image positive en démontrant qu'elle et d'autres écrivains se savaient nécessaires à la RDA et que c'est pour cette raison qu'ils ont consenti à y rester. Ici encore, l'intellectuel est en quelque sorte victime, puisqu'il doit subir les conséquences de sa mission. Il est toutefois assez résilient pour se sacrifier et « c'est au nom du paradis à venir qu'[il] renon[çait] à [sa] vie de tous les jours⁸⁹ ». Wolf soutient d'ailleurs en 1996 que c'est parce que des lecteurs le lui ont demandé qu'elle est restée en RDA et qu'il était de son devoir d'acquiescer à de telles requêtes⁹⁰. Cette tâche qui incombe à l'intellectuel, Christoph Hein la connaît aussi :

La posture des intellectuels, jumelée à l'insuffisance de la société, a eu un impact important sur les masses. Dans un climat de peur, on se tourne de façon générale vers les intellectuels pour trouver une orientation. On se tourne vers les quelques figures qui peuvent, croit-on, répondre à nos questions. J'avais espéré pouvoir me délester de ce rôle après la révolution d'octobre⁹¹.

Wolf et Hein se présentent comme des êtres de bonne volonté, soumis à un devoir pénible. Cette identité est directement issue de la socialisation qu'ont vécue ces écrivains sous le socialisme est-allemand, lors de laquelle ils ont en outre appris qu'ils devaient orienter les

⁸⁷ Christa Wolf, citée dans Jean-Pierre Léonardini, « Le courage de la mémoire », *L'Humanité*, 14 septembre 1990, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/9819>.

⁸⁸ Christa Wolf, « Citoyen, éteins la télé », dans Bary, p. 108.

⁸⁹ Christa Wolf, citée dans Léonardini.

⁹⁰ Wolf, « Schreiben im Zeitbezug », p. 148.

⁹¹ Christoph Hein, « Die alten Themen... », dans Baier, p. 40.

masses. Les intérêts multiples exprimés par les citoyens ne sont toutefois pas véritablement reconnus par ces « missionnaires » qui entendent imposer leur propre définition du bonheur à la population. Volker Braun se permet de ce fait d'utiliser les citoyens comme un miroir de ses propres revendications en se faisant le porte-parole d'une population qui, croit-il, « n'abandonnera jamais ses acquis. [...] Ce qui l'intéresse, ce n'est pas la liberté floue dans l'autre Allemagne, mais la démocratie concrète en RDA⁹² ». Dans le même ordre d'idée, Stefan Heym, alors qu'il est candidat pour le PDS en 1994, déclare : « Actuellement, une grande insatisfaction règne [en Allemagne], les gens veulent du changement. La question est de savoir s'ils vont s'orienter dans *la bonne direction*, et non à droite vers le fascisme⁹³ ». Éducateurs des masses sous le communisme d'État, ces écrivains estiment être en droit de diriger les Allemands de l'Est après l'ouverture du Mur.

3.2.2. *Un avenir meilleur*

En réinterprétant leur identité en fonction des nouvelles normes acceptables, les auteurs à l'étude ne laissent ainsi pas de côté les idéaux et valeurs socialistes qu'ils avaient intégrés dans l'État communiste. Non seulement se considèrent-ils toujours comme des directeurs de conscience et des sources d'information privilégiées, mais ils croient encore que le modèle socialiste est préférable et qu'il convient de le promouvoir.

⁹² Volker Braun, cité dans Francis Combe, « Rencontre avec Volker Braun : le dialogue de Hinze et Kunze dans la rue », *L'Humanité*, 2 novembre 1989, p. 15.

⁹³ Stefan Heym, cité dans Piérot.

3.2.2.1. Critique de l'Ouest

L'intelligentsia littéraire est-allemande adopte par conséquent un discours foncièrement négatif au sujet de l'Occident, visiblement dans le but de délégitimer l'Ouest et son capitalisme libéral. Elle se déclare de ce fait victime de la RFA, État qui serait responsable des difficultés personnelles et professionnelles qu'elle subit en parallèle du processus de réunification.

Il est vrai que la situation des écrivains devient particulièrement difficile : après avoir joui pendant plusieurs années d'un statut légitime et respecté, les auteurs privilégiés de la RDA perdent leur fonction sociale et sont abandonnés par l'appareil étatique qui leur permettait de vivre de leur art. Ils se retrouvent en effet soumis à la compétitivité du marché littéraire occidental auquel ils peinent à s'adapter⁹⁴. À ce titre, Christa Wolf craint que « de nombreux auteurs doivent faire face, dans un avenir rapproché, à des problèmes existentiels : les bases matérielles de leur travail – les maisons d'édition et les organes de publications – sont, entre autres, directement menacées⁹⁵ ». Elle croit par ailleurs que « certains médias de la République fédérale organisent une action concertée qui a pour but de démanteler, en plus de la RDA, la littérature qui y était produite, et plusieurs de ses auteurs également⁹⁶ ». Les écrivains socialistes considèrent que leur art est d'autant plus menacé que la culture ne profite pas, à leurs yeux, d'un statut satisfaisant à l'Ouest. Selon eux, le public de l'Est « est bien plus important et plus intéressant que celui d'ici [RFA]. Il comprend aussi mieux, et plus⁹⁷ ». Au contraire des Occidentaux pour qui seul le divertissement importe, les citoyens est-allemands avaient appris à apprécier une littérature que ces auteurs demeurés loyaux à la RDA jugent

⁹⁴ Frank Trommler, « German Intellectuals: Public Roles and the Rise of Therapeutic » dans Geyer, p. 55.

⁹⁵ Christa Wolf, « Heine, die Zensur und wir », dans *Im Dialog*, p. 165.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 167.

⁹⁷ Heiner Müller, *Ich bin ein Neger: eine Diskussion mit Heiner Müller*, Darmstadt, J. Häusser, 1994, p. 44.

significative. La conception que l'on a de l'art et de la culture dans l'Occident bourgeois ne convient pas à l'idée que ces derniers se font de leur propre fonction et importance sociale.

Mais l'Ouest n'est pas seulement présenté comme le responsable des difficultés rencontrées par les intellectuels dans l'Allemagne unifiée. Le mal est plus profond, et plus dangereux : la RFA est dépeinte par certains comme un État colonisateur qui a « exploité les désirs du peuple pour une vie meilleure⁹⁸ » et contraint les Allemands de l'Est à accepter « leur place [inférieure] dans la hiérarchie⁹⁹ ». Ils estiment de ce fait que la réunification représente une menace pour la paix européenne puisqu'elle réveillera le nationalisme allemand, comme le soutient Heiner Müller : « L'unité allemande est en train de prendre sous nos yeux la forme d'une conquête, d'une humiliation d'un pays par un autre. On dirait qu'il s'agit d'éliminer tout ce qui y a été créé, de tout briser, de tout discréditer [jusqu'à] l'explosion du nationalisme et du fascisme¹⁰⁰ ». Il est ainsi primordial que l'Europe se protège contre l'Allemagne capitaliste qui « cherche, en s'appuyant sur sa puissance économique et financière, à regagner le terrain perdu. Il serait très dangereux qu'une nation, et particulièrement la nation allemande, domine tout [le continent]¹⁰¹ ». Le vocabulaire utilisé démontre que la culpabilité héritée de l'épisode nazi et le mythe antifasciste de la RDA demeurent parties intégrantes de l'identité de l'intelligentsia culturelle, qui craint le retour de « la peur [et] de ce qui accompagne tout cela : xénophobie, chauvinisme, antisémitisme même, et néofascisme¹⁰² » et redoute « la

⁹⁸ Stefan Heym, cité dans Prévost, « Le serpent et le hérisson ».

⁹⁹ Christa Wolf, « Sur la personne : Günter Gaus », dans *Ici même, autre part*, p. 64.

¹⁰⁰ Heiner Müller, cité dans « Heiner Müller : L'unité allemande est une humiliation », *L'Humanité*, 12 octobre 1990, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/11113>.

¹⁰¹ Stefan Heym, cité dans Piérot.

¹⁰² Martina Doering, « L'adieu à un pays », *Les Temps Modernes*, juillet 1990, p. 5. Doering était journaliste en RDA.

réapparition d'idées *völkisch* périmées¹⁰³ ». Plusieurs considèrent d'ailleurs, en accord avec le récit officiel du communisme est-allemand, qu'après 1945 l'Est a mieux géré les crimes fascistes du Troisième Reich, tandis que les dirigeants de la RFA ont permis à des fonctionnaires de l'État nazi de conserver leur poste¹⁰⁴. Il serait inacceptable aux yeux des écrivains loyaux critiques de nier cet héritage en se précipitant vers la réunification allemande.

3.2.2.2. *Promoteurs du bon socialisme*

Contre ce nationalisme dangereux, les écrivains réformistes réaffirment la nécessité de conserver un vrai socialisme, humaniste et antifasciste, dont ils sont les véritables promoteurs. Faisant preuve d'une conception du monde manichéenne qui n'est pas sans rappeler la séparation du monde entre fascistes et antifascistes que voulait imposer le SED, l'Union des écrivains déclare par communiqué que « ceux qui veulent faire passer les artistes comme des hypocrites privilégiés ou des moins que rien, ceux qui leur reprochent d'avoir appelé les citoyens et travailleurs à manifester, ceux-là veulent saper le processus de renouvellement dans notre pays¹⁰⁵ ». Puisqu'ils sont les porteurs d'une parole bonne et légitime, les auteurs qui endossent cette position refusent d'être l'objet de critiques.

Ils estiment par ailleurs qu'on ne peut formuler à leur égard les mêmes reproches que l'on adresse au Parti, car leur socialisme est idéal. Contrairement à la dérive autoritaire du SED, ils réclament, comme l'exprime Volker Braun, que « l'utopie [fasse] aussi partie de la réalité¹⁰⁶ » afin que la société ne soit pas aussi dominée que sous le stalinisme ou aussi

¹⁰³ Rainer Schedlinski, « Die Phase der schönen Revolution ist vorbei », dans Heym et Heiduczek, p. 344.

¹⁰⁴ Christa Wolf, « Pour le 80^e anniversaire de H. Böll », dans *Ici même, autre part*, p. 163.

¹⁰⁵ Schriftstellerverband der DDR Bezirksverband Berlin, « Beschluss des Bezirksverbandes der Berliner Schriftsteller (23.11.1989) », *Neue deutsche Literatur*, 38 (3), 1990, p. 191.

¹⁰⁶ Volker Braun, cite dans Claude Prévost, « Livre de sagesse », *L'Humanité*, 15 janvier 1985, p. 11.

édulcorée que le modèle proposé à l'Ouest. À leurs yeux, un tel « recours à l'utopie [doit permettre] de dissocier l'idée socialiste, le socialisme originel, qu'on veut sauver de l'effondrement du système, du socialisme réellement existant qui a révélé ses imperfections¹⁰⁷ ». Après l'ouverture du mur de Berlin, la stratégie des écrivains est-allemands est ainsi encore orientée par une loyauté critique : fidèles au socialisme, ils blâment néanmoins le communisme d'État autoritaire et réclament une purification de l'idéologie.

De cette façon, ils espèrent s'approprier la légitimité du discours socialiste, ce que l'auteure Helga Königsdorf démontre bien lorsqu'elle assure qu'elle et ses collègues n'ont jamais « accepté le système qui nous entourait » mais qu'ils ont « vécu l'utopie qu'on leur avait autrefois promise¹⁰⁸ ». Si, comme le déclare Christa Wolf, ils ont « toujours été, et restent encore, du côté de l'alternative socialiste », ils reconnaissent que celle-ci est « à redéfinir, naturellement, ce qui demandera un temps considérable¹⁰⁹ ». Ils affirment donc ne pas être attachés au même socialisme que celui proposé par l'État et avoir toujours été conscients des erreurs de l'idéologie officielle puisque « une utopie qui n'implique aucun scepticisme n'est pas une utopie¹¹⁰ ». L'intelligentsia littéraire réformatrice se réserve le titre de « bons socialistes », insistant une fois de plus sur les identités de victimes et d'opposants qu'elle cherche à s'attribuer : Stefan Heym, par exemple, soutient que « les gens qui interdisaient [ses livres] n'étaient pas de bons communistes¹¹¹ », et Wolf se demande si le SED avait « le droit de se nommer communiste¹¹² ». Christoph Hein, enfin, affirme qu'il est nécessaire de

¹⁰⁷ Goedel, « La chute du Mur... », p. 179.

¹⁰⁸ Helga Königsdorf citée dans *Ibid.*

¹⁰⁹ Wolf, « Leben oder gelebt werden », p. 117.

¹¹⁰ Christoph Hein, dans Von Hallberg, p. 203.

¹¹¹ Stefan Heym, cité dans Prévost, « Le serpent et le hérisson ».

¹¹² Christa Wolf « Aujourd'hui les blessures ne saignent qu'à l'intérieur », dans *Ici même, autre part* p. 95.

nous débarrasser complètement de ce qu'on a appelé le socialisme réellement existant, qui n'était rien d'autre qu'un système dans lequel tout un peuple était tenu en échec et exploité par une petite clique politique. [Il ne faut pas] nous en remettre à d'autres, mais construire pour la première fois sur le sol allemand une société conforme aux idéaux humanistes, chrétiens et socialistes¹¹³.

En voulant ainsi s'éloigner du Parti, ces écrivains espèrent conserver le capital qui leur glisse de plus en plus des doigts alors que s'accélère le processus de réunification et que s'intensifient les critiques à leur égard. L'analyse de leur discours démontre cependant qu'ils sont demeurés plus près du SED qu'ils ne voulaient le croire ou le laisser paraître.

3.2.3. *Les écrivains et le Parti après le 9 novembre*

Le vocabulaire et les valeurs mobilisés par les auteurs réformistes ressemblent en fait au discours adopté par les membres du Parti après la démission d'Erich Honecker le 18 octobre 1989. Le nouveau secrétaire général Egon Krenz et son gouvernement optent alors pour une attitude plus conciliante et n'excluent pas la possibilité d'instaurer des réformes limitées si cela peut satisfaire certaines revendications populaires et permettre la sauvegarde du socialisme¹¹⁴. Comme les écrivains privilégiés, le SED estime que « le plus important, à présent, est de défendre le socialisme et de maintenir l'ordre dans le pays¹¹⁵ ». Après tout, l'État est-allemand n'a de sens que s'il offre, selon les mots de Stefan Heym, « une alternative à l'État-requin¹¹⁶ » ouest-allemand.

Les représentants du pouvoir à la fin de l'année 1989 entendent donc proposer un socialisme réformé qui ressemble à s'y méprendre à celui que propose l'intelligentsia

¹¹³ Hein, « L'exploration du marécage », p. 178.

¹¹⁴ Mary Elise Sarotte, *The Collapse*, New York, Basic Books, 2014, p. 90. Voir « Krenz on his New Course, 1 November 1989 » dans Konrad Jarausch et Volker Gransow (éd.), *Uniting Germany: Documents and Debates, 1944-1993*, Providence, Berghahn Books, 1994, p. 68.

¹¹⁵ Hermann Axen (membre du SED), cité dans Ohse, p. 270.

¹¹⁶ Heym, « Mercredi des cendres en RDA », p. 170.

littéraire. Le 9 décembre 1989, Gregor Gysi, nommé depuis peu président du SED, annonce ainsi la mise en place d'une troisième voie « vers un socialisme se caractéris[ant] par une démocratie radicale, l'État de droit, l'humanisme, la justice sociale [...]»¹¹⁷ ». Pour légitimer ces idées de réformes, le SED renouvelé entreprend une distanciation entre son socialisme purifié et celui des anciens dirigeants, ce qui est tout à fait semblable au discours des écrivains : à titre d'exemple, le nouveau ministre-président Hans Modrow affirme qu'il « ne peut pas nier avoir longtemps eu des doutes au sujet de certains développements dans notre État, particulièrement en ce qui a trait à notre interprétation du marxisme¹¹⁸ » et que « Honecker avait sûrement remarqué qu'il ne pouvait pas totalement se fier à moi¹¹⁹ ». Dans le même ordre d'idées, André Brie, qui sera particulièrement actif lors de la transformation du SED en PDS, met de l'avant ses propres critiques envers le Parti et souligne que son père a été emprisonné par le régime, ce qui explique que « ses enfants aient rapidement appris à reconnaître les cruautés propres au stalinisme¹²⁰ ». Brie soutient que « c'est la réalité du socialisme qui a déçu et repoussé les gens¹²¹ » et que le communisme aurait fonctionné en RDA si la théorie avait réellement été appliquée. Cette position, comme nous l'avons déjà démontré, est défendue par plusieurs membres de l'intelligentsia qui estiment au même moment que « la forme de socialisme qui s'est établie en RDA [...] n'était pas du socialisme, parce qu'il lui manquait la démocratie. Mais cela ne veut pas dire que l'idée soit mauvaise [...]»¹²² ».

¹¹⁷ Gregor Gysi, cité dans Jean-Philippe Mathieu et Jean Mortier, *RDA, quelle Allemagne ?*, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1990, p. 188.

¹¹⁸ Hans Modrow, dans Philipsen, p. 93. Modrow était connu avant sa nomination pour ses idées réformatrices.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 94.

¹²⁰ André Brie, dans *Ibid.*, p. 173.

¹²¹ *Ibid.*, p. 277.

¹²² Stefan Heym, cité dans Prévost, « Le serpent et le hérisson ».

Pour le Parti comme pour les écrivains dominants de la littérature est-allemande, l'objectif est de protéger l'existence du modèle socialiste et l'indépendance de la RDA. Plusieurs auteurs, souhaitant assurer la stabilité de l'État, évitent donc de pousser trop loin leur critique du SED et refusent de demander sa dissolution. Rainer Schedlinski est ainsi d'avis que « grâce à la vague d'exil qu'a connu le pays, le Parti peut maintenant seulement s'améliorer et devenir un organe parlementaire moins imposant¹²³ » ; il ne servirait donc à rien de forcer sa disparition. Même Stefan Heym, dont les critiques envers les dirigeants sont pourtant acerbes, propose que l'existence du SED soit maintenue et que seuls ses membres fautifs soient remplacés par d'autres qui se « considéreraient comme les serviteurs du peuple¹²⁴ ». Dans la postface de la réédition française de son roman *Une semaine de juin*, Heym fait de son personnage fictif le porte-parole de ses propres sentiments en affirmant que lui aussi aurait, en 1989 « avec tout un peuple, manifesté sur l'Alexanderplatz à Berlin pour la liberté, pour le droit, pour la démocratie, [et] tenterait de sauver ce qui peut l'être encore de l'État *et du Parti* qu'il continue à considérer comme siens [...]¹²⁵ ». Le SED reste un élément déterminant du socialisme en RDA pour ces intellectuels réformistes. Le régime est-allemand ne mérite pas le sort qu'a connu le « fascisme [qui] était tout de même autre chose que la dictature d'un Erich Honecker¹²⁶ ».

Le discours des écrivains et du Parti au sujet de la population après l'ouverture du Mur est également similaire. Comme l'intelligentsia littéraire, le Politbüro tente de se placer à l'avant-garde des citoyens et de se faire le représentant de ce qu'il souhaite être un

¹²³ Schedlinski, p. 341.

¹²⁴ Stefan Heym, « Un bilan provisoire », p. 75.

¹²⁵ Stefan Heym, « Postface à l'édition française, décembre 1989 », dans *Une semaine en juin*, La Nuée Bleue/J.C. Lattès, 1990, p. 334.

¹²⁶ Heiner Müller, cité dans Brigitte Pätzold, « Heiner Müller : la mort d'un homme de théâtre que l'Allemagne réunifiée n'a plus inspiré », *L'Humanité*, 19 janvier 1996, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/122481>.

« soulèvement social pour un socialisme rénové [...] ». Dans un style qui rappelle *Für unser Land*, Hans Modrow exhorte la population à contribuer à la stabilisation du « pays en toute souveraineté. Ne nous laissons pas acheter par la République fédérale [...]. Faites du SED un parti propre et fort ; nous aussi, nous sommes le peuple¹²⁷ ». Egon Krenz affirme de son côté qu'il n'est nul « besoin de tout reprendre à zéro pour mettre en chantier notre stratégie pour la société [...]. Remettre en question ces bases, ce serait vouloir le chaos, la déstabilisation¹²⁸ ». Cette dernière déclaration ressemble particulièrement à celles qu'Herman Kant et Christoph Hein formulent à la même époque : le premier est d'avis que, « malgré les difficultés actuelles, la RDA fournit l'exemple d'un État qui fonctionne bien [...]»¹²⁹ et le second espère « que nous ne sommes pas devenus assez pusillanimes, ou déçus, [...] dénués de courage, pour laisser tomber notre pays¹³⁰ ». Hein soutient qu'il importe de créer « un programme qui fasse que cette situation réellement dangereuse disparaisse, car la menace existe d'une terrible déstabilisation de l'État¹³¹ ». Volker Braun partage également cette crainte, lui qui s'inquiète que « la déception à l'égard du socialisme d'imprégnation stalinienne [soit] si grande qu'on retourne à un point zéro, qui risque de voir jeter l'enfant avec l'eau du bain¹³² ».

Malgré les promesses d'ouverture, de changements et de socialisme démocratique, le SED et les écrivains n'abandonnent donc pas l'idéal marxiste-léniniste selon lequel la population doit être orientée. Depuis la fondation de la RDA en 1949, le régime agissait d'ailleurs de façon résolument paternaliste en fonction « du postulat implicite selon lequel les

¹²⁷ Hans Modrow, cité dans Mathieu et Mortier, p. 188.

¹²⁸ Egon Krenz, cité dans Claude Marchand, « Socialisme à rénover », *L'Humanité*, 10 novembre 1989, p. 2.

¹²⁹ Hermann Kant, cité dans Jacques Dimet, « Les enjeux », *Révolution*, 3 novembre 1989, p. 31.

¹³⁰ Christoph Hein, cité dans Claude Prévost, « L'Est était-il donc si mal connu [...] », *L'Humanité*, 24 juillet 1990, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/8123>.

¹³¹ Christoph Hein, cité dans Gilbert Badia, « Intellectuels de RDA : l'esprit de Rosa », *Révolution*, 24 novembre 1989, p. 39.

¹³² Volker Braun, cité dans Combe, p. 15.

intérêts des citoyens correspondent parfaitement à ceux de l'État ; ils doivent simplement en prendre conscience¹³³ ». C'est dans cet esprit qu'Egon Krenz, comme Christa Wolf lorsqu'elle s'adressait à ses concitoyens le 8 novembre 1989 en leur demandant de « rester au pays », peut faire fi du mécontentement exprimé par les Allemands de l'Est depuis de nombreuses semaines et simplement leur affirmer que leur « place est ici, [qu']on a besoin d'[eux]¹³⁴ ». Il est admis chez l'intelligentsia politique et culturelle de la RDA que la population doit atteindre, par la force si cela est nécessaire, un bonheur défini selon les termes de l'élite communiste¹³⁵. Suivant cette idée, Volker Braun propose que la RDA instaure une démocratie fondée sur des conseils d'ouvriers qui seraient cependant surveillés et auxquels on interdirait, notamment, de « se prononcer en faveur de la République fédérale des bananes [...]. Ces conseils d'ouvriers devraient tous être des conseils socialistes¹³⁶ ».

Il n'est ainsi pas question de pluralisme politique. Le 17 novembre 1989, Hans Modrow déclare à la télévision est-allemande que son gouvernement « s'engage à tout faire [...] pour le bien du peuple de la RDA qui souhaite un meilleur socialisme¹³⁷ ». Les autres, « ceux qui veulent tout jeter au bûcher et ne reconnaissent pas les acquis de quatre décennies¹³⁸ », doivent se rendre à l'évidence s'ils veulent que le régime agisse en leur faveur : seul le socialisme peut leur apporter le bien-être. On ne reconnaît pas à la population la

¹³³ Mary Fulbrook, *The People's State: East German Society from Hitler to Honecker*, New Haven, Yale University Press, 2005, p. 193.

¹³⁴ Egon Krenz, « Spätereport », *Archiv Deutschland Radio*, [En ligne], 3 novembre 1989, <http://www.chronik-der-mauer.de/en/chronicle/?language=en&month=11&month=11&year=1989&openid=179496&filter=1&dokument=0&audio=0&video=0&foto=0>.

¹³⁵ Konrad H. Jarausch, « Care and Coercion », dans Konrad Hugo Jarausch, *Dictatorship as Experience: Towards a Socio-Cultural History of the GDR*, New York, Berghahn Books, 1999, p. 60.

¹³⁶ Volker Braun, cité dans Wolfgang Emmerich, « Between Hypertrophy and Melancholy », *Universitas*, 35 (4), 1993, p. 274.

¹³⁷ Hans Modrow, « Regierung Erklärung », *Aktuelle Kamera*, [En ligne], 17 novembre 1989, <http://www.dw.com/de/17-november-1989-regierungserkl%C3%A4rung-von-hans-modrow-nach-seiner-wahl-zum-neuen-ddr-ministerpr%C3%A4sidenten-bericht-der-aktuellen-kamera/a-2212260>.

¹³⁸ Günter Schabowski, cité dans Mathieu et Mortier, p. 176.

capacité de penser pour elle-même puisque sans orientation, les citoyens impulsifs risquent de prendre un chemin qui leur sera néfaste : c'est ce que prétend Volker Braun en affirmant que « si très vite, on ne met pas quelque chose de nouveau sur la table, le peuple risque de dévorer et la table et les chaises¹³⁹ ». Braun « ne voit pas comment la volonté de la rue pourrait être représentée au parlement. Elle est diffuse, obscure et inconstante [...]»¹⁴⁰ ». Pour ces communistes réformistes, le changement positif ne peut émaner que du haut, c'est-à-dire de la sphère politique. André Brie, d'ailleurs, est demeuré membre du SED malgré ses réserves parce qu'il « croyait que si le ressentiment et la colère venaient à éclater du bas de la société, il n'y aurait plus aucun avenir pour la RDA ni de possibilité de réforme pour le socialisme [...]»¹⁴¹ ». Rappelons que les écrivains de notre corpus n'ont souhaité à aucun moment lors de l'automne 1989 que le SED soit exclu du processus de réformes, puisque ce n'est qu'au sein du Parti que l'on croyait pouvoir trouver « quelqu'un [ayant] appris assez de politique pratique et acquis suffisamment de finesse psychologique et de capacités à s'imposer [...] pour résoudre les problèmes accumulés¹⁴² ».

Cette rhétorique pousse certains à réinterpréter l'édification du mur de Berlin et à regretter sa disparition. Déjà en 1984, Heiner Müller affirmait que « l'Ouest est plus responsable que l'Est de la construction du Mur, c'est clair [...]. Sans le Mur, la RDA n'aurait pas pu survivre économiquement¹⁴³ ». Après le 9 novembre 1989, il soutient qu'il avait approuvé la construction du mur en 1961, puisque « on allait enfin pouvoir discuter librement

¹³⁹ Volker Braun, cité dans Combe, p. 15.

¹⁴⁰ Braun, « Kommt Zeit... », p. 19.

¹⁴¹ André Brie, dans Philipsen, p. 177.

¹⁴² Heym, « Un bilan provisoire », p. 73.

¹⁴³ Müller, *Ich bin ein Neger...*, p. 11.

[...]»¹⁴⁴. Il s'agissait selon lui d'un mal nécessaire qui devait permettre l'évolution de la société socialiste. Pour Stefan Heym également, le mur offrait l'avantage du temps : pendant la période de construction du socialisme, il importait d'empêcher la fuite d'une population parfois récalcitrante¹⁴⁵. Ces positions concordent avec celle d'Erich Honecker qui déclarait, en janvier 1989, que le mur existerait pour 100 ans encore si cela était indispensable pour l'établissement du socialisme véritable¹⁴⁶.

3.3. Valeurs socialistes et hystérésis

Le discours qu'adoptent les dirigeants communistes dès la fin de l'année 1989 est motivé par la crainte de perdre leur pouvoir, un pouvoir dépendant entièrement de l'existence de l'État est-allemand. Or, cet État, qui n'a aucune identité distincte à l'extérieur de son socialisme, n'est légitime que s'il offre une alternative à la RFA¹⁴⁷. Ni la RDA, ni le capital politique du SED ne peuvent donc survivre à la dissolution du socialisme.

Les membres dominants de l'intelligentsia littéraire est-allemande se trouvent dans la même situation, ce qui explique que leur discours soit si semblable à celui de l'élite politique. Le capital culturel et social de ces écrivains était également assuré par l'existence de la RDA et de son modèle sociopolitique distinct¹⁴⁸. Leur dissolution entraîne ainsi une profonde crainte chez les auteurs loyaux critiques, ce que Rainer Schedlinski exprime clairement lorsqu'il

¹⁴⁴ Heiner Müller, cité dans Pätzold, « Heiner Müller : la mort d'un homme de théâtre... ».

¹⁴⁵ Heym, « Peut-on encore sauver la RDA ? », p. 39.

¹⁴⁶ Erich Honecker, « Rede auf der Tagung des Thomas-Müntzer-Komitees », [En ligne], 19 janvier 1989, https://www.bundesarchiv.de/oeffentlichkeitsarbeit/bilder_dokumente/02429/index-80.html.de.

¹⁴⁷ Christian Joppke, *East German Dissidents and the Revolution of 1989 : Social Movement in a Leninist Regime*, New York, New York University Press, 1995, p. IX.

¹⁴⁸ Opp, Voss et Gern, p. 170-171.

écrit : « si tout devient ici comme ce l'est déjà à l'Ouest, ma vie n'aura eu aucun sens¹⁴⁹ ». En promouvant le dialogue entre la société et l'État, puis en s'appropriant des identités jugées positives, les écrivains ont tenté de repousser ce danger et de légitimer leur capital en l'adaptant aux nouvelles normes sociales, un objectif cependant miné par les valeurs socialistes qui accompagnent toujours leur discours. Après l'ouverture du mur de Berlin, leurs stratégies d'action demeurent en effet basées sur les idéaux communistes qu'ils ont intégrés en RDA, parmi lesquels la (peu démocratique) direction des consciences par les intellectuels occupe une place importante. Au sein d'une société qui rejette le communisme, ces « schèmes pratiques mis en œuvre dans l'action » ne sont plus adaptés « aux conditions objectives présentes de cette action¹⁵⁰ ». Les écrivains qui étaient les plus élevés dans les champs littéraire et social de l'Allemagne de l'Est se retrouvent en situation d'hystérésis et leur capital est dangereusement menacé. Alors que la société change et qu'eux-mêmes échouent à s'approprier de manière convaincante les nouvelles valeurs légitimes, ils se replient sur eux-mêmes et développent une rancœur qui témoigne précisément de leur incapacité à ajuster leur habitus et leurs stratégies.

Christa Wolf l'indique explicitement en affirmant qu'elle regrette de voir la littérature perdre de son influence :

La littérature n'a plus à remplir la fonction de la presse. Des livres qui, il y a quelques mois, faisaient la lumière sur des problématiques sont maintenant caduques. Les théâtres sont à moitié vides. [...] Sommes-nous maintenant soulagés de ces responsabilités ? Et quelle sera notre fonction dans le futur – une fonction plus marginale, bien sûr ?¹⁵¹

¹⁴⁹ Schedlinski, p. 343.

¹⁵⁰ Pierre Mounier, *Pierre Bourdieu, une introduction*, Paris, La Découverte, 2001, p. 44.

¹⁵¹ Wolf, « Zwsichenrede », p. 161.

Puisque les citoyens ont appris à parler pour eux-mêmes, Wolf reconnaît que « plusieurs [écrivains] sont aujourd’hui aux prises avec un difficile processus pour redéfinir leur rôle social¹⁵² ». Lorsque la population n’avait pas accès aux tribunes publiques, l’expression de ses sentiments était l’un des rôles de la littérature, ce qui assurait le capital social des auteurs les mieux positionnés. Cette fonction était en fait l’expression d’un système de pouvoir qui, selon les mots de Michel Foucault, « prohibe et invalide le discours [de la population générale] ainsi que ses connaissances [...] ». Les intellectuels sont eux-mêmes des agents de ce système de pouvoir – en se considérant les responsables exclusifs de la formation de la conscience et du discours publics, ils contribuent à ce système¹⁵³ ». Sans s’intéresser précisément aux écrivains de la RDA, Foucault estime que les intellectuels ont tendance à se considérer comme les seuls individus capables de réfléchir réellement et de formuler un discours légitime. Il apparaît qu’avant l’ouverture des frontières est-allemandes, les auteurs de notre corpus se jugeaient investis d’un tel pouvoir. Or, ce système est renversé en Allemagne de l’Est par les événements de 1989 et 1990. Dès lors, la légitimité des écrivains loyaux critiques n’est plus reconnue par les « clients » de la littérature : la population n’a plus besoin que l’on s’exprime pour elle, et l’État socialiste n’a plus le pouvoir nécessaire pour assurer les privilèges et le statut des auteurs loyaux. Non seulement l’intelligentsia littéraire n’est-elle plus détentrice de la critique légitime, mais elle n’a plus le capital nécessaire pour défendre ses intérêts. Elle se trouve « à la fin d’une étape durant laquelle on a souvent exigé d’elle qu’elle parle au nom des autres [...] »¹⁵⁴ » et en est bien consciente.

¹⁵² Wolf, « Heine, die Zensur und wir », p. 167.

¹⁵³ Michel Foucault et Gilles Deleuze, « The Intellectuals and Power », *Telos*, 1973 (16), 20 juin 1973, p. 105.

¹⁵⁴ Wolf, « Heine, die Zensur und wir », p. 166.

En 1989 et 1990, c'est toute la vie de ces écrivains qui perd son sens « alors que l'on nie les leçons qu'ils avaient tirées de leurs expériences [en RDA]¹⁵⁵ ». Après s'être adaptés à la dictature et au socialisme d'État, après y avoir « développé des réflexes¹⁵⁶ », des stratégies et des valeurs leur permettant non seulement de vivre des vies qu'ils jugeaient bonnes en dépit de la dictature, comme la majorité des citoyens¹⁵⁷, mais de vivre de leur art et d'obtenir un capital symbolique privilégié, la disparition de la RDA représente pour eux un échec, une défaite d'autant plus difficile à assumer qu'ils restent sincèrement persuadés de la supériorité des valeurs socialistes. Certains se sentent abandonnés par la réalité qui change à un rythme effréné, alors que « naturellement [ils] ne [veulent] et ne [peuvent] pas effacer ou rejeter 40 ans d'histoire¹⁵⁸ ». Visiblement dépassée, Christa Wolf se demande : « Où se retrouveront maintenant ces 40 ans d'histoire, qui n'ont tout de même pas été une illusion [...]¹⁵⁹ » et « pourquoi irions-nous perdre collectivement la tête, renoncer à nous-mêmes, à notre histoire [...] et aussi à notre expérience, passée par tant d'épreuves [...]¹⁶⁰ ». Christoph Hein exprime ce même refus de faire une croix sur sa vie passée lorsqu'il déclare : « Pendant quarante années nous n'avons pas manqué de raisons de désespérer. Ne désespérons pas à la vue du marécage [...] ; s'il a pu apparaître à nos yeux, il faut y voir un signe de notre succès¹⁶¹ ». Après tout, c'est sous la dictature du SED que ces écrivains ont développé leur art, c'est pour

¹⁵⁵ Dorothee Wierling, « The Hitler Youth Generation in the GDR », dans Jaraus, p. 321.

¹⁵⁶ Heiner Müller, « Waren si Privilegiert, Heiner Müller ? (17.06.1990) », dans *Gespräche 2*, p. 698.

¹⁵⁷ Selon Jan Palmowski, les Allemands de l'Est ont appris à adopter un vocabulaire reconnu par le Parti sans toutefois se conformer à l'idéologie : ils arrivaient de cette façon « à réclamer un espace considérable dans lequel ils pouvaient développer des significations privées et alternatives ». Jan Palmowski, *Inventing a Socialist Nation: Heimat and the Politics of Everyday Life in the GDR, 1945-1990*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 14.

¹⁵⁸ Christa Wolf, « Das haben wir nicht gelernt », dans *Im Dialog*, p. 95.

¹⁵⁹ Wolf, « Zwischenrede », p. 161.

¹⁶⁰ Christa Wolf, cité dans Claude Prévost, « Ces deux livres [...] », *L'Humanité*, 7 août 1990, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/8515>.

¹⁶¹ Hein, « L'exploration du marécage », p. 179.

les citoyens est-allemands qu'ils ont écrit, et « c'est [en RDA], sur le lieu de la douleur la plus profonde [...] que se trouvait la substance de [leur] vie¹⁶² ».

Conclusion

La dissolution de la RDA entraîne la disparition de l'environnement de travail et de vie des écrivains est-allemands, de leur mission, de leur fonction et des fondements de leur capital privilégié. Pour ces intellectuels fidèles au socialisme mais également intéressés à accroître leur espace de liberté, la révolution de 1989 devait permettre de démocratiser modérément la société est-allemande et d'accroître leur propre autonomie. En tant qu'« orienteurs de consciences », ils avaient intérêt à promouvoir des réformes qui assureraient cependant la sauvegarde de l'État.

L'unification met un terme à leurs espoirs¹⁶³. Le rejet public des valeurs et normes du socialisme par la population entraîne la marginalisation des représentants de l'intelligentsia demeurés loyaux à l'idéologie. Voyant leur capital menacé par la dissolution des institutions communistes, les écrivains réformistes tentent d'abord de convaincre leurs concitoyens de la légitimité de l'État est-allemand et d'un socialisme renouvelé. Pour légitimer ce projet, ils se présentent comme les précurseurs de la révolution, promettent une vie meilleure sous le communisme et promeuvent une image d'eux-mêmes qu'ils jugent positive et adaptée à la nouvelle réalité sociale. Or, leur discours toujours socialiste n'est pas ajusté aux attentes de la population qui se tourne vers l'Ouest. Les écrivains, qui tiraient généralement profit de l'État est-allemand, n'arrivent pas à comprendre l'ampleur de la colère des Allemands de l'Est : comme l'affirme Herman Kant, il est « difficile [pour eux] de considérer la RDA comme un

¹⁶² Wolf, « Être nulle part ô nulle part mon pays », p. 58.

¹⁶³ Krulic, p. 158.

État illégitime et inéquitable alors qu'elle permettait une production littéraire d'une telle ampleur¹⁶⁴ ». Ils s'enfoncent ainsi dans une situation d'hystérésis qui fait naître en eux le ressentiment, la frustration et la rhétorique acerbe dont il a été question dans ce chapitre.

¹⁶⁴ Hermann Kant, dans Von Hallberg, p. 154.

Conclusion

Le 27 octobre 2014 était organisée à Berlin une conférence publique sous le thème : « *Geist und Macht*, les artistes et la révolution pacifique de 1989 ». Trois auteurs de l'ex-RDA y étaient invités à discuter des événements ayant précédé la chute du mur de Berlin et à se prononcer au sujet de leur propre rôle en Allemagne de l'Est. Parmi eux se trouvait Christoph Hein. Le professeur de littérature allemande Wolfgang Emmerich, également présent sur scène, y confronta le panel en affirmant que les intellectuels n'ont pas joué un rôle important lors de la révolution. La réplique d'Hein révéla que les valeurs intégrées sous le socialisme d'État faisaient toujours, en 2014, partie de son identité : il se déclara convaincu qu'en RDA, la littérature avait « avant tout une valeur politique, *une fonction de résistance*¹ ». Selon ses souvenirs et son expérience, il était du devoir des écrivains de donner une voix à une population opprimée, une lourde mission qu'ils ont acceptée et menée à bien.

Hein, pourtant, avait refusé de signer *Für unser Land* en 1989, car il estimait que le manifeste ne concordait pas avec les attentes de la population². Il avait ainsi déjà exprimé une certaine remise en question concernant l'attitude de l'élite culturelle, une réflexion qu'il a poursuivie par la suite en réclamant notamment que l'on revisite l'histoire de la RDA « pour voir où ils – c'est-à-dire nous – ont manqué de courage et, de ce fait, doivent assumer des

¹ « Geist und Macht : Künstler und die Friedliche Revolution 1989 », *Bundesstiftung zur Aufarbeitung der SED-Diktatur*, [En ligne], 27 octobre 2014, <http://www.bundesstiftung-aufarbeitung.de/schwerpunkt-quot%3Beuropaeisches-jahr-der-zeitgeschichte-quot%3B-2014-4121.html?id=2504>. Nous soulignons.

² Au sujet de Hein et de *Für unser Land*, voir Brigitte Krulic, « L'impact de la réunification sur les problématiques mémorielles », dans Bernd Zielinski et Brigitte Krulic, *Vingt ans d'unification allemande : histoire, mémoire et usages politiques du passé*, Bern, Peter Lang, 2010, p. 159.

responsabilités³ ». Il apparaît néanmoins que l'écrivain n'a pas rejeté l'idéal communiste ni, par ailleurs, l'espoir de voir l'utopie socialiste se réinstaller : lors des élections de 1998, il a publiquement donné son appui au PDS, le parti successeur du SED en Allemagne réunifiée⁴.

Christa Wolf, Stefan Heym, Heiner Müller et Volker Braun ont également continué à agir en fonction de valeurs socialistes longtemps après la réunification allemande du 3 octobre 1990. Les textes que Wolf a publiés jusqu'à son décès en 2011 témoignent de sa difficulté à s'adapter aux nouvelles normes sociales de l'Allemagne libérale et capitaliste, de sa volonté persistante de promouvoir une image positive d'elle-même et de son attachement au socialisme⁵. De son côté, Heiner Müller a peu à peu cessé d'écrire, affirmant que la démocratie et l'Allemagne réunifiée ne l'inspiraient pas⁶. Volker Braun s'est quant à lui engagé plus franchement en contribuant à la revue marxiste *Das Argument*. En 2011, il y faisait paraître une critique poétique du capitalisme par laquelle il exprimait également ses regrets concernant la disparition de la RDA :

J'ai vécu le futur, un futur d'hier, où le niveau de vie était élevé mais les standards bas, où la propriété était commune et sans droit de disposition. Pour demain, on rejette l'amour et choisit la contrainte du travail ; la *Republikflucht* de l'utopie pour le couteau du combat de la consommation. Nous avons oublié quelque chose derrière nous, le marteau, ou la faucille, ou le compas, quelque chose d'immatériel ! Un peu d'extase. Pour cela le monde reste encore à [re]faire⁷.

³ Christoph Hein, cité dans Ian Wallace, « The Failure of GDR Cultural Policy under Honecker », dans Gert-Joachim Glaessner et Ian Wallace, *The German Revolution of 1989: Causes and Consequences*, Oxford, BERG, 1992, p. 122.

⁴ Jean-Paul Piérot, « Dernier jour de campagne à Berlin », *L'Humanité*, 26 septembre 1998, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/192093>.

⁵ Voir les publications les plus récentes de Wolf, dont Christa Wolf, *Ici même, autre part : récits et autres textes (1994-1998)*, Paris, Fayard, 2000 et Christa Wolf, *Ein Tag im Jahr im neuen Jahrhundert : 2001-2011*, Berlin, Suhrkamp, 2014.

⁶ Brigitte Pätzold, « Heiner Müller : la mort d'un homme de théâtre que l'Allemagne réunifiée n'a plus inspiré », *L'Humanité*, 19 janvier 1996, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/122481>.

⁷ Volker Braun, « Die Zukunftsrede », *Das Argument*, [En ligne], 2011, 53 (1), http://www.bloch.de/Websites/www.bloch.de/Downloads/zukunftsrede_volkerbraun.pdf.

Stefan Heym, enfin, a certainement fait preuve de l'implication la plus directe pour le socialisme en se présentant dans les rangs du PDS en 1994. Pour se justifier, il soutenait que, « si on m'a demandé [...] de me porter candidat, ce Parti a forcément changé. Il rassemble des gens qui croient encore à un avenir pour le socialisme. Leurs idéaux sont semblables à ceux des fondateurs du SED et s'inspirent des idées de Luxembourg et de Liebknecht⁸ ».

Plusieurs années après le rejet du modèle est-allemand par une population intéressée à améliorer sa réalité et à se libérer d'un État et d'une idéologie autoritaires, les écrivains de l'ex-RDA auxquels nous nous sommes intéressés dans ce mémoire ont continué à promouvoir un projet socialiste. En se présentant comme des victimes du SED et des opposants au pouvoir communiste, ils espéraient donner une image positive d'eux-mêmes et renforcer leur crédibilité. Pour ce faire, ils ont relu leur passé à la lumière des nouvelles normes sociales nées de la chute du mur de Berlin et ont construit un récit des événements de 1989 qui magnifiait leur propre impact.

Notre étude a cependant démontré que Christa Wolf, Stefan Heym, Heiner Müller, Volker Braun et Christoph Hein – les écrivains les plus volubiles et visibles à l'automne 1989 – ont eu un rôle de second plan lors de la révolution et un effet indirect sur l'opposition citoyenne. S'il est vrai que la littérature servait de relais à l'opinion publique dans une société muselée où les médias étaient contrôlés, l'intelligentsia littéraire n'a à aucun moment souhaité contribuer à la dissolution de l'État et de l'idéologie socialiste. Ce sont les citoyens « ordinaires » qui ont été les principaux acteurs des transformations des normes sociopolitiques, avant que celles-ci ne soient reprises par le système politique ouest-allemand. Les Allemands de l'Est souhaitaient

⁸ Stefan Heym, cité dans Brigitte Pätzold, « Stefan Heym, une conscience du siècle », *L'Humanité*, 18 décembre 2001, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/257239>.

améliorer leurs conditions de vie, ce qui, selon eux, n'était plus possible en RDA. Cela explique qu'un grand nombre de citoyens aient été particulièrement enthousiastes lors de l'ouverture du mur de Berlin et que plusieurs aient choisi de voter, en mars 1990, pour le Parti qui proposait une réunification rapide. Bien entendu, l'Allemagne réunifiée a pu en décevoir plusieurs et les citoyens de l'ex-RDA sont aujourd'hui encore confrontés à un chômage élevé et à des difficultés économiques importantes, certains affirmant par ailleurs regretter la vie qu'ils menaient en RDA. Cette *ostalgie*⁹, qui reprend des thèmes étaient exploités par les écrivains en 1989 et 1990, ne peut néanmoins servir à écrire une histoire à rebours dans laquelle le discours passé de l'intelligentsia littéraire deviendrait une prémonition concernant la situation socioéconomique actuelle des régions de l'Est. En 1989, un espoir réel existait parmi la population de la RDA, un espoir qu'incarnait la réunification des deux Allemagnes.

Or, les auteurs de notre corpus ont plutôt agi pour sauver la RDA en tentant de se placer, comme ils l'avaient toujours fait, *entre* le régime et les citoyens mécontents. Cela explique que leurs prises de position publiques soient survenues après la radicalisation des citoyens, après les premières vagues d'exil d'Allemands de l'Est vers la RFA et après les premières manifestations de Leipzig. En prenant la parole en octobre et novembre 1989, les influents Wolf, Heym, Müller, Braun et Hein avaient pour objectif de modérer les revendications populaires et d'interpeler les dirigeants qui fermaient les yeux sur la crise menaçante.

Ces écrivains pouvaient espérer réussir dans cette entreprise parce qu'ils avaient été jusque-là les détenteurs légitimes de la critique publique, une fonction qui leur était reconnue à

⁹ Il s'agit d'une nostalgie de l'Allemagne de l'Est : certains regrettent la solidarité communautaire qui existait en RDA et critiquent le capitalisme occidental. Voir Marvina Chauliac, « Peut-on être nostalgique de la RDA ? », dans Chantal Metzger, *La République Démocratique Allemande*, Bruxelles, PIE Peter Lang, 2010, p. 335-347.

la fois par la population et par l'État. Les citoyens, d'abord, appréciaient particulièrement la littérature qui leur permettait d'échapper au vocabulaire politique omniprésent du SED : les auteurs de notre corpus avaient la faveur du public parce qu'ils produisaient des œuvres s'intéressant à la subjectivité et à l'intériorité des individus, des thématiques non reconnues par l'idéologie officielle. Le Parti communiste, de son côté, tolérait que des représentants de la sphère littéraire adoptent un discours relativement critique s'ils ne menaçaient pas les fondements de l'État et du socialisme : puisque la littérature était essentielle au projet éducatif du régime communiste, il était dans l'intérêt de l'État de stimuler la loyauté des écrivains en leur offrant des avantages et une certaine liberté. Il était donc possible pour les auteurs de la RDA de formuler des reproches à l'État, de produire une littérature relativement éloignée du dogme esthétique socialiste et de publier des œuvres à l'Ouest contre la volonté du SED tout en menant une carrière prolifique et primée en Allemagne de l'Est.

Les écrivains est-allemands qui ont le mieux réussi au sein du champ littéraire étaient ceux qui arrivaient à maintenir un équilibre entre les attentes des différents « clients » de leur littérature. En se montrant critiques au sujet de l'autoritarisme du régime, ils obtenaient la reconnaissance des citoyens, de l'Est comme de l'Ouest ; en se montrant loyaux envers la RDA et son idéologie, ils étaient reconnus par l'État. La stratégie la plus efficace pour acquérir le capital symbolique associé à la littérature et arriver à combler ses intérêts était ainsi double : il s'agissait de faire preuve de loyauté critique. Christa Wolf, Stefan Heym, Heiner Müller, Volker Braun et Christoph Hein avaient adopté une telle stratégie d'action. En 1989, ils détenaient ainsi des positions dominantes dans les champs littéraire et social est-allemands.

Le capital de ces écrivains dépendait ainsi de l'existence de la RDA, de l'idéologie socialiste et, en partie, du pouvoir du SED. S'ils espéraient que le régime permette une plus

grande liberté d'expression, ces auteurs avaient également intérêt à ce que l'État et le Parti soient protégés. Ils n'ont donc jamais atteint le stade de la dissidence, alors qu'ailleurs en Europe centrale les intellectuels et artistes ont occupé les devants de l'opposition anticommuniste. En Pologne, en Hongrie et en Tchécoslovaquie, les écrivains critiques s'étaient détournés de l'idéologie dans le milieu des années 1970 et ne jouissaient pas d'un capital reconnu par l'État. Cela leur a permis d'obtenir la confiance des citoyens à la fin de la décennie 1980 et d'en devenir les représentants légitimes lors des périodes de transition et de démocratisation.

Lors de l'automne 1989, les écrivains est-allemands à l'étude se sont certes déclarés solidaires des citoyens dans leur critique de l'autoritarisme communiste, ce qui concordait avec la stratégie critique qui leur avait permis jusque-là de défendre leurs intérêts. Ils sont cependant demeurés loyaux en ne réclamant que des réformes qui devaient assurer la survie de la RDA socialiste. Les écrivains loyaux critiques ne partageaient pas les revendications plus radicales d'une part importante de la population qui était prête à fuir clandestinement la RDA ou à y manifester illégalement. Après l'ouverture du mur de Berlin, ils n'ont donc pas compris que la population se tourne vers l'Ouest et réclame la réunification allemande. Ils ont de ce fait continué à agir en fonction de la stratégie d'action et des valeurs socialistes qu'ils avaient intégrées. Or, cela n'était pas adapté au nouveau contexte sociopolitique. Wolf, Heym, Müller, Braun et Hein se sont retrouvés en situation d'hystérésis, incapable de s'ajuster aux nouvelles normes sociales qui excluaient le communisme.

Les valeurs et stratégies qu'ils avaient intégrées en RDA leur nuisaient désormais : les citoyens ne reconnaissaient plus leur critique limitée comme étant légitime et le régime n'avait plus l'autorité nécessaire pour assurer leur statut privilégié. Pour éviter néanmoins de

perdre leur capital social et culturel, ils ont bien tenté de s'approprier les valeurs qui leur semblaient à présent positives et de construire une image d'eux-mêmes adaptée à la nouvelle réalité. Ces efforts, cependant, s'accompagnaient d'un discours toujours socialiste et visaient à légitimer l'idéologie dont les citoyens ne voulaient plus. Les membres les mieux établis de l'intelligentsia littéraire socialiste ont perdu leur capital symbolique et leur fonction légitime en même temps que disparaissait la RDA. Ces écrivains dominants en Allemagne de l'Est ne savaient plus comment défendre leurs intérêts à l'extérieur du modèle sociopolitique qu'ils avaient connu jusqu'alors. Cela explique qu'ils aient adopté un discours amer, refusant que la République démocratique allemande ne soit « balayée de la scène de l'Histoire¹⁰ ».

Nous espérons que notre mémoire puisse contribuer à une réflexion plus large sur la relation entretenue par les élites culturelles avec le pouvoir et l'idéologie dans les sociétés dictatoriales. Pierre Bourdieu soulignait dans *Les règles de l'art*, étude sur la structure du champ littéraire, que « plus l'autonomie [d'un champ] est grande, plus le rapport de force symbolique est favorable aux producteurs les plus indépendants de la demande¹¹ [...] ». Sous un régime autoritaire, les sphères culturelles ne sont cependant pas autonomes, puisque l'État exerce une contrainte sur la production intellectuelle. Les agents qui obtiennent le plus de capital sont donc ceux qui respectent les normes et demandes imposées par le pouvoir politique. Or, lorsque la situation change et que le régime contraignant perd de sa puissance, le capital des individus les moins indépendants est menacé.

Nous avons démontré que dans les autres pays d'Europe centrale, les écrivains et intellectuels qui refusaient le socialisme étaient marginalisés par le régime et ne pouvaient agir

¹⁰ Christa Wolf, « De Cassandre à Médée », dans *Ici même, autre part*, p. 145.

¹¹ Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 356.

dans la sphère culturelle officielle. En 1989, les bouleversements qui ont renversé le pouvoir communiste ont également transformé les normes des champs culturel et social : les individus qui étaient demeurés indépendants étaient à présent jugés légitimes par la population alors que l'État n'était plus en mesure de définir les contraintes du rapport de force symbolique.

En RDA, la situation était certes particulière, puisque la critique était une norme déjà reconnue dans le champ littéraire officiel avant 1989. Il n'en demeure pas moins que l'ouverture du mur de Berlin et la dissolution des institutions communistes ont également transformé la structure des champs intellectuels et, dans le cas qui nous intéresse, du champ littéraire. Cela devient évident lorsqu'on compare la situation des écrivains qui étaient les mieux positionnés avant la révolution avec celle d'auteurs moins reconnus. Alors que le capital symbolique de Christa Wolf, Stefan Heym, Heiner Müller, Volker Braun et Christoph Hein a souffert de la disparition de l'État communiste, d'autres écrivains en ont tiré profit¹².

Günter de Bruyn constitue à ce sujet un exemple éclairant. Le parcours de cet auteur présente plusieurs similitudes avec celui des écrivains de notre corpus : comme eux, de Bruyn a grandi sous le Troisième Reich, il a adhéré aux valeurs antifascistes de l'État socialiste, il a signé la pétition réclamant le retour de Biermann en 1976, il a participé activement aux institutions littéraires étatiques et il a remporté certains prix¹³. Il n'était cependant pas aussi

¹² Dennis Tate, « Günter de Bruyn: The 'Gesamtdeutsche Konsensfigur' of Post-Unification Literature ? », *German Life and Letters*, 50 (2), 1^{er} avril 1997, p. 202. Christoph Hein est certainement l'écrivain de notre corpus qui a le mieux su s'adapter aux conditions du système de publication occidentale. Son capital a toutefois également souffert de ses valeurs socialistes et sa position sociale n'est plus aussi importante que sous le socialisme d'État. À ce sujet, voir Hélène Guibert-Yèche, *Christoph Hein : l'œuvre romanesque des années 80*, Bern, P. Lang, 1998.

¹³ Entrevue avec Günter de Bruyn, « Ich hatte immer Angst », *Der Spiegel*, 30 mars 1992, [En ligne], [En ligne], <http://www.spiegel.de/spiegel/print/d-13682774.html>.

populaire que Wolf, Heym, Müller, Braun et Hein et ne profitait pas d'une visibilité occidentale avant 1990¹⁴.

Il a tout de même fait preuve d'une loyauté critique envers l'État et le socialisme avant 1989, ce qui démontre que des normes existaient dans le champ littéraire et que chaque écrivain tentait, à différents degrés, de les respecter. Tous ne pouvaient toutefois occuper les positions les plus élevées : de Bruyn avait une certaine influence sociale et pouvait accéder à certaines tribunes¹⁵, mais il ne faisait pas partie des écrivains les plus influents. Il avait ainsi moins de capital, ce qui s'avéra un avantage après l'ouverture du mur de Berlin.

Dès octobre 1989, de Bruyn a peu à peu abandonné la stratégie de loyauté envers l'État. Il a d'abord refusé le prix national de la RDA, puis a adopté un discours résolument critique au sujet du régime et du socialisme¹⁶. Puisqu'il dépendait moins de la reconnaissance du Parti, il a pu se déclarer en faveur du pluralisme politique revendiqué par la population et affirmer faire confiance aux citoyens¹⁷. Dès lors, de Bruyn a occupé un espace de plus en plus important dans la sphère littéraire de l'Allemagne réunifiée : selon le germaniste Dennis Tate, son attitude critique lui a valu un « bonus de moralité » et sa « réputation littéraire s'est considérablement distinguée de celle d'autres écrivains est-allemands de sa génération¹⁸ ».

Les représentants de l'élite culturelle ne sont pas de facto des opposants prêts à sacrifier leurs intérêts pour le bien commun ; ils ne sont pas non plus nécessairement des

¹⁴ Dennis Tate, *Günter de Bruyn in Perspective*, Rodopi, Amsterdam, 1999, p. 1.

¹⁵ Il a été actif lors de l'automne 1989, bien que moins visible que les écrivains principaux de notre étude. Voir sa contribution à Michael Naumann, *Die Geschichte ist offen*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1990, p. 25-30.

¹⁶ Voir Tate, « Günter de Bruyn: The Gesamtdeutsche Konsensfigur ».

¹⁷ Günter de Bruyn, dans Naumann, p. 25. En 1994, alors que Stefan Heym se présentait pour la PDS et que Wolf, Braun et Hein poursuivaient leur promotion du socialisme, de Bruyn confiait à un journaliste du Spiegel qu'un retour à la RDA, réformée ou non, serait pour lui « un cauchemar ». Petra Bornhöft et Dietmar Pieper, « Die Sehnsucht nach der schöneren DDR », *Der Spiegel*, [En ligne], <http://www.spiegel.de/spiegel/print/d-13683718.html>, 25 juillet 1994.

¹⁸ Tate, *Günter de Bruyn in Perspective*, p. 1.

complices du pouvoir intéressés à accroître leurs profits. L'exemple de Günter de Bruyn, considéré en comparaison avec les écrivains dont nous avons traité dans ce mémoire, démontre bien que les attitudes et positions que peuvent adopter les intellectuels – ici particulièrement en période de basculement du pouvoir – sont nombreuses et variées : elles sont grandement influencées par l'ampleur et les caractéristiques du capital symbolique acquis auparavant par ces individus ainsi que par leurs intérêts propres.

Bibliographie

1. Sources

- « Warum gibt es in der DDR keine Opposition ? », *Neues Deutschland*, 17 mai 1957, p. 3.
- « Kurt Hager beantwortete Fragen der Illustrierten « Stern » », *Neues Deutschland*, 10 avril 1987, p. 3.
- « Günter Schabowski Speaks to International Press, East-Berlin, 9 November 1989 », *UNESCO Information Services Section*, [En ligne], www.unesco.org/archives/multimedia/?s=films_details&pg=33&id=2818, (page consultée le 16 février 2015).
- « Für unser Land », *Neues Deutschland*, 29 novembre 1989, p. 2.
- « Solidarité Paris-Berlin », *L'Humanité*, 16 décembre 1989, p. 14.
- « Presseerklärung von Erstunterzeichnern des Aufrufs "Für unser Land" », *Sächsische Zeitung*, 25 janvier 1990.
- « Heiner Müller : L'unité allemande est une humiliation », *L'Humanité*, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/11113>, 12 octobre 1990.
- Entrevue avec Günter de Bruyn, « Ich hatte immer Angst », *Der Spiegel*, [En ligne], <http://www.spiegel.de/spiegel/print/d-13682774.html>, 30 mars 1992.
- « Un observateur des modifications », *L'Humanité*, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/105750>, 2 juin 1995.
- « Acclaimed Author Christa Wolf Dies at 82 », *Der Spiegel*, [En ligne], <http://www.spiegel.de/international/germany/east-germany-s-most-famous-writer-acclaimed-author-christa-wolf-dies-at-82-a-801150.html>, 1^{er} décembre 2011.
- « Geist und Macht : Künstler und die Friedliche Revolution 1989 », *Bundesstiftung zur Aufarbeitung der SED-Diktatur*, [En ligne], <http://www.bundesstiftung-aufarbeitung.de/schwerpunkt-quot%3Beuropaeisches-jahr-der-zeitgeschichte-quot%3B-2014-4121.html?id=2504>, 27 octobre 2014.
- « Heinrich-Mann Preis », *Akademie der Künste*, [En ligne], http://www.adk.de/de/akademie/preise-stiftungen/H_Mann_Preis.htm, (page consultée le 29 janvier 2016).
- VII. *Schriftstellerkongress der Deutschen Demokratischen Republik: 14.-16. Nov. 1973, 2. Protokoll (Arbeitsgruppen)*, Berlin, Aufbau Verlag, 1973.

- AFP. « Meet the man who brought down the Berlin Wall », *The Local*, [En ligne], <http://www.thelocal.de/20090920/22033>, 20 septembre 2009.
- Agde, Günter. *Kahlschlag: das 11. Plenum des ZK der SED 1965 : Studien und Dokumente*, Berlin, Aufbau Taschenbuch Verlag, 1991.
- Badia, Gilbert. « Intellectuels de RDA : l'esprit de Rosa », *Révolution*, 24 novembre 1989, p. 39.
- Baier, Lothar (éd.). *Christoph Hein : Texte, Daten, Bilder*, Frankfurt am Main, Luchterhand Literaturverlag, 1990.
- Bary, Nicole (éd.). *Chroniques d'un automne allemand : RDA 1989*, Paris, J.C. Lattès, 1990.
- Biermann, Wolf. *Seul celui qui change peut rester fidèle à lui-même*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'aube, 1991.
- Bornhöft, Petra et Dietmar Pieper. « Die Sehnsucht nach der schöneren DDR », *Der Spiegel*, [En ligne], <http://www.spiegel.de/spiegel/print/d-13683718.html>, 25 juillet 1994.
- Braun, Volker. « Am 9. November 1989 », dans Deckert, Rénatus. *Die Nacht, in der die Mauer fiel: Schriftsteller erzählen vom 9. November 1989*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2009, p. 133-134.
- Brecht, Berthold. « The Solution », dans *Poems, 1913-1956*, New York, Routledge, 1979.
- Central Intelligence Agency. *The World Factbook*, Washington, 1990.
- Combe, Francis. « Rencontre avec Volker Braun : le dialogue de Hinze et Kunze dans la rue », *L'Humanité*, 2 novembre 1989, p. 15.
- Deshusses, Pierre, « C. Wolf, écrivain de l'ex-RDA, laisse une œuvre marquée par le doute et l'espoir », *Le Monde*, [En ligne], http://www.lemonde.fr/disparitions/article/2011/12/01/christa-wolf-ecrivain-de-l-ex-rda-laisse-une-uvre-marquee-par-le-doute-et-l-espoir_1612135_3382.html, 1^{er} décembre 2011.
- Deutsche Presse-Agentur. « Schriftstellerin Helga Königsdorf mit 75 gestorben », *Freie Presse*, 5 mai 2014.
- Dimet, Jacques. « Les enjeux », *Révolution*, 3 novembre 1989, p. 31.
- Deiritz, Karl et Hannes Krauss. *Der Deutsch-deutsche Literaturstreit: Analysen und Materialien*, Hamburg, Luchterhand, 1991.
- Doering, Martina. « L'adieu à un pays », *Les Temps Modernes*, juillet 1990, p. 1-8.

- Fonds monétaire international. *World Economic Outlook*, Washington, 1990.
- Gruner, Petra (éd.). *Angepasst oder mündig? Briefe an Christa Wolf im Herbst 1989*, Frankfurt am Main, Luchterhand Literaturverlag, 1990.
- Gutschke, Irmtraud. « Nachdenken über Deutschland », *Neues Deutschland*, 6 mars 1990, p. 4.
- Havel, Vaclav. *The Power of the Powerless*, Armonk, M. E. Sharpe, 1985.
- Havel, Vaclav. *L'angoisse de la liberté*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 1995.
- Hein, Christoph. *Die Ritter der Tafelrunde und andere Stücke*, Berlin, Aufbau-Verlag, 1990.
- Hein, Christoph. *Die fünfte Grundrechenart: Aufsätze und Reden, 1987-1990*, Frankfurt am Main, Luchterhand Literaturverlag, 1990.
- Hein, Christoph. *Als Kind habe ich Stalin gesehen: Essays und Reden*, Berlin, Aufbau-Verlag, 1992.
- Heym, Stefan et Werner Heiduczek. *Die sanfte Revolution: Prosa, Lyrik, Potokolle, Erlebnisberichte Reden*, Leipzig, Gustav Kiepenheuer Verlag, 1990.
- Heym, Stefan. « Postface à l'édition française, décembre 1989 », dans *Une semaine en juin*, La Nuée Bleue/J.C. Lattès, 1990, p. 333-334.
- Honecker, Erich. « Rede auf der Tagung des Thomas-Müntzer-Komitees », [En ligne], 19 janvier 1989, https://www.bundesarchiv.de/oeffentlichkeitsarbeit/bilder_dokumente/02429/index-80.html.de, (page consultée le 1^{er} novembre 2015).
- Konrád, György. *The Melancholy of Rebirth*, San Diego, Harcourt Brace, 1995.
- Krenz, Egon. « Krenz on his New Course, 1 November 1989 » dans Jarausch, Konrad et Volker Gransow (éd.). *Uniting Germany: Documents and Debates 1944-1993*, Providence, Berghahn Books, 1994, p. 68.
- Krenz, Egon. « Spätereport », *Archiv Deutschland Radio*, [En ligne], 3 novembre 1989, <http://www.chronik-der-mauer.de/en/chronicle/?language=en&month=11&moc=1&year=1989&opennid=179496&filter=1&dokument=0&audio=0&video=0&foto=0>, (page consultée le 14 septembre 2015).
- Lebrun, Jean-Claude. « Volker Braun, l'aliénation au XXI^e siècle », *L'Humanité*, [En ligne], <http://www.humanite.fr/volker-braun-lalienation-au-xxieme-siecle-546645>, 3 juillet 2014.

- Lénine, V. I. *L'État et la révolution : la doctrine marxiste de l'État et les tâches du prolétariat dans la révolution*, Paris, Éd. Sociales, 1972.
- Lénine, V. I. *Lenin on Literature and Art*, Wildside, Press LLC, 2008.
- Léonardini, Jean-Pierre. « Le courage de la mémoire », *L'Humanité*, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/9819>, 14 septembre 1990.
- Marchand, Claude. « Socialisme à rénover », *L'Humanité*, 10 novembre 1989, p. 2.
- Modrow, Hans. « Regierung Erklärung », *Aktuelle Kamera*, [En ligne], 17 novembre 1989, <http://www.dw.com/de/17-november-1989-regierungserkl%C3%A4rung-von-hans-modrow-nach-seiner-wahl-zum-neuen-ddr-ministerpr%C3%A4sidenten-bericht-der-aktuellen-kamera/a-2212260>, (page consultée le 9 septembre 2015).
- Müller, Heiner. *Ich bin ein Neger: eine Diskussion mit Heiner Müller*, Darmstadt, J. Häusser, 1994.
- Müller, Heiner. *Gespräche 2*, Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1998.
- Neues Forum. « Erklärung: die Mauer ist gefallen (12.11.1989) », *Deutschlandfunk*, [En ligne], 12 novembre 1989, http://www.deutschlandfunk.de/neues-forum-warnt-lassteuch-jetzt-kein-sanierungskonzept.1359.de.html?dram:article_id=197298, (page consultée le 17 août 2015).
- Neues Forum. « Aufbruch 1989 », dans *Das Neue Forum: Selbstportrait einer Bürgerbewegung*, Deutscher Gewerkschaftsbund Abteilung Gewerkschaftliche Bildung, 1990.
- Naumann, Michael (éd.). *Die Geschichte ist offen: DDR 1990, Hoffnung auf eine neue Republik*, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1990.
- Pary, Bettina. « Christa Wolf : ils ne m'auront pas », *L'Humanité*, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/488646>, 12 janvier 1996.
- Pätzold, Brigitte. « Heiner Müller : la mort d'un homme de théâtre que l'Allemagne réunifiée n'a plus inspiré », *L'Humanité*, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/122481>, 19 janvier 1996.
- Pätzold, Brigitte. « Stefan Heym : une conscience du siècle », *L'Humanité*, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/257239>, 18 décembre 2001.
- Philipsen, Dirk. *We were the People: Voices from East Germany's Revolutionary Autumn of 1989*, Durham, Duke University Press, 1993.

- Piérot, Jean-Paul. « Stefan Heym ne renonce pas à son combat », *L'Humanité*, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/80773>, 1^{er} juin 1994.
- Piérot, Jean-Paul. « Dernier jour de campagne à Berlin », *L'Humanité*, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/192093>, 26 septembre 1998.
- Prévost, Claude. « Livre de sagesse », *L'Humanité*, 15 janvier 1985, p. 11.
- Prévost, Claude. « Le serpent et le hérisson », *L'Humanité*, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/3684>, 16 mars 1990.
- Prévost, Claude. « L'Est était-il donc si mal connu [...] », *L'Humanité*, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/8123>, 24 juillet 1990.
- Prévost, Claude. « Ces deux livres [...] », *L'Humanité*, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/8515>, 7 août 1990.
- Reich, Jens. « Reflections on Becoming an East German Dissident, on losing the Wall and a Country », dans Prins, Gwyn. *Spring in Winter: the 1989 Revolutions*, Manchester, Manchester University Press, 1990, p. 65-97.
- Reich-Ranicki, Marcel. « König David alias Stalin », *Die Zeit*, [En ligne], <http://www.zeit.de/1972/33/koenig-david-alias-stalin>, 18 août 1972.
- Schlegel, Matthias et Christian Tretbar. « Günter Schabowski: "Wir wollten uns mit dem Westen arrangieren" », *Die Zeit*, [En ligne], <http://www.zeit.de/politik/deutschland/2009-11/interview-schabowski-abrechnung>, 9 novembre 2009.
- Schriftstellerverband der DDR Bezirksverband Berlin. « Beschluss des Bezirksverbandes der Berliner Schriftsteller (23.11.1989) », *Neue deutsche Literatur*, 38 (3), 1990, p. 191.
- Sozialistische Einheitspartei Deutschlands. *The Constitution of the German Democratic Republic*, Berlin, Staatsverlag der Deutschen Demokratischen Republik, 1974.
- Sozialistische Einheitspartei Deutschlands. *Program of the Socialist Unity Party of Germany*, Dresde, Verlag Zeit im Bild, 1976.
- Stokes, Gale (éd.). *From Stalinism to Pluralism: a Documentary History of Eastern Europe since 1945*, New York, Oxford University Press, 1991.
- Von Hallberg, Robert. *Literary Intellectuals and the Dissolution of the State: Professionalism and Conformity in the GDR*, Chicago, University of Chicago Press, 1996.
- Wolf, Christa. *Kassandra*, Darmstadt, Luchterhand, 1983.

Wolf, Christa. « Prenez confiance! », *L'Humanité*, 10 nov. 1989, p. 4.

Wolf, Christa. « Es tut weh zu wissen », *Wochenpost*, 24 novembre 1989, p. 3.

Wolf, Christa. *Christa Wolf im Dialog: Aktuelle Texte*, Frankfurt am Main, Luchterhand Literaturverlag, 1990.

Wolf, Christa. *Was bleibt*, Berlin, Aufbau-Verlag, 1990.

Wolf, Christa. *Ici même, autre part : récits et autres textes (1994-1998)*, Paris, Fayard, 2000.

2. Thèse de doctorat

Räkel, Marie-Élisabeth. « La politique culturelle de la RDA de 1945 à 1956 : l'échec d'un discours », Thèse de doctorat, Montréal, Université de Montréal, 1998.

3. Monographies

Ammon, Günther et Michael Hartmeier. *Démocratisation et transformations économiques en Europe centrale et orientale*, Paris, L'Harmattan, 2010.

Arendt, Hannah. *La nature du totalitarisme*, Paris, Payot, 1990.

Bathrick, David. *The Powers of Speech: the Politics of Culture in the GDR*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1995.

Bédé, Jean Albert et al. *Columbia Dictionary of Modern European Literature*, New York, Columbia University Press, 1980.

Benda, Julien. *La trahison des clercs*, Paris, Bernard Grasset, 1927.

Bernhard, Michael H. *The Origins of Democratization in Poland: Workers, Intellectuals, and Oppositional Politics, 1976-1980*, New York, Columbia University Press, 1993.

Beutin, Wolfgang, Klaus Ehlert, Wolfgang Emmerich, Helmut Hoffacker, Bernd Lutz, Volker Meid, Ralf Schnell, Peter Stein et Inge Stephan. *A History of German Literature: From the Beginnings to the Present Day*, Londres, Routledge, 2005.

Bourdieu, Pierre. *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Éditions du Seuil, 1992.

- Corbin, Anne-Marie. *La force de la parole : les intellectuels face à la RDA et à l'unification allemande*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires Septentrion, 1998.
- Falk, Barbara J. *The Dilemmas of Dissidence in East-Central Europe: Citizen Intellectuals and Philosopher Kings*, New York, Central European University Press, 2003.
- Fullbrook, Mary. *The People's State: East German Society from Hitler to Honecker*, New Haven, Yale University Press, 2005.
- Furet, François. *Le passé d'une illusion : essai sur l'idée communiste au XXe siècle*, Paris, Librairie générale française, 2003.
- Geyer, Michael. *The Power of Intellectuals in Contemporary Germany*, Chicago, University of Chicago Press, 2001.
- Glaessner, Gert-Joachim et Ian Wallace. *The German Revolution of 1989: Causes and Consequences*, Oxford, BERG, 1992.
- Goodbody, Axel et Dennis Tate (dir.). *Geist und Macht: Writers and the State in the GDR*, Amsterdam, Rodopi, 1992.
- Grange, William. *Historical Dictionary of Postwar German Literature*, Lanham, Scarecrow Press, 2009.
- Gress, David. *Peace and Survival: West Germany, the Peace Movement & European Security*, Stanford, Hoover Press, 1985.
- Grieder, Peter. *The East German Leadership, 1946-1973*, Manchester, Manchester University Press, 1999.
- Grieder, Peter. *The German Democratif Republic*, New York, Palgrave Macmillan, 2012.
- Guibert-Yèche, Hélène. *Christoph Hein : l'œuvre romanesque des années 80*, Bern, P. Lang, 1998.
- Gutkin, Irina. *The Cultural Origins of the Socialist Realist Aesthetic, 1890-1934*, Evanston, Northwestern University Press, 1999.
- Henke, Klaus-Dietmar. *Revolution und Vereinigung 1989/90: als in Deutschland die Realität die Phantasie überholte*, München, Deutscher Taschenbuch Verlag, 2009.
- Herfurth, Dietrich. *Der Nationalpreis der DDR: zur Geschichte einer deutschen Auszeichnung mit allen Preisträgern, ihren Namen, Titeln und Tätigkeitsgebieten*, Berlin, Selbstverlag, 2006.

- Hirschman, Albert O. *Exit, Voice, and Loyalty: Responses to Decline in Firms, Organizations and States*, Cambridge, Harvard University Press, 1970.
- Hirschman, Albert O. *Un certain penchant à l'autosubversion*, Paris, Fayard, 1995.
- Hutchinson, Peter. *Stefan Heym: The Perpetual Dissident*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.
- Jarausch, Konrad Hugo. *Dictatorship as Experience: Towards a Socio-Cultural History of the GDR*, New York, Berghahn Books, 1999.
- Jarausch, Konrad Hugo et Michael Geyer. *Shattered Past: Reconstructing German Histories*, Princeton, Princeton University Press, 2003.
- Jones, Sara. *Complicity, Censorship and Criticism: Negotiating Space in the GDR Literary Sphere*, New York, De Gruyter, 2011.
- Joppke, Christian. *East German Dissidents and the Revolution of 1989: Social Movement in a Leninist Regime*, New York, New York University Press, 1995.
- Kaiser, Monika. *Machtwechsel von Ulbricht zu Honecker: Funktionsmechanismen der SED-Diktatur in Konfliktsituationen 1962 bis 1972*, Berlin, Akademie, 1997.
- Kalb, Jonathan. *The Theater of Heiner Müller*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.
- Killingsworth, Matt. *Civil Society in Communist Eastern Europe: Opposition and Dissent in Totalitarian Regimes*, Colchester, ECPR Press, 2012.
- Koch, Hans. *La politique culturelle en République démocratique allemande*, Paris, Presses de l'UNESCO, 1975.
- Kocka, Jürgen. *Civil Society and Dictatorship in Modern German history*, Hanover, University Press of New England, 2010.
- Lepenies, Wolf. *The Seduction of Culture in German History*, Princeton, Princeton University Press, 2006.
- Macdonell, Diane. *Theory of Discourse. An Introduction*, New York, B. Blackwell, 1986.
- Mathieu, Jean-Philippe et Jean Mortier. *RDA, quelle Allemagne ?*, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1990.
- Metzger, Chantal (dir.). *La République démocratique allemande : la vitrine du socialisme et l'envers du miroir (1949-1989-2009)*, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2010.
- Mounier, Pierre. *Pierre Bourdieu, une introduction*, Paris, La Découverte, 2001.

- Neubert, Ehrhart, *Geschichte der Opposition in der DDR 1949-1989*, Bonn, Bundeszentrale für politische Bildung, 2000.
- Opp, Karl Dieter, Peter Voss et Christiane Gern. *Origins of a Spontaneous Revolution: East Germany, 1989*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 1995.
- Ost, David. *Solidarity and the Politics of Anti-Politics: Opposition and Reform in Poland since 1968*, Philadelphia, Temple University Press, 1990.
- Palmowski, Jan. *Inventing a Socialist Nation: Heimat and the Politics of Everyday Life in the GDR, 1945-1990*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009.
- Parkes, Stuart. *Understanding Contemporary Germany*, New York, Routledge, 1997.
- Plock, Ernest D. *East German-West German Relations and the Fall of the GDR*, Boulder, Westview Press, 1993.
- Pollack, Detlef et Jan Wielgohs. *Dissent and Opposition in Communist Eastern Europe: Origins of Civil Society and Democratic Transition*, Burlington, Ashgate, 2004.
- Reszler, André. *Le marxisme devant la culture*, Paris, Presses universitaires de France, 1975.
- Rosellini, Jay. *Volker Braun*, Munich, CH. Beck, 1983.
- Rupnik, Jacques. *L'autre Europe : crise et fin du communisme*, Paris, O. Jacob, 1993.
- Sarotte, Mary Elise. *The Collapse*, New York, Basic Books, 2014.
- Saxonberg, Steven. *The Fall: a Comparative Study of the End of Communism in Czechoslovakia, East Germany, Hungary and Poland*, Amsterdam, Harwood Academic, 2001.
- Service, Robert. *A History of Modern Russia: from Tsarism to the Twenty-First Century*, Cambridge, Harvard University Press, 2009.
- Skilling, Gordon H. *Samizdat and an Independent Society in Central and Eastern Europe*, Columbus, Ohio State University Press, 1989.
- Solchany, Jean. *L'Allemagne au XXe siècle : entre singularité et normalité*, Paris, Presses universitaires de France, 2003.
- Sperlich, Peter W. *Oppression and Scarcity: the History and Institutional Structure of the Marxist-Leninist Government of East Germany and Some Perspectives on Life in a Socialist System*, Westport, Greenwood Publishing Group, 2006.

Steiner, André. *The Plans that Failed: an Economic History of the GDR*, New York, Berghahn Books, 2010.

Tate, Dennis. *Günter de Bruyn in Perspective*, Rodopi, Amsterdam, 1999.

Tökés, Rudolf L. *Hungary's Negotiated Revolution: Economic Reform, Social Change, and Political Succession, 1957-1990*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996.

Torpey, John. *Intellectuals, Socialism and Dissent: the East German Opposition and its Legacy*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1995.

4. Articles scientifiques et chapitres d'ouvrages collectifs

Bary, Nicole. « Christa Wolf, l'écriture et la vie », *Études*, 2015 (2), février 2015, p. 79-90.

Bourdieu, Pierre. « Le capital social », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 31 (1), 1980, p. 2-3.

Carpentier-Tanguay, Xavier. « Les enjeux de la fiction en RDA », dans Angenot, Marc et Régine Robin. *La chute du mur de Berlin dans les idéologies*, Montréal, Chaire James McGill de langue et littérature française de l'Université McGill, 2002.

Emmerich, Wolfgang. « Between Hypertrophy and Melancholy », *Universitas*, 35 (4), 1993, p. 273-285.

Emmerich, Wolfgang. « Kleine Typologie der Weggegangenen », dans von Bülow, Ulrich, Sabine Wolf et Helga Neumann (éd.). *DDR-Literatur: eine Archivexpedition*, Berlin, Ch. Links Verlag, 2014, p. 36-52.

Epstein, Catherine. « East Germany and Its History since 1989 », *The Journal of Modern History*, 75 (3), 1^{er} septembre 2003, p. 634-661.

Evans, Andrew. « The Last Gasp of Socialism: Economics and Culture in 1960s East Germany », *German Life and Letters*, 63 (3), juillet 2010, p. 331-346.

Foucault, Michel et Gilles Deleuze. « The Intellectuals and Power », dans Bouchard, D.F. (éd.). *Language, Counter-Memory, Practices: Selected Essays and Interviews*, Ithaca, Cornell University Press, 1977, p. 205-217.

Goedel, Denis. « La chute du mur comme rupture culturelle : la question de l'identité de la RDA dans le discours des intellectuels sur l'unification allemande », dans Benay, Jeanne. *Révolutions culturelles, politiques et sociales dans l'espace germanique*, Nancy, Nouveaux cahiers d'allemand, 1996.

- Goedel, Denis. « Geist und Macht », dans Demesmay, Claire et Hans Stark. *Qui dirige l'Allemagne ?*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2005, p. 81-104.
- Hanners, Gregory D. « Erwin Strittmatter's "Ole Bienkopp" and the Origins of Political Criticism in GDR Literature », *Monatshefte*, 87 (2), 1995, p. 203-215.
- Joppke, Christian. « Revisionism, Dissidence, Nationalism: Opposition in Leninist Regimes », *The British Journal of Sociology*, 45 (4), décembre 1994, p. 543-561.
- Judt, Tony. « The Dilemmas of Dissidence: the Politics of Opposition in East-Central Europe », dans Fehér, Ferenc et Andrew Arato. *Crisis and Reform in Eastern Europe*, New Brunswick, Transaction Publishers, 1991, p. 253-302.
- Krulic, Brigitte. « L'impact de la réunification sur les problématiques mémorielles », dans Zielinski, Bernd et Brigitte Krulic. *Vingt ans d'unification allemande : histoire, mémoire et usages politiques du passé*, Bern, Peter Lang, 2010, p. 155-168.
- Lance, Alain et Renate Lance-Otterbein. « Préface », dans Christa Wolf, *Un ciel divisé*, 2011.
- Lindenberger, Thomas. « Normality, Utopia, Memory, and Beyond: Reassembling East German Society », *German Historical Institute London Bulletin*, 33 (1), 2011, p. 67-91.
- Loose, Ingo. « The Anti-Fascist Myth of the German Democratic Republic and Its Decline after 1989 », dans Kopecek, Michael. *Past in the Making: Historical Revisionism in Central Europe after 1989*, Budapest, Central European University Press, 2013, p. 59-71.
- Marcowitz, Reiner. « L'Allemagne vingt ans après la chute du Mur de Berlin », *Eurostudies – Revue transatlantique de recherche sur l'Europe*, 5 (1), novembre 2009, p. 1-11.
- Palmowski, Jan. « Citizenship, Identity and Community in the GDR », dans Eley, Geoff et Jan Palmowski. *Citizenship and National Identity in Twentieth-Century Germany*, Stanford, Stanford University Press, 2008, p. 73-94.
- Pfeiffer, Peter C. « The National Identity of the GDR », dans Eigler, Friederike et Peter C. Pfeiffer, *Cultural Transformations in the New Germany*, Columbia, Camden House, 1993, p. 23-41.
- Rowell, Jay. « L'étonnant retour du "totalitarisme". Réflexions sur le tournant de 1989 et l'historiographie de la RDA », *Politix*, 12 (47), 1999, p. 131-150.

Simon, Annette. « Antifaschismus als Loyalitätsfalle », dans Agethen, Manfred, Eckhard Jesse et Ehrhart Neubert. *Der missbrauchte Antifaschismus: DDR-Staatsdoktrin und Lebenslüge der deutschen Linken*, Freiburg, Herder, 2002, p. 145-154.

Tate, Dennis. « Günter de Bruyn: The Gesamtdeutsche Konsensfigur of Post-Unification Literature ? », *German Life and Letters*, 50 (2), 1^{er} avril 1997, p. 201-213.

Van der Will, Wilfried. « The Nature of Dissidence in the GDR » dans Wallace, Ian (dir.). *The GDR in the 1980s*, Dundee, Loughborough GDR monitor, 1984, p. 31-43.

Annexe

Afin de permettre une meilleure compréhension de notre propos, nous présentons des biographies sommaires des cinq écrivains dont les textes et discours constituent l'essentiel de notre corpus de sources.

Christa Wolf¹ (Ihlenfeld) est née le 18 mars 1929 à Landsberg an der Warthe. Après 1945, elle est d'abord lectrice pour différentes maisons d'édition est-allemandes. Elle obtient par la suite un franc succès avec son premier roman *Der Geteilte Himmel*, paru en 1963, pour lequel elle reçoit le prix littéraire Heinrich-Mann (1963) ; elle remportera également à deux reprises le prix national de la RDA (1964 et 1987). Les œuvres de Wolf traitent en particulier de la tension entre l'individualité et la collectivité dans un contexte socialiste, un thème qui teinte notamment *Nachdenken über Christa T.* (1968) et *Kassandra* (1983). Elle écrit également au sujet du passé nazi de l'Allemagne (*Kindheitsmuster*, 1976).

Entre 1963 et 1967, Wolf est membre suppléante et candidate au comité central du SED, poste qu'elle n'obtiendra toutefois jamais officiellement. En 1976, elle est signataire de la lettre de protestation contre la déchéance de citoyenneté du chansonnier Wolf Biermann. Néanmoins, et malgré la répression qui touche alors plusieurs de ses collègues écrivains, elle choisit de demeurer en RDA, ce qui lui vaudra des critiques après l'ouverture du mur de Berlin et la parution de son roman *Was bleibt*. Dans ce récit semi-autobiographique rédigé

¹ Ces informations concernant C. Wolf proviennent de Alain Lance et Renate Lance-Otterbein, « Préface », dans Christa Wolf, *Un ciel divisé*, 2011, p. 7, Pierre Deshusses, « C. Wolf, écrivain de l'ex-RDA, laisse une œuvre marquée par le doute et l'espoir », *Le Monde*, [En ligne], http://www.lemonde.fr/disparitions/article/2011/12/01/christa-wolf-ecrivain-de-l-ex-rda-laisse-une-uvre-marquee-par-le-doute-et-l-espoir_1612135_3382.html, 1^{er} décembre 2011 et Jean Albert Bédé et al., *Columbia Dictionary of Modern European Literature*, New York, Columbia University Press, 1980, p. 297.

d'abord en 1979, mais publié seulement en 1990, elle expose les souffrances d'une écrivaine surveillée par la Stasi : les médias ouest-allemands l'accusent alors de présenter une image falsifiée de ses relations avec le pouvoir de la RDA. Bouleversée par la réunification allemande, Christa Wolf poursuit son travail littéraire et publie de nombreux ouvrages fictifs, des essais et des documents autobiographiques jusqu'à son décès le 1^{er} décembre 2011.

Stefan Heym² (Helmut Flieg) est né le 10 avril 1913 à Chemnitz au sein d'une famille juive. Après l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler et du Parti national-socialiste, Heym fuit l'Allemagne et émigre aux États-Unis ; il participe d'ailleurs à la Seconde Guerre mondiale au sein de l'armée américaine. Son premier roman, *Hostage*, est publié lors de son exil américain, ce qui le révèle au public et aux médias occidentaux. Il quitte néanmoins les États-Unis en 1948 pour se rendre à Prague avant de s'installer définitivement en RDA en 1952, où il reçoit le prix Heinrich-Mann (1953) et le prix national (1959). Sa relation avec les autorités est-allemandes devient toutefois de plus en plus difficile : entre 1965 et 1973, ses œuvres, jugées hostiles envers le régime, sont censurées. Il arrive tout de même à publier à l'Ouest et à négocier la parution de ses romans controversés en RDA dès le milieu des années 1970 (*Lassalle, Die Schmähschrift oder Königin gegen Defoe, Der König David Bericht*).

Heym fait également partie du groupe d'écrivains s'opposant à l'expulsion de Wolf Biermann. Dans la foulée de cette affaire, le régime se montre beaucoup moins tolérant envers les acteurs de la scène culturelle : après la publication de son roman *Collin* à l'Ouest en 1979, Heym est expulsé de l'Union des écrivains. Il demeure cependant en RDA où il continue à

² Ces informations concernant S. Heym proviennent de Peter Hutchinson, *Stefan Heym: The Perpetual Dissident*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992, Sara Jones, *Complicity, Censorship and Criticism*, New York, De Gruyter, 2011, p. 94-95 et Brigitte Pätzold, « Stefan Heym : une conscience du siècle », *L'Humanité*, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/257239>, 18 décembre 2001.

profiter de certains privilèges, notamment du droit de voyager en Occident. Au courant des années 1980, il peut par ailleurs recommencer à publier ses œuvres à l'Est (*5 Tage im Juni*, 1988). Socialiste convaincu, Heym s'oppose à la réunification allemande en 1989-1990 avant d'être élu au Bundestag sous la bannière du Parti du socialisme démocratique (PDS, parti successeur du SED) en 1994-1995. Il décède le 16 décembre 2001.

Heiner Müller³ est né le 9 janvier 1929 à Eppendorf. Dramaturge populaire, il reçoit en 1959 le prix Heinrich-Mann. Ses premières œuvres théâtrales (*Der Lohndrucker* 1958, *Der Bau* 1965) s'intéressent surtout aux problématiques concernant la construction d'une meilleure Allemagne en RDA. Le traitement qu'il réserve au régime crée cependant des tensions avec les autorités est-allemandes et il est expulsé de l'Union des écrivains en 1961. Pendant une dizaine d'années, il doit produire ses pièces sous des pseudonymes ou les présenter à l'Ouest.

La libéralisation de la culture à l'arrivée au pouvoir d'Erich Honecker, en 1971, lui permet de recommencer son travail littéraire, notamment au théâtre Berliner Ensemble, scène fondée par Berthold Brecht. Il abandonne néanmoins les sujets contemporains et se concentre sur une écriture plus métaphorique qui mobilise des mythes anciens ou des thèmes classiques (*Oedipus Tyrann* 1967, *Philoktet* 1968, *Die Hamletmaschine*, 1977). En 1976, il signe la lettre d'opposition à l'expatriation de Wolf Biermann, ce qui ne l'empêche pas d'obtenir le prix national de la RDA en 1985. Après la réunification allemande, qu'il décrit comme une

³ Ces informations concernant H. Müller proviennent de Bédé et al., p. 552 et Anne-Marie Corbin, *La force de la parole*, Villeneuve-d'Ascq, Presses Universitaires Septentrion, 1998, p. 161.

« conquête et une humiliation⁴ », Müller s’efface peu à peu de la scène publique. Il décède le 30 décembre 1995.

Volker Braun⁵ est né le 7 mai 1939 à Dresde. Après avoir passé quelques années dans les milieux prolétaires en travaillant dans les mines, il entame une carrière de dramaturge à la Berliner Ensemble. En plus de ses pièces (*Lenins Tod*, 1970), Braun produit également des œuvres poétiques (*Provokation für mich*, 1965) et quelques romans (*Unvollendete Geschichte* 1977, *Hinze-Kunze Roman* 1985). Il s’intéresse particulièrement à la conformité imposée par le pouvoir aux individus et aux intellectuels.

En 1976, il s’oppose à l’expulsion de Biermann et signe la lettre adressée au régime. Malgré sa production littéraire relativement critique, Braun peut continuer à publier en Allemagne de l’Est et reçoit, en 1980, le prix Heinrich-Mann. En 1988, il obtient également le prix national de la RDA. Après la réunification allemande, Volker Braun demeure publiquement actif et reçoit plusieurs prix littéraires. Il est notamment professeur invité à l’Université Kassel en 1999 et collabore aujourd’hui encore à la revue marxiste *Das Argument*.

Christoph Hein⁶ est né le 8 avril 1944 à Heinzendorf. Fils de pasteur, on lui refuse d’abord l’accès aux études supérieures. Il fréquente ainsi un lycée de Berlin-Ouest, mais peut s’inscrire en 1967 à des études supérieures de philosophie en RDA. Il choisit par la suite d’entreprendre

⁴ « Heiner Müller : L’unité allemande est une humiliation », L’Humanité, [En ligne], <http://www.humanite.fr/node/11113>, 12 octobre 1990.

⁵ Ces informations concernant V. Braun proviennent de William Grange, *Historical Dictionary of Postwar German Literature*, Lanham, Scarecrow Press, 2009, p. 43-44 et Corbin, p. 140.

⁶ Ces informations concernant C. Hein proviennent de *Ibid.*, p. 120-121 et Hélène Guibert-Yèche, *Christoph Hein : l’œuvre romanesque des années 80 : de la provocation au dialogue*, Bern, Peter Lang, 1998, p. 5-7.

une carrière dans le domaine théâtral et travaille pendant quelques années à la Volksbühne, où il est assistant puis dramaturge maison (*Schlötel* 1974, *Cromwell* 1978). Il quitte cet établissement en 1979.

Dès lors, il se consacre entièrement à sa carrière d'écrivain. En 1980, il fait paraître un recueil de textes intitulé *Einladung zum Lever Bourgeois* pour lequel il reçoit le prix Heinrich-Mann. En 1982, son roman *Der fremde Freund* remporte un vif succès : l'auteur devient très populaire non seulement en RDA, mais également à l'Ouest. Après l'ouverture du mur de Berlin, Christoph Hein poursuit son œuvre littéraire (*Das Napoleon-Spiel* 1993, *Landnahme* 2004, *Glückskind mit Vater* 2016). Il est toujours actif sur la scène publique et littéraire de l'Allemagne.

